

**L'ÉGLISE**  
**UNE ESQUISSE DE SON HISTOIRE**  
**PENDANT VINGT SIÈCLES**

**8e partie**

**LA RÉFORME DANS LES PAYS DE**  
**LANGUE ALLEMANDE**

## **MARTIN LUTHER**

### **Préparation à la lutte**

Il existe peu de récits aussi captivants que ceux qui constituent la plupart des biographies de Martin Luther; il en est peu où il soit plus malaisé de séparer l'exacte vérité d'avec ce qui y a été ajouté par l'imagination ou par le désir d'insérer la note pittoresque dans un exposé rendu austère par la nature même du sujet, et complexe à cause de la psychologie très spéciale du grand réformateur. La plupart des biographes ont trouvé commode de puiser dans les *Tischreden* (*Propos de table*), recueillis par les admirateurs de Luther après sa mort. Celui-ci avait l'habitude, surtout les dernières années de sa vie, de tenir table ouverte, au grand désespoir de sa femme, la parcimonieuse Catherine de Bora. Grand causeur, il prenait plaisir à diriger la conversation, qu'il agrémentait volontiers en contant des souvenirs personnels, empruntés essentiellement à ses années de jeunesse. Sans y mettre la moindre prétention historique, il se laissait aller, en toute sincérité, à enjoliver les anecdotes, y introduisant des détails romanesques ou passionnés, propres à captiver ses commensaux. Ceux-ci les écoutaient avec ferveur, les notaient en les embellissant à leur tour, et finirent par les collectionner dans un recueil qu'on serait porté à considérer comme authentique, mais qui s'est mué en une sorte de biographie romancée. Dans ce qui va suivre on se bornera à ce qui paraît historiquement exact et à expliquer, par des faits, la remarquable évolution de cet homme, sorti des profondes ténèbres de l'erreur pour devenir non seulement un monument de la grâce de Dieu, mais aussi, dans sa main, un instrument puissant en vue de l'anéantissement des doctrines les plus fausses, accumulées au cours des siècles.

Né à Eisleben en Saxe le 10 novembre 1483, dans une famille de mineurs qui se fixa plus tard à Mansfeld, Martin Luther vécut, semble-t-il, une enfance assez dure. Son père dut arriver pourtant à

une certaine aisance, puisque, ayant remarqué les brillantes qualités intellectuelles de son fils, il put l'envoyer, quand il eut quatorze ans, à Magdebourg, afin d'y parfaire ses études. Il les poursuivit à l'université d'Erfurt, dans la faculté de droit, où il trouva une bibliothèque bien fournie; mais il avait vingt ans déjà quand il mit la main sur la Bible, qu'il n'avait jamais vue. Il la parcourut avec curiosité, avec intérêt même, mais sans, pour l'instant, en assimiler le contenu; elle parlait à son intelligence, non à son cœur. Petit à petit cependant, il mit plus de sérieux à sa lecture, si bien que, dès le jour où il coiffa le bonnet de docteur, il se demanda s'il avait raison d'embrasser la carrière juridique, selon le vœu de sa famille, puisqu'elle ne lui permettrait pas de concentrer toutes ses pensées uniquement sur les choses de Dieu. En proie à ces scrupules, profondément tourmenté dans son âme par le sentiment de ses péchés, il résolut brusquement d'entrer dans un couvent d'Augustins, où, espérait-il, il rencontrerait la réponse à toutes les questions qui se posaient à lui, cela malgré l'opposition de son père qui lui rappela que, selon l'Écriture Sainte elle-même, les enfants doivent obéissance, à leurs parents. Dans la décision de Luther il y eut une direction providentielle: à côté de l'étude des œuvres du patron de l'ordre, dont on connaît la piété éclairée, on recommandait aux frères la lecture de l'Écriture Sainte.

Le jeune homme croyait trouver au couvent l'exemple d'une vie sainte et cette paix de l'âme qu'il recherchait avec tant de zèle. Mais, au lieu de mœurs pures, il eut sous les yeux le spectacle de désordres de toute espèce. L'ardeur de son tempérament le porta à s'appliquer à la lettre, à exagérer même les duretés du régime imposé aux novices. Harcelé par la crainte d'avoir à paraître devant Dieu, alors qu'il s'en savait incapable par lui-même à cause de son état de péché, il se serait volontiers écrié comme l'apôtre: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?» (Rom. 7:24). Il avait cependant la ferme conviction que ces mortifications constitueraient un grand mérite aux yeux

de Dieu et que ce serait autant de gagné par lui pour le ciel. Mais cela ne comblait pas l'abîme ouvert dans son cœur. Il en fit plus tard l'aveu en ces termes: «J'ai été moine pendant près de vingt ans. Je me suis tourmenté de toutes manières. J'ai prié, j'ai jeûné, j'ai veillé, j'ai souffert le froid jusqu'à me faire mourir. Et dans toutes ces choses, que cherchais-je, si ce n'est Dieu qui devait regarder à l'austérité de ma vie et à ma fidélité à observer les règles de mon ordre? Ainsi je vivais dans l'idolâtrie, abusé par des rêveries humaines. Car je ne croyais pas en Christ, je le craignais comme un juge sombre et terrible. Aussi je me mis en quête d'autres intercesseurs: c'était Marie, c'étaient les saints, c'étaient mes bonnes œuvres et les mérites de l'ordre... Je me croyais irrévocablement perdu chaque fois qu'il s'élevait dans mon âme un désir impur, un mouvement de colère ou de haine... Il n'y avait rien que je ne fisse pour me délivrer de mes angoisses; je me confessais tous les jours, mais les mêmes tentations se reproduisaient sans cesse.» Pour comble de maux, les supérieurs du couvent lui enlevèrent sa Bible et lui recommandèrent la lecture de certains docteurs qui, bien loin de remplacer le Livre de Dieu, ne firent qu'accroître ses perplexités et ses angoisses.

C'est pourtant dans ce couvent même, au sein de cette organisation où tout semblait l'éloigner de la vérité, que le Seigneur lui ouvrit les yeux. Staupitz, vicaire-général de l'ordre des Augustins, frappé de l'air défait de son jeune subordonné, dont il connaissait par ailleurs les mérites remarquables et la piété sincère, lui dit un jour: «Pourquoi, mon frère, t'affliger de ces spéculations et de ces pensées trop hautes? Regarde au côté percé du Seigneur Jésus sur la croix, au sang qu'il a répandu pour toi; c'est là que tu rencontreras la miséricorde de Dieu. Au lieu de te tourmenter à la pensée des fautes que tu as commises, jette-toi dans les bras du Rédempteur. Mets ta confiance en lui, en sa justice, en son sacrifice expiatoire, consommé par sa mort à la croix. Ne le fuis pas! Dieu n'est pas contre toi; c'est toi qui

t'éloignes de lui. Prête l'oreille au Fils de Dieu. Il descendit ici-bas sous la forme d'un homme, afin de t'assurer de la faveur divine. Il te dit: «Mes brebis écoutent ma voix, et moi je les connais, ... et personne ne les ravira de ma main» (Jean 10:27-28). Et le pieux vicaire ajoutait: «Mon ami, j'ai juré plus d'une fois au Dieu saint de vivre pieusement, mais je n'ai pu tenir mes serments. Aujourd'hui je suis décidé à ne plus faire une promesse semblable, car je sais que je ne la tiendrai pas. Si Dieu refuse de me faire grâce pour l'amour de Jésus Christ, je ne pourrai subsister devant lui; malgré mes bonnes œuvres, je périrai. Regarde au sang que Jésus a versé pour toi: c'est là que tu trouveras la grâce de Dieu. Au lieu de te martyriser pour expier tes péchés, confie-toi en lui, accepte pour toi-même le sacrifice qu'il a accompli sur la croix.»

Mais Luther persistait à chercher en lui-même la base de la repentance qu'il savait nécessaire à son salut et répondait aux arguments de son bienveillant interlocuteur, ainsi que le font tant de personnes timides: «Comment puis-je croire à la faveur de Dieu aussi longtemps que je ne suis pas vraiment converti? Un changement doit s'opérer en moi avant qu'il puisse me recevoir.» Staupitz montra à Luther que le Seigneur, loin de l'avoir abandonné, le faisait passer par ce chemin de souffrances morales pour se révéler à lui comme un bon et tendre Père qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie.

D'autre part, un moine âgé lui rendit visite dans sa cellule et, alors que Luther lui parlait de ses doutes, de ses craintes, son confrère lui fit remarquer que la Confession des péchés, si souvent répétée dans les offices, contient cette phrase: «Je crois à la rémission des péchés.» Luther l'avait articulée bien des fois, mais sans jamais se l'appliquer à lui-même. Soudain la lumière se fit dans son cœur et

il s'écria: «J'y crois!» Là-dessus le vieillard répondit: «Dans ce cas, mon frère, rappelle-toi que, selon la voix divine, tes propres péchés sont pardonnés si tu mets ta confiance dans le sacrifice de Christ.»

Le noviciat terminé, Luther reçut la prêtrise. Mais sa haute culture théologique et philosophique, ses dons intellectuels extraordinaires, son éloquence attirèrent l'attention sur lui. Il n'avait pas vingt-cinq ans quand l'université de Wittemberg l'appela à occuper la chaire de professeur de philosophie. Il n'en continuait pas moins à se rattacher à l'ordre des Augustins et habitait toujours le couvent. Une partie de son enseignement consistait à commenter les Saintes Écritures et c'est ainsi qu'il donna un cours sur les Psaumes, puis entama une étude sur l'épître aux Romains. Or, un jour que, dans l'isolement de sa cellule, il méditait sur la leçon qu'il allait donner, ses yeux tombèrent sur sa Bible, ouverte devant lui, et il y lut ces mots de Rom. 1:17 — «Le juste vivra de foi» (citation de Hab. 2:4). Son âme en fut illuminée: il existe donc pour le juste une vie différente de celle que possède le reste des hommes; cette vie est produite par la foi, reconnaissance par le pécheur de la justice de Dieu, mais aussi du moyen donné par Dieu pour que ce juste puisse se tenir devant lui sans conscience de péché.

L'enseignement de Luther en fut transformé. Jusque-là on avait admiré en lui le professeur éloquent, le savant. Mais maintenant c'est un chrétien que les étudiants avaient devant eux, un chrétien éprouvé par la révélation qu'il avait reçue des vérités fondamentales du christianisme et dont toute la science dérivait dorénavant de la Bible, tandis que, jusque-là, c'est la scolastique desséchante qui en faisait les frais. Ce trésor, il le tirait du tréfonds de son cœur.

Ayant obtenu le grade de licencié en théologie, il dut prêter entre autres le serment suivant: «Je jure de défendre de toutes mes forces la vérité de l'Évangile.» Cette promesse, il la tint toute sa vie durant,

non certes dans l'esprit de ceux qui la lui avaient imposée, mais selon la volonté de Dieu. Son enseignement reposait sur la Bible seule, de même que sa prédication. Il étudiait avec ferveur les Écritures, les annonçait en toute pureté et en défendait l'intégrité absolue contre l'opposition, d'où qu'elle vînt. Il rendit ainsi à la Parole de vérité la place dont l'avait privée l'église romaine; il en condamna, avec la dernière vigueur, l'adultération, «ce mal qui n'est que grossièrement matériel: on ne l'aperçoit même pas; on ne s'en émeut point; on n'en sent point l'effroi». Ces paroles ont toute leur valeur aujourd'hui. Et voici encore en quels termes il recommandait plus tard la prédication de la Parole de Dieu: «Ce n'est pas nous qui devons travailler, mais c'est le Seigneur par sa Parole. Les cœurs des hommes sont dans sa main, «comme est l'argile dans la main du potier» (Jér. 18, 6). Nous avons le droit de parler, mais non celui de contraindre. Prêchons! Le reste appartient à Dieu. Que gagnerai-je, si je recours à la force? Des grimaces, une belle apparence, des singeries, l'uniformité figée, l'hypocrisie. Mais il n'y aura ni sincérité, ni foi, ni amour. Tout manque lorsque ces qualités font défaut. Je ne donnerais pas un sou pour remporter une victoire pareille. Notre premier but doit être de gagner le cœur; voilà pourquoi nous devons prêcher l'Évangile. Si nous le faisons, nous verrons que la Parole divine produit son effet un jour, puis le lendemain; et ainsi, petit à petit, les auditeurs abandonneront leurs anciennes pratiques et apprendront à suivre le chemin du Seigneur. Dieu produit, par le moyen de sa Parole, des résultats infiniment plus grands que vous et moi et le monde entier, si nous concertions nos efforts. Dieu saisit le cœur; voilà la vraie et seule victoire.»

Mais Luther savait aussi la nécessité d'étudier la Bible sous la direction du Saint Esprit et avec le secours du Seigneur. «Il ressort à l'évidence», écrit-il à un ami, «que nous ne saurions comprendre les Saintes Écritures par nos propres moyens ni par la puissance de notre intelligence. Notre devoir élé-

mentaire est de commencer par la prière. Demandez instamment au Seigneur qu'il vous accorde, dans sa riche grâce, de bien saisir la portée de ce qu'il vous révèle. Nul autre ne peut interpréter la Parole divine, sinon celui qui en est l'auteur, selon qu'il est écrit: «Ils seront tous enseignés de Dieu» (Jean 6:45; cf. Ésa. 54:13). N'espérez rien obtenir par vos études personnelles, livré à vous-même, ni par votre propre intelligence, si vaste soit-elle. Mettez votre confiance en Dieu et dans les directions de son Esprit. Croyez-en un homme qui a mis cette méthode à l'épreuve.»

Des différends ayant surgi entre l'ordre des Augustins et le Saint-Siège, Luther fut délégué à Rome dans le but de les aplanir. On a fortement exagéré l'influence de ce voyage sur son évolution spirituelle. Il ne manqua pas sans doute d'être douloureusement frappé, comme on l'est encore maintenant, du spectacle des pratiques purement païennes, des superstitions grossières qui s'y étalent dans toute leur laideur, sans compter tous les autres désordres dont la ville était le théâtre. On ne doit pas oublier qu'à ce moment-là Luther était encore catholique professant, mais que sa conversion avait déjà eu lieu. Ce qu'il retira de son séjour à Rome, c'est la conviction qu'une Réforme complète de l'Église était indispensable. Il y puisa aussi nombre d'expériences qui lui furent des plus utiles dans la suite.

C'était le moment où la vente des indulgences<sup>1</sup> se pratiquait en Allemagne. Luther ne pouvait que s'opposer de toute son énergie à un commerce pareillement néfaste, surtout parce qu'il battait en brèche la doctrine de la justification par la foi. Tetzl, qui dirigeait l'affaire, trouva chez le vaillant Augustin un adversaire acharné et redoutable. Mais la chose en elle-même n'était pas nouvelle. En 1482 déjà la Sorbonne passa condamnation sur la proposition suivante, qu'on lui avait soumise: «Toute âme est

---

1. Voir pages 65-71.

immédiatement délivrée du purgatoire dès l'instant qu'un membre de sa famille dépose dans le tronc une pièce d'argent en vue des réparations à effectuer à l'église de Saint-Pierre.» La Sorbonne voyait plus clair que les papes du XVI<sup>e</sup> siècle. Mais, en Allemagne, le mal s'installait, pour ainsi dire, officiellement. À côté de l'hérésie abominable ainsi proclamée, le trafic des indulgences représentait un vrai danger public, en ce qu'il annulait les valeurs morales et consacrait positivement le crime: on vit tel individu en acheter une, fort coûteuse, il est vrai, pour se voir absous d'avance de l'assassinat de son père. Toute sécurité disparaissait; la protection des lois n'était plus qu'une affirmation sans portée.

Après avoir prêché, avec une rare éloquence, contre les indulgences, Luther résolut, selon l'habitude courante, de provoquer Tetzel à un débat public sur la question. Dans ce but il afficha à la porte de la cathédrale de Wittenberg 95 thèses qui résumaient l'enseignement de la Bible à ce sujet et, appuyées sur la même autorité, condamnaient impitoyablement l'odieux trafic (31 octobre 1517). En voici quelques-unes:

«1. Quand notre Maître et Seigneur Jésus Christ dit: «Repentez-vous!» il entend que la vie tout entière de ses fidèles serviteurs sur la terre soit marquée par un esprit continu de repentance.»

«6. Le pape ne peut absoudre d'aucune condamnation. Il ne peut que confirmer la rémission, accordée par Dieu lui-même. S'il agit autrement, la condamnation n'en déploie pas moins ses effets.»

«21. Les commissaires des indulgences sont dans l'erreur lorsqu'ils affirment que l'homme est sauvé par l'indulgence pontificale et libéré de tout châtement.»

«36. Tout chrétien qui éprouve une vraie repentance à l'égard des péchés qu'il a commis en obtient la rémission, sans le secours des indulgences.»

«43. Celui qui donne aux pauvres ou prête aux nécessiteux fait là une œuvre plus méritoire que celui qui achète une indulgence.»

«46. Quiconque n'a pas de superflu est tenu d'employer ce qu'il a pour procurer le nécessaire aux siens, et il ne doit pas gaspiller ce qu'il possède pour acheter des indulgences.»

«62. Le vrai trésor de l'Église, son bien le plus précieux, c'est l'Évangile de la gloire et de la grâce de Dieu.»

«79. C'est un blasphème de dire que la croix aux armes pontificales a autant de puissance que la croix de Christ.»

Aucun champion catholique n'osa se présenter pour discuter les thèses, encore moins pour les réfuter. En revanche, elles se répandirent avec une rapidité extraordinaire. «Au bout de quinze jours», écrit un historien, «toute l'Allemagne les connaissait; au bout d'un mois on les lisait dans toute la chrétienté, comme si les anges eux-mêmes en avaient été les porteurs. On a peine à se représenter l'agitation qu'elles suscitèrent.» On les traduisit en hollandais et en espagnol; un voyageur, dit-on, les mit même en vente à Jérusalem. Les pèlerins, qui affluèrent à Wittemberg pour la Toussaint, contribuèrent pour une large part à cette extraordinaire diffusion.

L'archevêque de Mayence ayant donné la sanction ecclésiastique au trafic honteux des indulgences, Luther lui écrivit: «Nul ne saurait être sauvé par son évêque. C'est à peine si le juste est sauvé et

le chemin qui conduit à la vérité est étroit. Pourquoi donc les vendeurs d'indulgences bercent-ils le peuple d'une sécurité charnelle? Le devoir des évêques n'est-il pas de prêcher l'Évangile et de parler à leurs auditeurs de l'amour du Sauveur? Jamais le Seigneur n'a enseigné qu'il fallait prêcher les indulgences; il nous a enjoint d'annoncer l'Évangile seul. Combien donc c'est chose dangereuse et répréhensible de la part d'un évêque s'il autorise à masquer l'Évangile et à ne parler au peuple que d'indulgences qu'il faut acheter à prix d'argent! Je supplie Votre Grandeur, au nom du Seigneur Jésus Christ, d'étudier à fond cette question et de donner les ordres nécessaires pour que le peuple apprenne la vérité. Si Votre Grandeur néglige ce devoir, elle sera un jour confondue par d'autres voix qui réfuteront catégoriquement ceux qui prêchent ces fausses doctrines.» L'archevêque ne daigna pas répondre à cette adjuration solennelle.

Le Seigneur protégeait de façon remarquable son fidèle témoin. Luther avait de nombreux partisans et quelques amis fidèles et dévoués. Mais, jusqu'ici, il ne pouvait compter que sur leur appui moral. Quand il s'agissait de lutter, il demeurait seul sur la brèche, où il déployait une énergie indomptable, à tel point que très peu de champions catholiques osaient se mesurer avec lui. C'est presque seul aussi qu'il avait traversé les années sombres du couvent d'Erfurt. Mais maintenant qu'il avait saisi le salut en Christ, aucune puissance humaine n'eût pu le faire rétrograder: «Ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu», écrit-il, «sont souples d'intelligence et de raisonnement et menés miraculeusement par la main du Seigneur là où justement ils ne veulent pas aller.» Cependant le combat ne faisait que commencer. Satan était à l'œuvre et fourbissait ses armes.

Au sein de l'ordre des Augustins, Luther ne rencontrait que peu l'appui qu'il avait escompté: on redoutait le ressentiment de Tetzl et le discrédit qui en résulterait. Nombre des amis du réformateur

ne le soutenaient que mollement, si grande était leur incertitude quant à l'issue des événements. Luther avait espéré voir relever le gant par de hauts dignitaires de l'Église, par d'illustres philosophes qui, il le souhaitait, se rangeraient à ses côtés. Mais le Seigneur dirigea les circonstances tout autrement. De nouveau l'isolement complet. À distance on lui prodiguait généreusement marques de sympathie et paroles d'encouragement; mais là s'arrêtait le secours humain. Aussi, son bel enthousiasme fit place à une déception amère, suivie d'un profond découragement. Il tremblait à la pensée d'avoir contre lui toute l'Église, à laquelle il se rattachait encore. Cet état d'esprit se retrouve tout au long de la carrière de Luther. De nature impulsive, doué d'une foi robuste, d'une confiance illimitée dans la sagesse de Dieu, il ne connaît pas l'obstacle, ne songe pas à le prévoir. Rien ne l'arrête; il fonce sur l'ennemi, tête baissée, croyant impossible que le Seigneur ne le fasse arriver à ses fins. Certes il demande moins à conduire les autres qu'à être conduit lui-même par la main de Dieu. Mais quand le chemin s'obstrue, il semble croire que tout est perdu. En fait Luther est avant tout un démolisseur; il n'a ni trêve ni repos qu'il ne voie le sol jonché de ruines.

Dans son infinie sagesse le Seigneur plaça à ses côtés, dans la personne de Philippe Mélanchton, un collaborateur d'une valeur inappréciable. De bonne heure ces deux amis, sentant combien ils avaient besoin l'un de l'autre, se lièrent très étroitement, ce qui faisait dire à Mélanchton: «S'il est un homme que j'aime et que j'embrasse de tout mon cœur, c'est Martin Luther.» Mélanchton possédait les plus belles qualités de l'esprit. Doué d'une intelligence vive, d'une remarquable facilité de compréhension, il savait admirablement communiquer à autrui les choses qu'il savait. Surtout il était de cet «esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu» (1 Pierre 3:4) et ainsi il gagnait tous les cœurs. Cela ne l'empêchait nullement de jouir d'une grande autorité. Il l'emportait sur tous par la pro-

fondeur de ses connaissances, mais la Parole de Dieu était son étude préférée; dès sa jeunesse il lui consacra une attention diligente; il rejetait tous les raisonnements humains à son sujet et s'en tenait littéralement aux déclarations de la Bible dont il portait toujours un exemplaire sur lui.

C'est ainsi que les deux réformateurs se complétaient, Luther donnant à Mélanchton quelque chose de son énergie débordante et celui-ci contribuant à calmer la fougue de son ami.

Luther caractérisa leur collaboration en ces termes pittoresques. «Ma tâche est d'extirper troncs et souches, d'abattre haies et épines, de combler les fossés. Je suis le rude défricheur qui ouvre et dresse la voie. Maître Philippe vient après moi; il accomplit en silence son œuvre bien nette: il laboure, il plante, il sème, il arrose avec amour selon les riches dons que Dieu lui a faits.» On note ici que Mélanchton fut le premier à établir la différence essentielle qu'il y a entre «la connaissance historique du Christ», connaissance qui ne sauve pas, et la «confiance en la promesse divine».

Tetzel finit par relever le gant qui lui avait été jeté. N'osant toutefois pas rencontrer en face son redoutable contradicteur, il fit rédiger par ses amis une série de thèses, réfutant celles de Luther, et les soutint devant trois cents membres du clergé, réunis à Francfort-sur-l'Oder. Comme il s'était bien gardé de convoquer les réformateurs, il remporta une facile victoire, qui tourna cependant à sa confusion. Le peuple allemand, dans son ensemble, voyait plus clair que les ecclésiastiques. Las d'être pressuré par eux, cette tentative de lui extorquer de l'argent par les fausses promesses des indulgences finit par lui inspirer un violent dégoût, surtout parmi la jeunesse universitaire. Les étudiants de Wittemberg réunirent tous les exemplaires des thèses de Tetzel qu'ils réussirent à trouver et les brûlèrent publiquement.

Jusqu'ici le pape Léon X s'était tenu en dehors du conflit, «simple querelle de moines», disait-il, faisant allusion aux rivalités séculaires entre Augustins et Dominicains, ordre auquel appartenait Tetzel. En tant qu'homme d'une haute culture et ami des arts et des lettres, il désirait vivre en paix, mais s'intéressait toutefois aux idées nouvelles, énoncées par Luther, pourvu qu'on les lui présentât sous une forme agréable et spirituelle. De Luther il parlait avec estime à cause des qualités intellectuelles hors pair qu'il lui reconnaissait. Mais la hardiesse toujours croissante des réformateurs finit par alarmer Léon X, et plus encore ses agents; ils tremblaient à la nouvelle des mouvements qui se propageaient partout. Il faut dire que les adversaires de la vérité en Allemagne semblaient prendre à tâche de rendre leur position toujours plus précaire, tant par leurs violences que par la faiblesse de leurs ripostes.

Le pape céda enfin aux instances de son entourage et cita Luther à comparaître devant lui dans un délai de soixante jours. Qu'allait faire le réformateur? Obéir à cette injonction, c'était courir à la mort, s'exposer au même sort que Jean Huss, que Savonarole et tant d'autres qui périrent sous les coups de la papauté. Le Seigneur ne le permit pas. Il prépara à Luther un protecteur puissant, l'électeur Frédéric de Saxe. Ce prince, quoique effrayé de l'audace de son ami, appréciait fort sa franchise, sa soumission aux Écritures. Bien qu'il n'eût pas attaqué lui-même les abus, il vit avec plaisir qu'un autre s'en chargeait. Il se déclara dès l'abord pour Luther et obtint que celui-ci fût examiné et jugé en Allemagne. Toutefois Luther avait trop confiance dans le Seigneur et dans la bonté de sa cause pour ne pas repousser toute intervention de ce prince en faveur de la vérité. «Je ne veux pas», disait-il, «que, dans cette affaire, notre électeur, qui est innocent de tout cela, fasse la moindre chose pour défendre mes propositions. Qu'il tienne la main à ce que je ne sois exposé à aucune violence, s'il le peut sans compromettre

ses intérêts.. S'il ne le peut pas, j'accepte mon péril tout entier.» Cette fermeté de Luther encourageait ses nombreux amis. Il donnait par là un vivant exemple de sa confiance absolue dans les soins du Seigneur à son égard. «L'Éternel est pour moi, je ne craindrai pas; que me fera l'homme?» (Ps. 118:6.)

Changeant donc de tactique, Léon X invita le cardinal Cajétan, son légat à la diète allemande, d'instruire l'affaire et de la traiter en Allemagne. Luther reçut l'ordre de se rendre à Augsbourg. Il répondit immédiatement à cet appel; par bonheur ses amis montrèrent plus de prudence que lui et lui firent dire de ne pas comparaître devant le cardinal avant d'avoir reçu un sauf-conduit, dûment signé de l'empereur. Cette pièce se fit attendre quelques jours pendant lesquels Cajétan chercha à circonvenir le réformateur par diverses prévenances. Il envoya aussi auprès de lui plusieurs de ses partisans qui devaient préparer le terrain soit en ébranlant Luther par la crainte, soit en tâchant de le gagner par des flatteries. Il s'agissait finalement de bien peu de chose, lui disaient-ils; il n'avait qu'à rétracter ses erreurs, l'affaire d'un mot latin de six lettres: «*Revoco*, je me rétracte». Mais Luther demeura inébranlable.

Enfin la pièce attendue arriva. Il ne faudrait pas croire qu'en l'acceptant Luther cherchât à s'appuyer sur le bras de la chair. Il voyait simplement son devoir d'obéir aux avis que lui avaient donnés ses amis les mieux intentionnés et même les plus pieux. Le Seigneur tenait sa cause en mains. S'il lui demandait sa vie, il la donnerait joyeusement.

En présence du légat, Luther revendiqua nettement pour lui-même la paternité des thèses de Wittemberg; il en encourut l'entière responsabilité, ajoutant qu'il était disposé à recevoir instruction, si on le convainquait d'erreur. Là-dessus le cardinal, résolu à assumer le rôle d'un père bienveillant vis-à-vis d'un fils rebelle, répondit d'un ton tout à fait conciliant, louant même l'humilité de Luther, en expri-

mant sa joie; puis il insista auprès de lui pour qu'il reconnût ses fautes, retirât ses propositions et s'abstînt désormais de propager ses opinions. Luther ayant demandé sur quels points il devrait se rétracter, le légat mentionna la question des indulgences et l'affirmation du réformateur que le salut dépend de la pure grâce de Dieu. Luther ne se refusa point à recevoir de nouveaux enseignements sur les indulgences, sans, bien entendu, s'engager à les accepter. Quant à l'autre point, il déclara qu'il le maintiendrait jusqu'à la mort, s'il le fallait, puisque le nier, ce serait nier toute l'œuvre rédemptrice de Christ. C'est en vain que Cajétan recourut à tous les moyens pour obtenir de Luther l'aveu qu'il souhaitait de lui extorquer. Prières et menaces demeurèrent également inutiles, et de même les jours suivants. Luther maintint sa position du début: «Je ne suis qu'un homme», disait-il, «et par conséquent sujet à me tromper. J'ai déjà formulé mon désir de recevoir les instructions et les redressements nécessaires sur les erreurs que je puis avoir commises. Je ferai tout ce que l'on peut exiger d'un chrétien. Mais je proteste de toutes mes forces contre la méthode suivie dans cette affaire et contre la prétention qu'on énonce de me contraindre à rétracter sans m'avoir convaincu de mes fautes.»

En fait le débat roulait essentiellement sur cette affirmation de Luther que c'est la foi seule qui sauve: «La foi du juste le justifie et lui donne la vie de Dieu». Il appuyait son assertion sur de nombreux passages de la Bible dont le légat osa prétendre que la plupart n'avaient rien à voir dans la discussion; c'étaient ceux-là surtout qui le condamnaient. Poussé à bout Cajétan s'écria: «Rétracte, ou bien retire-toi définitivement»

Luther obéit respectueusement à cette injonction les deux adversaires ne devaient plus jamais se revoir. Pris dans ses propres filets, Cajétan en conçut un violent dépit: «Cet homme», dit-il, «a des

yeux profonds et de singulières spéculations dans la tête. Je ne veux plus discuter avec une brute pareille. Son regard perçant en dit trop long sur son caractère malin.»

Pendant cette lutte inégale le bruit se répandit que le cardinal allait recourir à un procédé favori de Rome: faire jeter en prison Luther et son ami Staupitz, supérieur des Augustins, cela malgré le sauf-conduit. Un sénateur d'Augsbourg prit ses mesures pour sauver le vaillant champion de la vérité. Un soir, vers minuit, un pauvre cavalier mal monté, n'ayant ni épée, ni éperons, sortait de la ville par une porte dérobée, accompagné d'un vieux postillon. C'était Luther, sur lequel le sénat veillait. Il arriva, harassé de fatigue, à Wittemberg. Fort irrité de ce que sa proie lui avait échappé, le cardinal somma l'électeur d'envoyer Luther à Rome ou de le bannir de ses états. Le prince remit au réformateur la pièce qu'il venait de recevoir et repoussa le rôle honteux qu'on voulait lui faire jouer.

Dans une lettre humble, mais ferme, adressée au légat, Luther exposa toute sa conduite, l'impossibilité d'une rétractation, puis tout ce qui faisait la base de sa foi. «Je m'abandonne», écrit-il, «à la miséricordieuse volonté du Seigneur, en quelque manière qu'il dispose de moi, et je lui rends grâce de ce qu'il juge digne un pauvre pécheur, tel que moi, de souffrir dans une aussi bonne et sainte cause.»

Luther jugea opportun d'écrire directement à Léon X, lui disant entre autres son désir d'en appeler du pape mal informé au pape mieux informé. Cette missive, rédigée avec la plus parfaite déférence, ne reçut pas même de réponse. Là-dessus Luther en rédigea une seconde, dans laquelle il en appelait cette fois du pape à un concile, coup droit porté à l'autorité pontificale, attendu qu'une bulle de Pie II avait décrété l'excommunication majeure contre quiconque, fût-ce l'empereur en personne, se permettrait de mettre en doute la suprématie du pape. Mais Léon X préférait la diplomatie aux moyens vio-

lents et résolu de faire une nouvelle tentative auprès de Luther en recourant à l'intermédiaire du chambellan Miltitz, homme rusé, habile et porteur de magnifiques présents. Encore cette fois, vaine intervention. Miltitz fit alors citer devant lui Tetzal et lui reprocha amèrement la manière dont il s'acquittait de sa mission. Le malheureux vendeur d'indulgences en fut si affecté qu'il tomba malade. Luther essaya de le consoler en cherchant à tourner ses regards vers le Seigneur, mais sans succès. Peu après, Tetzal mourut de chagrin.

Le docteur Eck, autrefois collègue et ami de Luther, s'était fait un nom par l'âpreté qu'il mettait à combattre la doctrine évangélique. On le connaissait comme remarquablement doué pour la discussion à laquelle il apportait une ardeur belliqueuse et une habileté dignes d'une meilleure cause. À maintes reprises il avait participé à ces disputes, si goûtées alors; toujours il avait eu le dessus. Il publia douze thèses, destinées à réfuter celles de Wittenberg. Karlstadt, ardent partisan de la Réforme, mais d'un zèle intempestif et dangereux, s'offrit à les réfuter. Or la douzième proposition était rédigée de telle façon qu'elle attaquait personnellement Luther dans l'opposition qu'il faisait à la doctrine pontificale. En effet, s'appuyant sur les meilleurs textes historiques, il démontrait que, dans les premiers temps de l'Église, l'évêque de Rome n'avait jamais songé à régner sur toute la chrétienté. Si donc il y prétendait maintenant, c'était pure usurpation de sa part. Malgré les conseils de ses amis, qui redoutaient les savants sophismes du docteur Eck, Luther résolu de lui tenir tête, bien que la nature même du débat causât à ses partisans les plus vives appréhensions. Mais le duc Georges de Saxe (qu'il ne faut pas confondre avec l'électeur), grand zéléteur du catholicisme, provoqua le débat en adressant d'amers reproches à ceux qui cherchaient à l'éviter, entre autres à l'évêque de Merse-

bourg, sur le territoire duquel se trouvait Leipzig, où les adversaires devaient se rencontrer; or l'évêque n'avait pas commis d'autre offense que celle de déclarer qu'il estimait la dispute parfaitement oiseuse.

Une foule nombreuse assista au débat: nobles, savants, professeurs; il dura une semaine environ. Luther fit preuve d'une connaissance extraordinaire de la Bible, domaine dans lequel Eck se montra tout à fait inférieur, puis aussi d'une documentation historique telle que, plusieurs fois, il confondit son adversaire par des arguments tirés de Pères de l'Église les plus réputés. Il démontra, par les Écritures, que l'Église n'a qu'un Chef, qui est le Christ, citant entre autres Ps. 110:1: «L'Éternel a dit à mon Seigneur: Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds.» Eck crut le confondre en le traitant de Hussite, de Bohême, d'hérétique, à quoi Luther répondit sans hésiter que, parmi les affirmations de Huss, il en était plusieurs tout à fait conformes aux enseignements de la Parole de Dieu, celle-ci entre autres: «Il n'est pas nécessaire pour le salut de croire l'Église romaine supérieure aux autres.» «Peu m'importe», ajouta-t-il, «que cette parole soit de Huss ou de Wiclef; c'est la vérité; il ne m'en faut pas davantage.» Et il résuma en ces termes la position qu'il prenait: «Le docteur Eck évite les Écritures tout autant que le diable s'enfuit, dès qu'il voit la croix. Pour ce qui me concerne, tout en protestant de mon respect à l'égard des Pères de l'Église pour autant qu'ils sont dans la vérité, je mets infiniment au-dessus d'eux la Parole de Dieu. C'est sur ce point que j'attire instamment l'attention de ceux qui nous écoutent.» Comme enfin, au sujet de Huss, Eck lui opposait les décisions du concile de Constance, Luther déclara, sans ambages, que n'importe quel concile peut se tromper; que seule la Bible est infaillible.

Eck visait à provoquer de la part de son antagoniste des affirmations de cette nature. Il y réussit et la dispute de Leipzig eut ainsi pour Luther cet avantage inappréciable de l'amener à prendre nettement

position vis-à-vis de différents points sur lesquels il ne s'était pas encore prononcé. Il apparut donc à Leipzig, plus qu'il ne l'avait jamais été, comme le champion indéfectible de la vérité. C'est ainsi que, du mal que les hommes cherchent à perpétrer, le Seigneur sait tirer du bien; pourvu que ceux qui sont sur la brèche s'attendent entièrement à lui, leur dépendance à l'égard de sa volonté tournera à sa gloire.

Dans des lettres privées du docteur Eck, qui ont été conservées, celui-ci avoue que, sur nombre de questions, il subit une défaite complète, qu'il s'efforce d'expliquer par les motifs qu'on devine. Dans le monde théologique de Leipzig on proclama la victoire pleine et entière du champion catholique. À cette assertion on opposera l'opinion d'un témoin modeste et impartial, Mosellanus, qui s'exprime en ces termes. «À entendre ceux qui ne comprennent rien aux sujets de discussion, Eck remporta un triomphe éclatant. Mais, aux yeux des gens instruits et intelligents, c'est Luther qui resta maître du champ de bataille.» Un fait demeure: sans entrer le moins du monde dans les innombrables arguties théologiques, alléguées au cours de la dispute, la cause de la vérité s'impose par sa simplicité même. Ce qui le prouve entre autres, c'est la renommée désormais acquise par l'université de Wittemberg où Luther professait toujours. On voyait jusqu'à quatre cents étudiants à la fois suivre ses cours, à tel point qu'ils avaient grand'peine à se loger dans la ville. Cette extraordinaire puissance d'attraction ne suffit-elle pas à démontrer la valeur du message que proclamait le réformateur?

Ce message se répandit rapidement hors d'Allemagne. Frobenius, le célèbre imprimeur bâlois, édita les œuvres de Luther; elles s'écoulèrent aussitôt parues. Six cents exemplaires pénétrèrent en France. On les accueillit avec transports en Angleterre. Des négociants espagnols les traduisirent en leur langue et les expédièrent d'Anvers dans leur patrie. Calvi, un savant libraire de Paris, en introduisit un gros ballot en Italie. Frobenius écrivit à ce propos à Luther. «J'ai tout vendu à dix exemplaires

près. Jamais spéculation éditoriale ne m'a aussi bien réussi». À quoi le réformateur lui répondit avec humour: «Je me réjouis avec vous de ce qu'on trouve plaisir à la vérité, bien qu'elle s'exprime sans grand savoir et en bégayant.»

La dispute de Leipzig amena Luther à rompre les derniers liens qui le rattachaient encore à l'Église romaine. Jusqu'ici il avait toujours souhaité opérer une réforme au sein même de l'Église. Il en comprit l'absolue impossibilité. «Sortez du milieu d'elle, mon peuple! et sauvez chacun son âme de l'ardeur de la colère de l'Éternel» (Jér. 51:45). Eck lui révéla que la suprématie que Rome prétend exercer tire son origine de l'ambition d'un parti et de la crédulité ignorante d'un autre. «Apprenez par mon exemple», écrivit Luther, «combien c'est chose malaisée de «désapprendre» les erreurs qui courent le monde entier et qui, par suite d'une longue accoutumance, nous sont devenues une seconde nature. Voici sept ans que je lis les Saintes Écritures et que je les expose avec zèle, à tel point que je les sais presque par cœur. Je possédais aussi les prémices de la connaissance et de la foi au Seigneur Jésus Christ; cela signifie que je savais que nous sommes justifiés et sauvés, non par nos œuvres, mais par la foi en Christ. J'ai même soutenu publiquement que ce n'est point par droit divin que le pape prétend à la suprématie de l'Église chrétienne. Et cependant je n'avais pas vu la conclusion de toute mon attitude, à savoir la nécessité catégorique et indubitable de proclamer que la papauté est du diable. Car ce qui n'est pas de Dieu est du diable.»

## La lutte

En août 1520 Luther lança son célèbre *Appel à Sa Majesté Impériale et à la Noblesse chrétienne de l'Empire allemand, concernant la Réforme de la Chrétienté*, «Vigoureux coup de clairon qui sonna l'attaque contre Rome», comme le disait un de ses amis. Quelques extraits de ce document montreront comme il savait s'appuyer sur la Bible pour défendre ses opinions: «On prétend que le pape et le clergé constituent l'ordre ecclésiastique ou spirituel. Or nous lisons en 1 Pierre 2:9. «Vous, c'est-à-dire tous les enfants de Dieu, vous êtes une sacrificature royale»... Le pape se fait passer pour le vicaire de Jésus Christ et le prince de ce monde: or Jésus Christ a dit: «Mon royaume n'est pas de ce monde» (Jean 18:36)... Le pape prétend à la succession légale de l'empereur; est-ce du Seigneur qu'il tient ce droit? Du Seigneur qui a dit: «Les rois des nations les dominent; ... mais il n'en sera pas ainsi de vous» (Luc 22:25-26) ... Le pape prétend encore à Naples, à la Sicile; il soutiendra ses prétentions par le fer et le feu, dit-il. Mais, écrit l'apôtre Paul, «nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie» (2 Tim. 2:4). Le pape, lui, s'en embarrasse plus que tous les autres souverains. Mettons-lui donc en mains la Bible et qu'il y apprenne à vivre en paix et à prier pour les autorités, «pour les rois et pour tous ceux qui sont haut placés, afin que nous puissions mener une vie paisible et tranquille» (1 Tim. 2:2)... Satan a persuadé au clergé que c'était chose honorable que de ne pas se marier (voir 1 Tim. 4:1-3). Or nous voyons nombre de prêtres et de prélats chargés de famille, sans avoir contracté les liens du mariage. «Que le surveillant (ou évêque) soit... mari d'une seule femme» (1 Tim. 3:2). De là des désordres sans nom...». En peu de jours 4000 exemplaires de cet Appel se vendirent, fait sans précédent dans les annales de l'imprimerie.

Pour mieux préciser ses arguments, Luther publia peu après un ouvrage en latin, destiné aux gens d'Église, intitulé: *De la captivité de Babylone et de l'Église*, où il traite la question des sacrements, puis un petit livre: *De la liberté chrétienne*, dédié à Léon X, l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti de sa plume par la richesse des images, la simplicité du style, la profondeur des pensées, la note purement évangélique. Il développe l'idée que le chrétien est la plus libre des créatures parce qu'il est affranchi du péché et de la loi, mais que, par reconnaissance et par amour, il obéit volontairement à Dieu et se soumet à ses frères. Le livre s'ouvre sur une épître dédicatoire au pape, respectueuse pour la personne du pontife, mais sans ménagements pour la cour de Rome: «Tu es, ô Léon, comme un agneau au milieu des loups, comme Daniel dans la fosse aux lions».

Malgré sa prétendue victoire, le docteur Eck supportait avec peine de voir grandir l'influence et la popularité de Luther. Mais plus l'infortuné défenseur des catholiques s'agitait contre son rival, plus il perdait de terrain; ses clameurs n'avaient pas plus de succès que ses arguments, bien que tous les membres du clergé, tant séculier que régulier, en répétassent les échos. On le honnit dans des satires cinglantes et il se vit abandonné de toute l'Allemagne bien pensante. N'y tenant plus, il partit pour Rome où il entreprit auprès du Saint Siège une campagne persistante de diffamation contre son antagoniste. Le pape hésitait à agir, les cardinaux aussi. Ne connaissant Luther que de nom, ils se berçaient de l'espoir de le ramener à leur point de vue. Mais Eck ne voulait pas entendre parler de compromis: donnant libre cours à son ressentiment, il criait vengeance; des moines firent chorus avec lui et, encouragé de la sorte, il harcela le pape, discutant avec lui des heures durant et ne laissant pas une pierre sans la retourner. Il stimula la cour pontificale, les couvents, le peuple, l'Église, et finit par l'emporter. Léon X céda: la perte du réformateur fut ainsi décidée. Sans tarder le Sacré Collège publia une bulle, pas-

sant condamnation sur toutes ses doctrines, lui accordant un délai de soixante jours pour se rétracter; après quoi, s'il n'avait pas cédé, lui et tous ses adhérents seraient excommuniés. Au surplus, Luther recevait l'ordre de comparaître devant le pape à Rome.

À vue humaines, la cause de la réforme risquait fort d'être définitivement perdue. L'autorité pontificale jouissait encore d'un crédit immense malgré les attaques dirigées contre elle. Aux yeux du grand nombre, ces assauts répétés la fortifiaient même. Elle représentait tout un long passé, une antique tradition qu'on ne saurait jeter à terre brutalement, sans motifs dûment reconnus et démontrés. Soutenir Luther, c'était se prononcer contre l'Église, et les moyens dont celle-ci usait à l'égard des réfractaires étaient propres à faire réfléchir sérieusement les âmes timorées. On l'a déjà vu: Luther était de ceux que le danger anime et stimule. La gravité même des circonstances lui inspirait une ardeur dont il semblait incapable dans la vie ordinaire. Non qu'il ne passât pas par des luttes intérieures; peu d'hommes ont dû comprendre comme lui la portée de ces mots de 2 Cor. 12;9-10: «Le Seigneur m'a dit: Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité... C'est pourquoi je prends plaisir dans les infirmités, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les détresses pour Christ: car quand je suis faible, alors je suis fort.» Et comme il savait mettre sa confiance dans le Seigneur, il recevait de lui une sagesse merveilleuse qui lui permit de parer aux coups les plus violents.

Or la plupart des mesures prévues dans la bulle devaient rester sans effet tant qu'il ne se trouverait pas en Allemagne un magistrat civil prêt à les faire exécuter. Même les princes les plus catholiques éprouvaient une jalousie intense, dès qu'une autorité extérieure s'avisait d'empiéter sur leurs droits. Le pape avait-il compétence pour faire confisquer et brûler les écrits du réformateur? Pouvait-il exiger qu'on se saisît de sa personne? À qui incombait le devoir de l'appréhender? Enfin, les lois germaniques

interdisaient de condamner le délinquant, avant qu'il eût été interrogé. On rapporte ce mot d'un noble allemand: «Depuis quatre siècles, voici le premier chrétien qui ose tenir tête au pape, et celui-ci prétend le mettre à mort!»

Fort de son droit, le réformateur comprit qu'il ne devait pas se taire, mais qu'il fallait agir. Le 17 novembre 1520, en présence d'un notaire et de cinq témoins, il signa une protestation solennelle contre l'autorité pontificale, déclarant qu'il en appelait du pape à un concile général de l'Église. Cette pièce se répandit rapidement à travers toute l'Allemagne et même dans la plupart des pays de l'Europe. Trois semaines plus tard, devant une des portes de Wittemberg, en présence d'un grand nombre de professeurs et d'étudiants, Luther mit le feu à un immense bûcher sur lequel il brûla la bulle du pape, ainsi qu'une quantité de volumes, contenant des lois et des décrets, émis par le Saint Sièges pour affirmer sa suprématie. Par cet acte public Luther rompait irrévocablement avec l'Église romaine, acceptait l'excommunication prononcée contre lui et déclarait ouvertement la guerre au Saint Sièges.

Léon X se trouvait dans le plus grand embarras. Jamais encore on n'avait vu un cas pareil, celui d'un homme, et encore un moine, qui résistait au chef suprême de l'Église. Un des plus grands érudits d'Italie en matière de droit canonique, Aléandre, fut dépêché en Allemagne en qualité de nonce, avec mission de plaider, devant les princes, en faveur des prérogatives, considérées comme imprescriptibles, de la papauté. Il intervint énergiquement auprès de Frédéric, électeur de Saxe, dont il connaissait la bienveillance à l'égard de Luther: «Au nom du Saint-Père», lui dit-il, «je requiers de vous que vous fassiez brûler les écrits de cet hérétique, puis que vous lui infligiez à lui-même le châtement qu'il mérite, ou bien que vous le livriez prisonnier au Saint Sièges». L'électeur donna une réponse évasive, bien décidé au surplus à faire prévaloir le principe que le pape devait céder le pas à la justice civile.

L'idée lui vint de prendre l'avis d'Érasme, une des gloires de l'Allemagne, et dont le nom suffisait à donner un grand poids à ses paroles. Il opina en ces termes: «Toutes ces dissensions proviennent de la haine que manifestent les moines pour la connaissance et de leur crainte de voir supprimer la tyrannie qu'ils exercent sur les esprits. Quelles armes emploient-ils contre Luther? Intrigues, malveillance, calomnies. Plus on est vertueux, plus on s'attache aux doctrines évangéliques, et moins on trouve à critiquer dans la conduite de Luther. La sévérité de la bulle a soulevé l'indignation de tous les gens de bien, car ils n'y trouvent rien de cette douceur qui conviendrait à celui qui s'intitule le vicaire de Jésus Christ. Le monde a soif de vérité; gardons-nous de nous opposer à ce saint désir. Que toute la question soit soumise à des juges impartiaux et compétents; il n'y a pas d'autre marche à suivre; elle s'impose à la dignité du pape lui-même.»

Pendant ce temps il se produisait en Allemagne un événement de toute importance. L'empereur Maximilien venait de mourir et, comme la couronne était élective, trois candidats se présentèrent pour briguer cette dignité. L'un d'eux, Henri VIII d'Angleterre, se récusa bientôt, mais il restait en présence François Ier, roi de France, et Charles Ier, roi d'Espagne, tous deux puissants et ambitieux, tous deux adversaires déclarés de la Réforme. Après certaines hésitations, les électeurs, craignant de voir un étranger occuper le trône impérial, y appelèrent Charles d'Espagne, par sa mère petit-fils de Maximilien. Connu sous le nom de Charles Quint (le cinquième du nom en Allemagne), sa rivalité avec François Ier, qui ne pouvait admettre de se voir privé de la couronne germanique, constitue l'un des événements capitaux de l'histoire de l'Europe.

Très jeune encore, le nouvel empereur avait contracté des habitudes graves et réfléchies. Sans éclat extérieur, mais avide d'instruction, il déploya une activité infatigable. Il fut, il est vrai, dissimulé, astu-

cieux, mais brave à la guerre et ferme dans l'adversité. Une des premières pensées qui le préoccupèrent, ce fut de prendre des mesures propres à calmer ce vaste mouvement religieux, dont il ne comprenait pas clairement la portée, et qui l'effrayait. Connaissant à peine les Allemands — il parlait mal leur langue, — manquant d'expérience politique, mais désireux de faire régner la paix dans ses états, Charles-Quint penchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. En bon catholique, il aurait souhaité complaire au Saint Siège, mais son intelligence avisée lui fit comprendre la nécessité urgente de défendre l'autorité temporelle, faute de quoi il se serait aliéné peut-être tous les princes allemands et son crédit en aurait été très gravement compromis. Vraisemblablement l'avis d'Érasme lui vint en aide. Il résolut donc de convoquer la Diète d'Empire, réunion des représentants de tous les états allemands, qui siégeait habituellement à Augsbourg; mais comme la peste sévissait dans cette ville, l'assemblée se transporta à Worms dans le Palatinat.

Animé d'un sincère sentiment de justice, qui ne veut pas que l'on condamne le coupable sans l'avoir entendu, Charles-Quint désirait faire appeler Luther, mais les agents du pape s'y opposaient; ils redoutaient la hardiesse avec laquelle sans doute le réformateur leur tiendrait tête. Du reste trois jours avant la Diète, la bulle d'excommunication ayant été lancée contre Luther, ses ennemis déclaraient qu'il était interdit d'avoir à faire avec un excommunié. Charles fut, un instant, sur le point de céder; mais l'espoir de terminer tous ces débats l'emporta. Luther reçut mandat de comparaître; ses adversaires durent en prendre leur parti.

On le voit: l'agitation régnait en Allemagne: inquiétude dans les sphères politiques, intrigues au sein du clergé, appréhension parmi les protestants, sans cesse sur le qui-vive. Luther seul demeurait calme; rien ne troublait son admirable sérénité, effet de la puissante grâce de Dieu à son égard, car un

caractère comme le sien aurait pu se laisser aller à l'angoisse la plus naturelle. «C'est le Seigneur», disait-il, «qui a provoqué tous ces événements et il les mènera à bonne fin, même si je dois subir l'exil ou la mort. Il est à mes côtés. Celui qui demeure en nous est plus puissant que ceux qui prétendent diriger le monde.» C'est alors qu'il écrivit ses méditations sur le cantique de Marie (Luc 1:46-55) en l'appliquant à son propre cas. «Ce puissant, dit Marie. Quelle hardiesse d'expression chez cette jeune vierge! D'un seul mot elle taxe tous les forts de faiblesse, tous les puissants d'impuissance, tous les sages de folie, tous ceux dont le nom est grand parmi les hommes, d'infamie. Elle abat dans la poussière la force, la science humaine, la gloire; elle les ramène aux pieds de Dieu seul. Son bras, dit-elle encore, indiquant par là la puissance par laquelle il agit lui-même, sans l'aide d'aucune de ses créatures, cette puissance mystérieuse qui opère dans le secret et dans le silence jusqu'à ce qu'elle ait accompli son bon plaisir. La destruction approche sans que rien ne l'annonce; la délivrance survient au moment où nul ne s'y attendait. Il laisse les siens en proie à l'oppression et à la détresse, si bien que chacun se dit en lui-même: Il n'y a plus d'espoir pour eux! Mais même alors, il est le plus puissant de tous; la force de Dieu commence à l'endroit où celle de l'homme prend fin. Que la foi s'attende à lui!... D'autres fois il permet que ses adversaires se vantent de leur pompe et de leur vaine gloire. Il leur retire le soutien de sa force et les laisse se glorifier de la leur. Il les prive de l'appui de sa sagesse éternelle; ils s'enflent de celle qu'ils croient posséder, mais elle ne dure qu'un jour. Au moment où leur entourage en est ébloui, le bras de Dieu se lève et tout l'édifice qu'ils ont construit s'écroule, telle une bulle qui s'évanouit»<sup>1</sup>.

Le cadre de ce petit livre ne permet pas d'entrer dans le détail des discussions qui eurent lieu au sein de la diète pendant les premières semaines de la session. Aléandre y parla longuement dans le

sens que l'on devine, insistant auprès de l'empereur pour qu'il ne reculât pas devant la mission que l'Église lui confiait, à savoir l'extirpation de l'hérésie et des hérétiques sans pitié aucune. Chose étrange, il trouva un contradicteur encore plus éloquent que lui en la personne du duc Georges de Saxe qui, on l'a vu, professait une hostilité catégorique vis-à-vis des doctrines réformées, mais estimait que leur existence même démontrait à quel point la responsabilité de l'Église était engagée. À son instigation, on élut un comité pour étudier la question; au bout de peu de jours il fit rapport et présenta une liste de 101 plaintes à l'adresse du catholicisme.

La situation de Luther n'était pas réglée pour tout cela. Mais, de toute évidence, elle n'avait rien à faire avec ces doléances: l'étude de ce document demanderait un temps très long et il en faudrait bien davantage pour trouver une solution. Avec tout cela on n'aboutirait à rien du tout tant que la paix religieuse ne régnerait pas en Allemagne et celle-ci ne pouvait s'établir tant que Luther persisterait dans son activité. Or il avait pour lui des partisans toujours plus nombreux, parmi eux des hommes de la plus haute autorité. Qu'on le voulût ou non, on ne pouvait l'ignorer; il exerçait une influence indéniable, puissante, salutaire aussi, il fallait l'avouer. Le vulgaire bon sens, comme la justice la plus élémentaire, exigeaient qu'on l'entendît tout au moins, quitte à voir ensuite quel parti prendre. Sans le

---

1. Si l'on s'est étendu, plus qu'on ne le fait communément dans les biographies de Luther, sur ces préliminaires de sa comparution à Worms, c'est pour faire ressortir à la fois la situation extrêmement grave et dangereuse, à vues humaines, dans laquelle il se trouvait, mais aussi l'intervention merveilleuse de la grâce de Dieu envers lui dans ces circonstances critiques. On se contente trop généralement de noter brièvement: «Excommunié par le pape, mais cité par Charles-Quint à se présenter devant la Diète, Luther partit aussitôt pour Worms.» Cette façon simpliste de résumer les faits en ne les situant pas dans leur cadre constitue une véritable trahison historique. Cette période de la vie de Luther est la plus décisive.

vouloir, sans le savoir probablement, Charles Quint se serait rangé à l'avis de Gamaliel: «Si ce dessein ou cette œuvre est des hommes, elle sera détruite; mais si elle est de Dieu, vous ne pourrez la détruire» (Actes 5:38). Ce n'est donc qu'après de longues hésitations qu'il résolut de citer Luther à comparaître devant lui à Worms. Ainsi s'accomplissaient les voies de Dieu. Il voulait que cette lumière, qu'il avait allumée à la face du monde, brillât sur une montagne; tous y concouraient, à leur insu, empereur, rois et princes. C'est peu de chose pour lui que d'élever l'homme le plus infime aux plus hautes dignités. Un acte de sa puissance suffit pour conduire dans le palais impérial l'humble fils d'un simple mineur. Devant lui il n'y a plus de grands et de petits: Charles-Quint et Luther sont sur un pied d'absolue égalité. Mais quel chemin parcouru par le moine saxon depuis le 31 octobre 1517 jusqu'aux premiers jours de 1521!

Muni d'un sauf-conduit, Luther fit en hâte ses préparatifs, la validité de cette pièce étant strictement limitée. Il gardait un calme imperturbable au milieu de ses amis, frappés d'épouvante: le souvenir de la trahison commise à l'égard de Jean Huss, les hantait et ils savaient Aléandre et sa séquelle capables de toutes les forfaitures. En vain ils épuisèrent les arguments qu'ils croyaient propres à retenir Luther; comme il l'écrivit plusieurs années plus tard, même s'il y avait eu à Worms autant de diables que de tuiles sur les toits, il se serait néanmoins jeté avec joie parmi eux. Il connaissait l'inanité absolue de tout secours humain; le Seigneur l'avait conduit jusque-là et ne l'abandonnerait pas: «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» (Rom. 8:31). A ses partisans haut placés, comme l'électeur de Saxe, il recommandait vivement de ne pas intervenir en sa faveur; il ne voulait pas rendre son témoignage au péril d'autrui. Il refusait surtout n'importe quelle démarche auprès de Charles Quint, auquel chacun devait obéissance, autorité établie de Dieu et dont seul Dieu pouvait entraver les desseins.

Précédé d'un héraut impérial, Luther quitta Wittemberg le 2 avril 1521. Voyage triomphal; les foules se pressaient sur le passage de l'homme qui allait se présenter, tout seul, devant l'empereur. À Erfurt, où il se trouva un dimanche, il prêcha sur Jean 20:19-20. Le valeureux chevalier, Ulrich von Hütten, aurait voulu le saluer à Worms. Empêché de réaliser son désir, il adressa au réformateur ce message pour le moment de son arrivée: «Que l'Éternel te réponde au jour de la détresse! Que le nom du Dieu de Jacob te protège! Que du sanctuaire il envoie ton secours, et que de Sion il te soutienne!... Qu'il te donne selon ton cœur, et qu'il accomplisse tous tes conseils!» (Ps. 20:1, 2, 4.)

Plongés dans la consternation, les membres de la Diète, jusqu'au dernier moment, avaient espéré que Luther renoncerait à venir: c'eût été un soulagement pour ses amis, et ses adversaires s'en seraient félicités, puisque en refusant de comparaître, Luther aurait mis les torts de son côté. Ils n'hésitèrent même pas à proposer à Charles d'agir comme l'avait fait Sigismond vis-à-vis de Jean Huss, du moment, osaient-ils affirmer, qu'il n'y a aucune obligation à tenir la parole donnée à un hérétique. Mais Charles refusa catégoriquement d'entrer dans ces vues.

Pendant la nuit qui suivit son arrivée, Luther ne trouva guère de repos. Une angoisse terrible l'étreignait et il passa des heures à supplier le Seigneur de lui venir en aide. Sa requête fut exaucée: il recouvra le calme et, sans émotion apparente, il partit avec le maréchal d'empire, venu pour le chercher à quatre heures de l'après-midi. C'était le 17 avril 1521. Jamais encore homme n'avait comparu devant une si auguste assemblée. Elle comptait environ deux cents membres, tous revêtus des plus hautes dignités de l'empire. Charles-Quint était là en personne, le puissant souverain dont la suprématie s'étendait sur les deux hémisphères, à ses côtés son frère, six des sept électeurs impériaux, puis une foule de nobles, des représentants du clergé, parmi eux de fougueux adversaires de la Réforme, tel le

fameux duc d'Albe qui allait se faire un nom à jamais abhorré en massacrant sans pitié les enfants de Dieu dans les Pays-Bas. En entrant dans la salle, Luther reçut deux paroles d'encouragement: Matt. 10:18-20, 28. Les gardes qui l'escortaient le firent avancer et il se trouva face à face avec l'empereur. Sur une table étaient entassés des livres, vrais corps du délit: c'étaient les écrits du réformateur.

Après quelques instants d'un profond silence, sur un signe de Charles, Jean Eck, chancelier de l'archevêque de Trèves (qu'il ne faut pas confondre avec celui qui figurait à la dispute de Leipzig), se leva et dit: «Martin Luther, Sa Majesté Impériale t'a sommé de comparaître ici pour répondre à ces deux questions: Te reconnais-tu pour l'auteur de ces livres? Veux-tu les rétracter, oui ou non?»

On fit lecture des titres, puis Luther répondit: «Sa Majesté Impériale me demande deux choses. Sur le premier point je déclare reconnaître ces volumes comme ayant été écrits par moi-même; je ne saurais le nier. Quant au second point, c'est une question qui concerne le domaine de la foi et du salut des âmes. Elle a trait aussi à la Parole de Dieu, le trésor le plus grand et le plus précieux qui existe; j'agis en téméraire si je répondais sans avoir mûrement pesé mes paroles. Je risquerais de dire moins que ne l'exigent les circonstances ou plus que ne le veut la stricte vérité. Ainsi je pécherais contre cette assertion du Seigneur: «Quiconque me reniera devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux» (Matt. 10:33). Je supplie donc très humblement sa Majesté Impériale de m'accorder du temps, afin que je puisse répondre sans enfreindre la Parole de Dieu.»

Après une brève délibération, la Diète accorda à Luther sa demande, à condition qu'il répondit oralement et non par écrit. Il regagna donc son hôtellerie, où il se vit bientôt assailli par des visiteurs qui lui parlèrent en sens divers, les uns pour l'engager à tenir ferme, les autres pour l'effrayer et l'induire

à céder. À peine eut-il le temps de jeter quelques notes sur le papier et, après une nuit consacrée presque entière à la prière, il dut se préparer à comparaître de nouveau.

Ce jeudi 18 avril 1521 fut, comme on l'a dit, «l'un des jours les plus mémorables de l'histoire du témoignage de Dieu sur la terre». Luther dut attendre deux heures à la porte de la salle des délibérations. Il était passé six heures quand il y fut admis. Il faisait nuit; on avait allumé des flambeaux: c'est à leur lueur rougeâtre et vacillante qu'il parut devant l'assemblée, plus nombreuse et plus agitée que la veille. Tous les témoins s'accordent pour relever son maintien paisible et assuré, quoique modeste et respectueux. Son discours, prononcé en latin d'abord, puis en allemand, d'une voix haute et ferme, fut ce qu'il devait être, humble, déférent, mais net et solide, démontrant la puissance de la promesse faite par le Seigneur en Matt. 10:19-20 (voir aussi Marc 13:11; Luc 12:11): «Quand ils vous livreront, ne soyez pas en souci comment vous parlerez ni de ce que vous direz; ... car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous.» En voici les principaux passages:

«Je reconnais les livres qu'on me présente comme étant de ma plume. Ils ne sont pas tous de la même nature. Les uns traitent de la foi et des œuvres, sans aucune polémique. Mes adversaires même en reconnaissent l'utilité; ils conviennent qu'ils méritent d'être lus par des chrétiens. La bulle du pape, malgré sa virulence, me l'accorde. Pourquoi donc rétracterais-je ces écrits? Serais-je donc le seul au monde à rétracter des vérités admises par la voix unanime de mes amis et de mes ennemis, le seul à faire opposition à des vérités que le monde entier se fait gloire de confesser?

«D'autres de mes livres attaquent le papisme et ses partisans, leurs fausses doctrines, leur vie scandaleuse. Ces plaintes ne sont-elles pas celles de tous les gens pieux et craignant Dieu? Peut-on nier

que le pape n'ait, par ses lois, ses théories humaines, enchaîné, torturé les consciences des fidèles, de la manière la plus déplorable? Peut-on nier qu'avec une incroyable tyrannie il n'ait épuisé et englouti jusqu'à ce jour les trésors des peuples, et particulièrement ceux de cette grande et illustre nation? Et je rétracterais mes paroles? Jamais!

«Reste une troisième catégorie d'écrits: ceux que j'ai publiés contre quelques particuliers, avocats de la tyrannie romaine. Bien que mes attaques aient été parfois trop vives, et j'en conviens sans peine, je ne les rétracterai point, de peur d'encourager les abus d'un pouvoir oppresseur. Je suis homme, et non pas Dieu. Je ne saurais mieux me défendre qu'en répétant les paroles du Seigneur Jésus, mon divin Maître: «Si j'ai mal parlé, rends témoignage du mal» (Jean 18:23). Combien plus moi, qui ne suis que cendre et poussière et si porté à l'erreur, combien plus dois-je souhaiter que l'on critique mes idées!

«Mais j'ajoute que j'éprouve de la joie à voir la Parole de Dieu provoquer aujourd'hui, comme elle le fit autrefois, une telle agitation. C'est là son caractère spécifique; c'est sa destinée. Le Seigneur Jésus lui-même a dit: «Pensez-vous que je sois venu donner la paix sur la terre? Non, vous dis-je; mais plutôt la division» (Luc 12:51; Matt. 10:34). Prenons donc garde qu'à force de chercher à enrayer la discorde, nous ne nous rendions coupables d'opposition à la sainte Parole de Dieu. Je pourrais lui emprunter des exemples qui vous prouveraient que des pharaons, que des rois de Babylone ou d'autres d'Israël ne contribuèrent jamais plus directement à leur ruine que le jour où ils cherchèrent à consolider leur autorité par des mesures en apparence d'une sagesse extrême, mais en opposition à la volonté divine. «Dieu... transporte les montagnes, et elles ne savent pas qu'il les renverse dans sa colère» (Job 9, 5). Ne supposez pas du reste que je prétende imposer mes lumières si faibles à cette auguste assem-

blée; je ne fais que m'acquitter de ce que je sens être mon devoir de sujet allemand à l'égard de sa Haute et Puissante Majesté Impériale.»

Tous les assistants étaient suspendus à cette bouche éloquente d'où jaillissaient d'aussi écrasantes vérités. Le chancelier de Trèves, en apparence insensible, prit la parole de la part de l'empereur et dit avec rudesse: «Tu n'as pas répondu à la question. Veux-tu rétracter, oui ou non?

— Puisque», répondit Luther, «votre Majesté Impériale et vos Altesses Sérénissimes exigent de moi une réponse simple, claire et catégorique, la voici. Je ne puis soumettre ma foi à l'autorité du pape, pas plus qu'à celle des conciles. Il est en effet clair comme le jour qu'ils sont souvent tombés dans l'erreur et se sont même contredits ouvertement. Tant qu'on ne m'aura pas prouvé par les Saintes Écritures ou par des arguments irréfutables que j'ai mal compris les passages que j'invoque, lié par la Parole de Dieu, je ne peux ni ne veux me rétracter. Me voici. Je ne peux autrement. Que Dieu me soit en aide!»

L'empereur, en se levant, mit fin à l'audience.

Le lendemain Charles Quint fit lire à la Diète une pièce écrite de sa propre main, dans laquelle il formulait à l'adresse de Luther des menaces directes. Grandes furent de nouveau les inquiétudes des partisans du réformateur, mais le Seigneur ne relâcha point la protection dont il l'entourait et lui suscita de fervents défenseurs, même parmi les tenants du catholicisme qui exigeaient le respect de la parole donnée et n'admettaient pas non plus que l'empereur se permît un langage pareil, sans avoir consulté la Diète. Cédant enfin aux instances de son entourage, Charles Quint consentit à un sursis de trois jours, pendant lesquels ceux qui le voulaient auraient la liberté de s'entretenir avec Luther, afin

de tâcher de l'amener à d'autres sentiments. Ce fut peine perdue. Une dernière comparution devant la Haute Assemblée eut lieu le 24 avril; le réformateur demeura inébranlable. Son sauf-conduit expirait le lendemain. Charles Quint le prorogea de trois semaines, lui enjoignant de rentrer chez lui sans troubler la paix publique ni en parole, ni par ses écrits.

Luther se hâta donc de quitter Worms, sans oublier toutefois le respect qu'il devait à l'empereur en tant que le souverain duquel il dépendait. Deux jours après son départ il lui adressa une lettre pleine de déférence, dans laquelle on lisait entre autres ces lignes: «Dieu, qui scrute les cœurs, m'est témoin que je suis prêt à obéir avec empressement à Votre Majesté soit par ma vie, soit par ma mort... Dans les choses temporelles qui n'ont rien à faire avec les biens éternels, nous nous devons une mutuelle confiance, mais en ce qui concerne la Parole divine et les réalités invisibles, Dieu ne permet pas que nous nous soumettions aux hommes; il veut que nous dépendions de lui seul. Celui qui se confie aux hommes pour son salut éternel donne à la créature la gloire qui appartient au seul Créateur.»

Suivant la même route qu'il avait parcourue quelques semaines auparavant, le réformateur vit accourir auprès de lui une foule d'amis, heureux et reconnaissants de le revoir sain et sauf. C'est ainsi qu'il passa à Eisenbach, où il séjourna une nuit. Le lendemain soir, comme il traversait la forêt de Thuringe en compagnie de son frère et d'un de ses amis, il descendait un chemin creux, lorsque cinq cavaliers, masqués et armés de pied en cap, fondirent sur la petite troupe. Trois d'entre eux se saisirent de Luther qu'ils avaient contraint de descendre de sa voiture; ils lui enlevèrent sa soutane, jetèrent sur ses épaules un manteau de chevalier et le forcèrent de monter sur un cheval tout harnaché qu'ils avaient amené. Ils renvoyèrent les compagnons du réformateur, puis se mirent en route, non sans faire faire à

leurs montures mille détours, afin de dépister quiconque aurait songé à les poursuivre. Puis la cavalcade partit au galop. Il était presque minuit lorsqu'on atteignit le château de la Wartbourg.

Une main amie, celle de l'électeur Frédéric, avait pourvu à la sûreté de Luther. Sous le nom de chevalier Georges, il dut se résigner à cette captivité, imposée par une tendre sollicitude qui le mettait à l'abri des coups de ses ennemis; ceux-ci, en effet, avaient ourdi un complot contre lui, qui ne visait à rien moins qu'un vulgaire assassinat. Profitant de ces loisirs forcés, il se mit au travail. Son œuvre capitale à la Wartbourg fut la traduction du Nouveau Testament en langue allemande. Il poursuivit ce travail, une fois rentré dans la vie active; c'est ainsi qu'au bout de quelques années, il put mettre la Bible entière entre les mains du peuple. Il en existait déjà des versions partielles, mais aucune d'après les textes originaux; elles manquaient donc d'exactitude et leur prix élevé empêchait beaucoup de personnes de les acquérir. On en était même venu à en proscrire l'emploi, tellement on redoutait l'influence de la vérité sur les esprits: «L'entrée de tes paroles illumine, donnant de l'intelligence aux simples... Tes commandements m'ont rendu plus sage que mes ennemis, car ils sont toujours avec moi» (Ps. 119:130, 98). Ici de nouveau les desseins du Seigneur s'accomplissaient. Luther n'aurait pu mener à chef une entreprise de cette envergure s'il avait gardé ses fonctions de professeur à Wittemberg; la préparation de ses cours, son énorme correspondance, les visites innombrables qu'il recevait, tout cela ne lui aurait laissé aucun loisir quelconque. Pour l'Allemagne le moment était venu de substituer à l'enseignement subtil et desséchant de la scolastique, la vérité pure et simple, puisée aux sources du salut. Il n'y avait qu'un cri parmi les ouvriers du Seigneur: «La Bible, la Bible tout entière!» «Si seulement», écrivait alors Luther, «la Parole de Dieu existait dans toutes les langues qui se parlent

dans ce monde; si seulement elle se trouvait devant les yeux, dans les oreilles et surtout dans les cœurs de tous!»

Aussitôt achevée la traduction du Nouveau Testament, on en poursuivit l'impression avec une activité sans pareille. On y employa trois presses qui livraient dix mille feuilles par jour. La première édition, tirée à trente mille exemplaires en deux volumes, parut à Wittemberg le 21 septembre 1523, sous ce simple titre: *Le Nouveau Testament en allemand, à Wittemberg*. Dès le mois de décembre il en fallut une seconde édition. En 1533 il en avait paru 58. Au fur et à mesure qu'il avançait à la traduction de l'Ancien Testament, Luther le publiait en fascicules, afin de répondre à l'impatience des lecteurs et de le mettre plus facilement à la disposition des gens peu fortunés.

Cette diffusion prodigieuse des Saintes Écritures excita un dépit dans les milieux en contact intime avec l'Église romaine. Les prêtres, si souvent ignorants, s'alarmaient à l'idée que de simples citoyens, et même des paysans, allaient se trouver à même de parler, en connaissance de cause, des enseignements du Seigneur. Le clergé crut habile de jeter sur le marché une autre version de la Bible; mais c'était celle de Luther, à part de très légères divergences. La lecture en était permise à chacun. L'Église ne se rendait pas compte que sa puissance chancelait partout où la Parole de Dieu prenait racine. Si ardent était le désir général de connaître la Bible et de comprendre les vérités qu'elle contenait, que maintes fois des hommes pieux, connus pour les dons qu'ils possédaient, reçurent des invitations des citoyens d'une ville, les suppliant de venir s'y établir, afin d'instruire les ignorants. La plupart abandonnaient tout pour répondre à ces appels, se disant qu'ayant reçu librement, ils devaient donner librement aussi.

La disparition de Luther, sur laquelle on garda le secret le plus absolu, jeta la consternation dans le camp de ses ennemis, comme dans celui de ses amis; ceux-ci se persuadaient qu'il était tombé victime d'un guet-apens, supposition très plausible, étant donné la rage des adversaires de l'Évangile. Le grand artiste Albert Dürer écrivait: «Vit-il encore? L'ont-ils assassiné?... O Dieu, redonne-nous un homme pareil à cet homme qui, inspiré de ton Esprit, rassemble les débris de ta sainte Église et nous enseigne à vivre comme des chrétiens!» Le nonce Aléandre soupçonna la vérité: «C'est le renard saxon qui l'a enlevé», écrivit-il à Rome. Mais les amis du réformateur ne tardèrent pas à être rassurés à son sujet et encouragés par des lettres qu'il leur fit tenir par un bienveillant intermédiaire, Spalatin, adressées de son «Patmos», car il ne devait pas indiquer le lieu de sa retraite, du «désert», «de la région des oiseaux qui chantent doucement dans les branches et louent Dieu de toutes leurs forces.»

Mais, tout en se livrant à un travail acharné, Luther souffrait cruellement de corps et d'âme. Sa santé, qui ne fut jamais très forte, avait subi de rudes atteintes au cours des dernières années. Moralement, les épreuves qu'il venait de traverser l'avaient ébranlé au point qu'il en avait perdu le sommeil. Enfin le manque d'activité physique contribuait à le miner. De cuisants soucis aggravèrent son cas, causés par l'infiltration, dans le courant de la Réforme, d'éléments humains qui risquaient d'en fausser le caractère et de donner prise à la vigilance de l'Ennemi, toujours en éveil pour découvrir le défaut de la cuirasse. L'agitation religieuse et sociale de toute l'Allemagne, qui allait grandissant et dont les échos parvenaient jusque dans sa retraite, lui rendait l'inaction intolérable: «Je me suis retiré du combat, cédant aux conseils de mes amis, mais bien malgré moi et doutant que cet acte fût agréable à Dieu... J'aimerais mieux être couché sur des charbons ardents pour l'honneur de la Parole divine que de mourir ici en vivant à moitié.» Avec cela la timidité de ses protecteurs l'indignait.

Cette crise se comprend. Luther avait marqué la Réformation de l'empreinte de sa forte personnalité. Lui-même ne se faisait pas d'illusions sur ses nombreuses faiblesses; on en a la preuve dans ses retours incessants à la direction du Seigneur pour lui-même et pour les autres, dans la place éminente qu'il conférait invariablement à la Parole de Dieu. Mais la masse de ses auditeurs, tout en prêtant une oreille attentive à ses exhortations, voyait l'homme avant tout. Lui disparu, ils perdraient la route à suivre. Nombre d'entre eux ne possédaient pas cette foi personnelle qui compte sur le Seigneur, et sur lui seul. Ils avaient encore bien des expériences douloureuses à faire.

Luther éprouvait le besoin de reprendre contact avec ses frères dans la foi. À la faveur d'un habile déguisement, il se rendit à Wittemberg, où il reçut l'accueil qu'on devine. Son séjour ne dura que peu de temps. Il put néanmoins, après avoir appris nombre de choses dont le détail lui échappait, adresser des paroles d'encouragement, d'exhortation, de redressement. Bien renseigné désormais, il allait pouvoir, depuis la Wartbourg, mieux suivre le fil des événements.

Cette brève apparition de Luther ne suffit pas à calmer les éléments agités. Sans doute on n'avait pas tout à regretter dans le puissant mouvement qui se dessinait. Le reclus de la Wartbourg ne pouvait pas s'affliger d'apprendre que les couvents se vidaient, et, en tout premier lieu, celui des Augustins où il avait fait son noviciat, ni que la messe se célébrait de moins en moins. Plusieurs moines s'étaient mariés, chose à laquelle Luther eut de la peine à consentir, estimant que les membres du clergé étaient tenus par leur vœu de célibat. Il finit pourtant par voir qu'il n'y avait là qu'une assertion de plus du mérite des œuvres humaines et que la gloire du Seigneur était en jeu d'après ce principe: «Tout ce qui n'est pas sur le principe de la foi est péché» (Rom. 14:23).

Mais ailleurs il y avait fort à blâmer. Luther condamnait tout ce qui n'était pas conviction sincère. Les procédés violents lui causaient un vif déplaisir. «Qu'on le sache», écrivit-il, «être pieux, accomplir beaucoup de grandes œuvres, mener une vie utile, honorable et vertueuse, c'est une chose. C'en est une tout autre que d'être chrétien. En toutes choses il faut suivre, par la foi, la volonté du Seigneur.» Or plusieurs des amis les plus dévoués de Luther se laissèrent entraîner à des actes qu'il dut censurer sévèrement, Karlstadt fut le premier à célébrer la Cène sous les deux espèces, en toute simplicité, selon les instructions du Seigneur. Mais c'était un homme fougueux et turbulent, zélé, il est vrai, pour la vérité et prêt à se sacrifier pour elle, mais manquant de sagesse et de modération et toujours désireux d'attirer l'attention sur lui.

Ce n'est pas tout. À Zwickau en Saxe, des esprits égarés, dépassant toutes les bornes et dirigés par un nommé Thomas Munzer, prétendaient avoir reçu des révélations particulières, qu'ils mettaient au-dessus de la Parole de Dieu. «À quoi bon», disaient-ils, «s'attacher littéralement à la Bible? On ne nous parle que de la Bible. Peut-elle nous prêcher? Suffit-elle donc à nous instruire? C'est l'Esprit seul qui nous éclaire; par lui Dieu s'adresse à nous directement et nous enseigne ce que nous avons à dire et à faire.» Ils affirmaient que l'Église allait être purifiée de son impiété, que le baptême des enfants ne sert de rien; que chacun doit se faire baptiser à nouveau (d'où leur nom de *anabaptistes*); que la Cène doit disparaître du culte; qu'il faut, d'une manière générale, abolir toute cérémonie quelconque. Sous leur inspiration, le peuple se mit à envahir les églises, à briser les autels et les statues; on ouvrait les portes des couvents et l'on en faisait sortir les moines. Enfin l'on annonçait la venue prochaine d'un nouveau prophète, plus grand que Luther et qui provoquerait un bouleversement universel. Le bouillant Karlstadt embrassa ces hérésies; il ne tarda pas à renoncer à sa chaire de professeur, sous le

fallacieux prétexte que, dans le royaume de Dieu, il n'est nul besoin du savoir humain, et engagea ses étudiants à désertier les auditoires de l'université pour travailler la terre, puisqu'il est dit que l'homme doit gagner son pain à la sueur de son front.

Lorsqu'il apprit ces nouvelles lamentables, Luther n'hésita pas. Sans en demander l'autorisation, il quitta la Wartbourg, où il avait séjourné dix mois, et rentra à Wittemberg; il y trouva un accueil enthousiaste. Seul, en effet, il possédait l'autorité voulue pour réprimer le torrent dévastateur: l'électeur de Saxe manquait d'expérience dans les questions d'ordre spirituel, à tel point qu'il se demandait s'il fallait recourir à un compromis pour rétablir l'ordre, et Mélanchton, trop jeune, se montrait timide et embarrassé en présence de ces excès. Pour justifier auprès de l'électeur son évasion intempestive, Luther lui écrivit: «Que Votre Altesse sache que je vais à Wittemberg sous une protection bien plus puissante que la sienne. Je n'ai nullement la pensée de solliciter votre secours; je crois même que je protégerai Votre Altesse plus qu'elle ne me protégera... Il n'y a point d'épée qui puisse venir en aide à cette cause. Dieu seul doit tout faire, sans aide et sans concours humain. Celui donc qui croit le plus est celui qui protégera l'autre.»

À peine de retour, Luther exprima publiquement son sentiment sur les dangers que les illuminés faisaient courir à la vérité. Selon son habitude, il réfuta leurs fausses doctrines en se basant sur l'Écriture seule et exposa l'opprobre que ces gens avaient jeté sur le nom du Seigneur. Sévère, sans compromission aucune, contre l'erreur, il se montrait en revanche disposé à ménager les individus; il ne faut pas oublier qu'au XVI<sup>e</sup> siècle on n'hésitait pas à appliquer les peines les plus rigoureuses, allant jusqu'à la mort, pour des crimes pareils à ceux que commettaient les anabaptistes. «Foi sans amour», disait Luther, «ce n'est qu'illusion. Quant à moi, je ne saurais contraindre personne.» Le Seigneur

béni les efforts de son vaillant serviteur. Au bout de peu de temps, la tourmente s'apaisa et les faux docteurs s'en furent porter leurs doctrines ailleurs.

## Détente après la lutte

Dès ce moment l'activité de Luther change de caractère. Âgé de trente-neuf ans, l'ardeur de sa jeunesse s'atténue. Avec le puissant secours du Seigneur, il a renversé les idoles, ébranlé jusqu'à la base l'édifice formidable de l'Église romaine. Il a mis entre les mains du peuple allemand l'Écriture Sainte. Trois ans plus tard il épouse Catherine de Bora.

Deux tâches se présentaient à lui: la propagation de la vérité évangélique; la lutte contre les esprits exaltés. Il y contribua abondamment par ses leçons, ses prédications, ses écrits. À propos de son activité comme écrivain, voici des chiffres significatifs: en 1522 seulement il fit paraître 130 publications; en 1523, 183. Pendant cette même année le nombre des ouvrages catholiques se monte à 20 seulement.

Un des premiers soucis de Luther fut de mettre en lumière les prescriptions de la Parole de Dieu quant au culte. Malheureusement, ici surtout, on s'aperçoit qu'il n'avait pas complètement abandonné certaines idées, contractées dès son enfance. Il crut pouvoir s'en tenir à la suppression des plus grossières pratiques du catholicisme et maintenir ce qui n'était pas absolument contraire à l'Esprit de la Bible. Il alla même jusqu'à conserver le crucifix dans les temples, mais sans lui rendre l'adoration comme les papistes. Il ne repoussa pas non plus une certaine pompe dans le culte et dans la décoration des églises. Il rétablit la Cène comme le Seigneur l'avait instituée, mais admit, selon l'erreur catholique, une certaine présence réelle du corps et du sang de Christ dans la Cène, se basant sur cette parole de Jésus: «Ceci est mon corps». Les autres réformateurs, Zwingli à leur tête, montraient que ces mots signifient: «Ceci représente mon corps», tout comme le Seigneur dit ailleurs: «Je suis la porte». Mais

Luther refusa catégoriquement de renoncer à son point de vue et il en résulta des divergences entre lui et ceux auxquels il aurait dû tendre la main.

Il désirait aussi que les chrétiens ne se rencontrassent pas sans que la Parole de Dieu fût annoncée ou bien qu'elle fit l'objet de leur étude; il recommandait que ces réunions eussent lieu aussi souvent que possible au cours de la semaine. Dans les centres universitaires professeurs et étudiants devaient commencer la journée par la lecture de l'Ancien Testament, à quatre ou cinq heures du matin s'il le fallait, et la terminer en lisant le Nouveau Testament.

Luther attribuait une importance capitale à l'instruction de la jeunesse, car il voyait la nécessité d'agir sur le cœur et l'esprit de la génération montante, afin de l'armer contre les attaques qui, dans la suite, seraient dirigées contre l'Évangile. Il ne suffisait pas que chacun sût lire, écrire et compter; il fallait cultiver les intelligences en leur donnant les éléments tout au moins des connaissances générales. Il va sans dire que ce programme était profondément imprégné des enseignements du Seigneur et que Luther évitait par-dessus tout cet esprit critique, quand il s'agissait des choses de Dieu, si dangereux et desséchant, trop répandu de nos jours.

Dans le même ordre d'idées il encouragea la fondation de bibliothèques qui ne devaient pas contenir uniquement des ouvrages religieux, mais bien tout ce qui se rapporte à l'ensemble de la science humaine. Il disait avec raison: «Ces écrits profanes sont nécessaires pour faire connaître les œuvres merveilleuses de Dieu.» Dans le culte réorganisé, ce n'étaient plus les membres seuls du clergé qui psalmodiaient, mais l'assemblée entière devait chanter. Luther travailla beaucoup dans ce sens, entre autres en composant de nombreux cantiques.

Mais pendant qu'il travaillait, avec un zèle infatigable, à remettre en évidence les vérités de l'Évangile, un orage terrible s'amoncelait à l'horizon et obscurcissait la bienfaisante lumière qui commençait à inonder le pays. Depuis longtemps les chaînes de la féodalité pesaient de tout leur poids sur les classes inférieures de l'Allemagne; les paysans murmuraient. Au cours du siècle précédent, des troubles fréquents, causés par l'oppression des princes et des évêques, furent réprimés avec effusion de sang et, déjà alors, la résistance à l'autorité avait pris son point d'appui sur le principe religieux. Au XVI<sup>e</sup> siècle il fut donc impossible de dissocier les deux éléments, si intimement liés à l'existence même des nations. Ainsi, quand parurent les premiers symptômes de la Réformation de l'Église, des hommes égarés n'y vinrent qu'un appel à la licence. Des nobles même embrassèrent le parti des insurgés. Ceux-ci s'inspiraient surtout de l'Ancien Testament. Partant, par exemple, des versets 6, 7 et 8 du Psaume 8<sup>1</sup>, ils prétendaient jouir de tous les droits sur la chasse et la pêche. Ils résumèrent leurs doléances en douze articles, étayés chacun par un verset de la Bible et qui se résumaient en prétentions à l'égalité absolue de tous les hommes devant Dieu, non seulement égalité sociale et politique, mais égalité des biens. Luther répondit à ce manifeste en publiant une *Exhortation à la paix*. S'adressant d'abord aux princes, aux évêques, aux prêtres et aux moines, il les admonestait sévèrement, leur montrant qu'ils étaient eux-mêmes la cause de ces désordres, parce qu'ils n'avaient pas été de sages administrateurs des biens que Dieu leur avait confiés; ils les avaient gérés uniquement dans leur propre intérêt, sans la moindre pensée de miséricorde pour ceux qui leur étaient subordonnés. Pouvaient-ils s'étonner, si

---

1. «Tu l'as (l'homme) fait dominer sur les œuvres de tes mains; tu as mis toutes choses sous ses pieds: les brebis et les bœufs, tous ensemble, et aussi les bêtes des champs, l'oiseau des cieux, et les poissons de la mer, ce qui passe par les sentier des mers.»

après de longs siècles d'oppression, les victimes finissaient par lever la tête? Luther plaide donc en faveur des insurgés, mais cela ne l'empêche pas de faire entendre à ceux-ci un langage tout empreint de l'autorité de la Parole de Dieu et de leur reprocher énergiquement leur mépris du pouvoir établi: «La méchanceté, l'injustice des supérieurs n'excusent pas la révolte. Vous voyez la paille qui est dans l'œil de vos magistrats, mais vous ne discernez pas la poutre qui est dans le vôtre.» Le réformateur paya encore largement de sa personne en se rendant dans diverses localités pour y faire des démarches personnelles en vue de ramener la paix, toujours sur la base de l'Évangile. Il n'y réussit que partiellement, tellement les esprits étaient surexcités, et bien des atrocités furent commises. Il fit tout son possible, et non sans succès, pour éviter que l'esprit de vengeance ne prévalût dans les arrangements définitifs.

Très peu de temps après ces tristes événements, le vénérable électeur Frédéric de Saxe, fidèle soutien de la Réforme, s'endormit dans le Seigneur. Quand on le sut près de sa fin, tout le personnel de son palais et de ses domaines se groupa autour de son lit. «Mes petits enfants», leur dit-il, «si j'ai offensé l'un de vous, je vous prie de me pardonner pour l'amour de Dieu. Nous autres princes, nous commettons souvent des torts envers nos inférieurs; il ne devrait pas en être ainsi.» Il détruisit un testament, rédigé bien des années auparavant et dans lequel il «recommandait son âme à la Mère de Dieu», et en rédigea un autre où il déclarait «mettre toute sa confiance dans les mérites du Seigneur Jésus Christ pour le pardon de ses péchés»; il exprimait encore son absolue certitude qu'«il possédait le salut par le précieux sang de son bien-aimé Seigneur et Sauveur».

La mort de l'électeur éveilla de vives appréhensions parmi les Réformés. Privés de cet appui si efficace, ils considéraient, humainement parlant, leur cause comme gravement compromise, alors qu'ils

auraient dû regarder au Seigneur qui n'abandonne jamais les siens. Jean-Frédéric, frère et successeur de l'électeur Frédéric, et Philippe de Hesse songèrent donc à constituer une ligue réformée qui s'opposerait à la coalition catholique, formée à l'instigation du pape, Clément VII. Mais, avant de s'engager, ils consultèrent Mélanchton et Luther. Celui-ci déclara catégoriquement que la cause de la vérité n'a nul besoin des armes des grands de ce monde et que, dans aucun cas, il ne faudrait recourir à une tactique provocatrice: «Nous aimerions mieux mourir dix fois», écrivit-il à l'électeur, «plutôt que d'avoir sur la conscience du sang versé par les nôtres, pour défendre l'Évangile contre l'empereur. Nous sommes ceux qui doivent souffrir et ne point nous venger nous-mêmes... Notre Seigneur Jésus Christ est assez puissant pour vous protéger et pour faire échouer les sinistres projets des princes impies qui menacent de vous attaquer. Si nous voulons être chrétiens, nous ne pouvons prétendre, sur cette terre, à une vie plus commode que ne fut celle du Seigneur. Nous devons prendre sur nous la croix du Christ. Le monde ne la porte pas; il cherche d'autres épaules que les siennes pour s'en décharger... Notre Père céleste vous a toujours merveilleusement gardés au travers de mille tribulations et angoisses. Il a confondu les desseins de vos adversaires au point que nous avons à avouer qu'il nous a secourus au-delà de toute notre compréhension. J'exhorte donc Votre Altesse à ne point se laisser ébranler par les conjonctures actuelles. Nos prières, nous l'espérons, rendront vaine la fureur de nos ennemis. Mais que nos mains restent pures de sang... Quant à moi, Votre Altesse ne doit pas me protéger par les armes, si l'on m'attaque à cause de mes doctrines. Chacun doit supporter le péril que sa foi peut lui attirer. Cependant nous souhaitons voir aller les choses tout autrement que nos ennemis ne le pensent. Que le Seigneur, notre grand Consolateur, veuille vous fortifier abondamment!»

Ces sages conseils ne furent pas suivis, malheureusement, et une ligue politique, anti-catholique, se forma.

Cependant Luther se trouvait toujours au ban de l'empire, la sentence prononcée contre lui en 1517 n'ayant jamais été rapportée. En 1526 la Diète d'Empire se réunit à Spire dans le Palatinat. Les Turcs avaient envahi la Hongrie et menaçaient l'Autriche; l'empereur sollicitait le concours de tous les princes allemands pour faire face au danger et se montrait conciliant sur le terrain religieux, si bien qu'il donna son assentiment à une décision en faveur de laquelle chacun demeurait libre d'agir à sa guise touchant l'édit de Worms contre Luther. C'était garantir la vie sauve au réformateur tant qu'il ne quitterait pas le territoire des états évangéliques, déjà nombreux en Allemagne.

Mais trois ans plus tard, une autre diète, siégeant également à Spire, annula la décision précédente et prétendit contraindre la minorité évangélique à concourir à l'exécution de l'édit; c'était renier la vérité et se courber sous la volonté du pape. Les réformés protestèrent solennellement contre une pareille violence, d'où le nom de *protestants* que leur donnèrent leurs adversaires. Ce mot n'avait jamais été employé encore jusque-là et désigna dorénavant ceux qui repoussaient toute doctrine humaine et n'acceptaient pas d'autre guide de leur conduite que la Parole de Dieu. Trop souvent, de nos jours, les protestants se bornent à rejeter certaines erreurs, sans embrasser de cœur la vérité.

Absorbé par sa campagne contre François Ier, Charles-Quint n'assista pas à la diète de Spire. Vivement irrité de l'attitude prise par les princes évangéliques, il leur enjoignit de se soumettre sans autre à la décision de la majorité, car il avait humilié la France, repoussé le Grand Turc, Soliman le Magnifique, asservi l'Italie. Oserait-on lui résister dans ses propres états? Toutefois, les opérations militaires

terminées, il reprit l'étude de la situation. Préférant recourir à la douceur, il convoqua une nouvelle diète à Augsbourg pour le 1er mai 1530. Du fait de la condamnation qui pesait sur lui, Luther ne pouvait pas y assister et avait dû s'arrêter au château de Cobourg; Mélanchton le remplaçait et, afin de préciser la position que prendraient les protestants, il présenta à l'assemblée une *Confession de foi*, résumé des doctrines fondamentales du christianisme. Toutefois, de sa retraite, Luther dirigeait les débats; ses conseils, ses lettres à ses amis exerçaient une profonde influence. Mieux encore, Luther les soutenait constamment par ses prières. Comme Moïse sur le mont Horeb (Ex. 17:8-16), il élevait ses mains vers l'Éternel et ne se lassait pas d'intercéder pour les combattants, tout en les encourageant par ses lettres: «Si votre cœur est accablé de soucis, ne l'attribuez pas à la grandeur de votre cause, mais à votre incrédulité... Si Moïse avait voulu savoir d'abord comment il échapperait à l'armée du Pharaon, il est probable qu'Israël serait aujourd'hui encore en Égypte.» C'est alors aussi qu'il composa son merveilleux cantique, tout inspiré des circonstances du moment:

*C'est un rempart que notre Dieu,  
Une invincible armure,  
Notre délivrance en tout lieu,  
Notre défense sûre.  
L'ennemi contre nous  
Redouble de courroux.  
Vaine colère!  
Que pourrait l'adversaire?  
L'Éternel détourne ses coups.*

*Seuls, nous bronchons à chaque pas  
Notre force est faiblesse.  
Mais un héros, dans les combats,  
Pour nous lutte sans cesse.  
Quel est ce défenseur?  
C'est toi, divin Sauveur!  
Dieu des armées!  
Tes tribus opprimées  
Connaissent leur Libérateur.*

La diète d'Augsbourg siégea pendant trois mois. Les protestants firent certaines concessions, qu'ils jugeaient compatibles avec la vérité, au grand mécontentement de Luther qui manda Mélanchton auprès de lui et lui dit: «Tu me demandes jusqu'à quel point on peut céder aux papistes! Je te déclare que je ne comprends pas le sens d'une question pareille. Dans ton apologie, tu leur as déjà fait beaucoup trop de concessions.

— Ne faut-il pas» demanda timidement Mélanchton, «souffrir pour gagner Christ?

— Nous pourrions être grands seigneurs, si nous voulions renier et blasphémer notre Maître. Mais il est écrit que c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu (Actes 14:22).»

Mélancton ne put que constater que plus il céda et plus ses adversaires devenaient exigeants. Enfin, las de ces négociations qui n'aboutissaient pas, l'empereur prononça la clôture de la session, en déclarant qu'il laissait sept mois aux « rebelles », comme il les qualifiait, pour se soumettre à ce que la diète avait arrêté. Les princes protestants tinrent ferme; rien ne les ébranla.

Ayant ainsi pris conscience de leur force, ils resserrèrent le lien contracté entre eux; mais, au lieu de s'en remettre entièrement à Dieu pour la suite des événements, ils fondèrent une alliance défensive, dite ligue de Smalkalde. Comme on pouvait s'y attendre, elle prit plus d'une fois une attitude agressive et la guerre civile en résulta. Si les protestants réussirent à maintenir les positions qu'ils avaient acquises, ce ne fut qu'après avoir répandu des flots de sang et renforcé les ferments de haine qui empoisonnaient le pays: triste conséquence de leur manque de foi et de la faute grave qu'ils commettaient en cherchant à faire triompher les intérêts du Seigneur par le recours à des moyens purement humains.

Le Seigneur accorda à Luther la grâce de le retirer à lui avant que l'orage qu'il redoutait si fort ne se déchaînât. À partir de la diète d'Augsbourg, son rôle public devient moins saillant. Sans doute il travaille tout autant qu'auparavant, trop même pour un homme de son âge, usé par l'énergie indomptable qu'il n'avait cessé de déployer; mais on a remarqué que maintenant il se contenta de consolider l'édifice qu'il avait construit et qu'il n'émit plus aucune idée, aucune doctrine nouvelle. Il n'en continuait pas moins à prêcher et surtout à écrire énormément; ses publications, presque toutes traduites en plusieurs langues, étaient lues avec avidité non seulement en Allemagne et en Suisse, mais aussi en France, en Italie, à Rome même, dans les Pays-Bas, en Angleterre. Les bulles des papes, les édits des magistrats opposaient des digues impuissantes aux flots de ce torrent impétueux.

De plus en plus Luther était douloureusement frappé de la profonde ignorance dans laquelle crouissait la grande masse du peuple. Les visites qu'il faisait aussi souvent que possible à travers les campagnes de Saxe et des pays environnants l'en convainquaient chaque fois davantage. Il y avait de nombreux convertis, mais ils ne réalisaient aucun progrès. Les pasteurs, sortis pour la plupart des rangs de la prêtrise ou bien des monastères, manquaient des notions les plus élémentaires quant aux principes même du christianisme. C'est pour les éclairer, les uns et les autres, que Luther rédigea les deux *Catéchismes*, le grand pour le clergé, le petit pour les laïques. Il y résume toute sa doctrine, fondée sur l'Écriture Sainte dont Christ est le centre glorieux, tel qu'il le voit dans les évangiles et dans les épîtres de Paul. On voit l'auteur intensément pénétré du sentiment de la puissance de Dieu, de la grandeur et de la sagesse du Créateur, puis aussi de la misère, du néant de l'homme, plongé dans le péché et incapable, par ses propres forces, de s'approcher de Dieu. Luther montre ensuite qu'il faut un médiateur entre Dieu et l'homme, que le seul Médiateur est le Seigneur Jésus; les œuvres de l'homme, si bonnes soient-elles, ne sauraient le tirer de son état d'éloignement irrémédiable du Dieu saint; il n'y a aucun moyen de salut sinon la foi en l'œuvre de Jésus, mort sur la croix pour sauver les pécheurs qui croient en lui. À côté de ces notions fondamentales, mises en relief avec une simplicité et une netteté extraordinaires, se trouvent malheureusement quelques doctrines erronées. On a vu plus haut ce que Luther pensait, tout à fait à tort, de la Cène. Il fait fausse route également en niant toute liberté de notre volonté et en enseignant, à la suite de saint Augustin, le dogme de la prédestination. Néanmoins le Catéchisme de Luther est une œuvre remarquable et il a largement servi à l'instruction et à l'édification des masses.

Tandis que les grandes doctrines évangéliques, remises au jour, dissipaient d'épaisses ténèbres et ébranlaient les bases même de la papauté, le réformateur saxon sentait ses forces faiblir et la maladie le faisait cruellement souffrir. Durant les dix dernières années de sa vie, on crut le perdre plusieurs fois. Bien des prières montèrent à Dieu pour le supplier de rétablir son serviteur. Luther fit son testament, dont chaque ligne est empreinte de la foi la plus vive. Le Seigneur exauça les requêtes de ses enfants; Luther recouvra la santé et, de Gotha où il avait été si malade, il rejoignit sa famille à Wittenberg, pour reprendre ses travaux.

Peu après, Mélanchton dut partir pour l'Alsace afin d'assister à une conférence avec des théologiens catholiques. Ce voyage n'était pas sans danger; lui aussi vit la nécessité, avant de l'entreprendre, de rédiger ses dernières volontés. On y lit ces paroles touchantes à l'adresse de son maître vénéré: «Je remercie le docteur Martin Luther, par qui j'ai appris à connaître l'Évangile et qui m'a montré une affection particulière, prouvée par de nombreux bienfaits. Je l'ai toujours respecté et aimé de tout mon cœur et je le juge digne d'être honoré par tout le monde.»

Mélanchton se mit en route, mais, à peine arrivé à Weimar, il tomba très gravement malade. L'électeur Jean-Frédéric, rempli d'inquiétude, craignait de perdre en lui un des plus puissants soutiens de la Réforme et fit appeler Luther. Celui-ci accourut. Le malade était, semblait-il, à l'agonie. Son ami s'approcha, les yeux remplis de larmes, sentant bien qu'il n'avait d'autre recours que dans le Seigneur. Aussi il se contenta d'adresser à Dieu une instante prière, qui reçut peu après son exaucement. Au bout de quelques jours Mélanchton put reprendre son voyage.

Mais Luther se sentait dépérir. En 1545 il dut abandonner ses cours à l'université, tâche qui lui tenait particulièrement à cœur: l'effort de concentration nécessaire lui coûtait trop. Il écrivait alors à un ami: «Je suis vieux, décrépît, alourdi, las. Le courage me manque; ma vue baisse beaucoup. Et pourtant, alors que j'espérais prendre quelque repos, me voici accablé de travail, obligé d'écrire, de parler, de me dépenser, comme si je n'avais jamais écrit, jamais parlé, comme si je n'avais encore jamais rien fait.»

Luther aimait énormément la vie de famille, mais ses multiples devoirs ne lui permirent d'en jouir que les toutes dernières années de sa vie. Pour ses enfants il fut un père incomparable: il savait se mettre à leur portée, leur parler un langage qu'ils comprissent. Il sentait aussi sa responsabilité d'éducateur et donna aux parents de sages conseils: «Qu'à l'exemple de Dieu, vous sachiez user envers vos enfants de sévérité, sans pour cela cesser de les traiter avec amour; que vous sachiez vous en faire aimer et respecter; que vous preniez soin de leur âme, plus même que de leur corps, car un enfant est un trésor inestimable dont Dieu vous demandera compte.» Il prêchait d'exemple, priant avec ses enfants, leur expliquant la Parole de Dieu, leur en faisant réciter certains passages. Le dimanche il réunissait les siens pour méditer avec eux l'Écriture.

Luther appréciait fort la musique: «C'est», disait-il, «un don de Dieu; elle chasse les tentations et les mauvaises pensées. C'est un baume pour les cœurs troublés; elle calme l'âme et la rafraîchit; elle apporte partout la paix et la joie.»

Enfin il jouissait passionnément de la nature. Il se reposait dans les champs et les bois, cultivait son jardin quand il en avait le temps. Il se plaignait des affaires qui l'accablaient et le privaient souvent de

ce délassement: «Je suis vieux et émérite; j'aimerais maintenant goûter un plaisir de vieillard au jardin, à contempler les miracles de Dieu, dans les arbres, les fleurs, les herbes, les animaux.»

En janvier 1546, les comtes de Mansfeld recoururent à lui comme arbitre dans un différend qui s'était élevé dans leur famille au sujet d'un héritage et d'une question de limites entre leurs propriétés. Luther n'aimait pas se mêler de choses de cette nature, mais touché de cette preuve de la haute considération dont on l'entourait, il se mit en route malgré les instances de sa femme qui se rendait mieux compte que lui de la gravité de son état. Pour la rassurer, il lui écrivit plusieurs fois chemin faisant: «Tu veux», lui disait-il, «t'occuper de tout, comme si le Seigneur n'était pas puissant pour créer au besoin dix docteurs Martin Luther, à supposer que l'unique exemplaire, tout vieilli, qui existe à cette heure, vienne à disparaître. Ne me parle donc plus de tes soucis. Prie et abandonne-moi aux soins de notre Père céleste.»

Il fallut trois semaines pour régler l'affaire soumise au jugement dit réformateur; il la trancha à l'entière satisfaction de ses bienveillants protecteurs et ceux-ci mirent tout en œuvre pour le ménager le plus possible. Il prêcha même plusieurs fois. Le 17 février il dîna, comme de coutume, avec ses trois fils, qui l'avaient accompagné sur les instances de leur mère, et son vieil et fidèle ami, Justus Jonas. Le repas terminé, on le persuada de prendre quelque détente; il se contenta de se promener de long en large dans la chambre en évoquant des souvenirs d'enfance, car il se trouvait à Eisleben, où il était né. «Il se pourrait bien», s'écria-t-il, «que je doive terminer ma vie ici.» Au cours de la nuit suivante, de vives douleurs le saisirent. On chercha, sans y réussir, à le soulager. À plusieurs reprises, il dit faiblement: «O mon Dieu, que je souffre! Entre tes mains je remets mon esprit.» Le comte et la comtesse de Mansfeld arrivèrent de bonne heure le lendemain matin, apportant des remèdes et des cordiaux.

C'était inutile. La journée s'écoula ainsi péniblement; il était évident que la fin approchait. Un moment Luther sembla reprendre vie; il pria d'une voix distincte, remerciant Dieu de tout ce qui lui avait été accordé, mais surtout du don de Jésus, son Fils unique et bien-aimé. Puis il exprima sa parfaite assurance qu'il allait être recueilli dans la maison du Père pour toute l'éternité.

Vers le soir la pâleur de la mort se répandit sur ses traits. Il avait les mains jointes sur sa poitrine et respirait paisiblement, le souffle coupé de temps à autre par un faible soupir. Entre deux et trois heures du matin, le 19 février 1546, il s'endormit dans le Seigneur.

## Conclusion

Pour apprécier à sa juste valeur Martin Luther, il faut distinguer nettement entre l'homme et le réformateur.

L'homme présente des contrastes étranges. Le trait dominant paraît être chez lui une puissance indomptable, mais que de faiblesses on relève dans sa carrière! Il déploie une énergie à nulle autre pareille, puis c'est une phase de découragement, frisant le désespoir. Esprit admirablement cultivé, nourri aux sources les plus pures de l'humanisme, il sait faire montre d'une finesse d'expression et de sentiments, exceptionnelle de son temps, et pourtant il tombe fréquemment dans des trivialités grossières, se permettant des plaisanteries d'une vulgarité déconcertante.

Comparé aux autres réformateurs, Luther est un grand parmi les grands. Rarement on vit un ouvrier aussi qualifié par Dieu pour l'œuvre qu'il avait à accomplir. Le Seigneur l'avait pourvu de ces armes qui «ne sont pas charnelles, mais puissantes par Dieu pour la destruction des forteresses, détruisant les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et amenant toute âme captive à l'obéissance du Christ» (2 Cor. 10:4-5). Il fallait une vigueur comme la sienne, et venant d'en haut, pour battre en brèche l'édifice gigantesque de l'Église romaine, tout vermoulu qu'il fût. Ainsi revêtu de «l'armure complète de Dieu» (Éph. 6:13-18), il maniait avec une dextérité extraordinaire «l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu»; il la possédait à fond, s'en était approprié les richesses et y recourait à tout propos. Polémiste virulent, adversaire redoutable, cette force, puisée à la source divine, lui permettait de «tenir ferme, ayant ceint ses reins de la, vérité».

Luther a prié comme peu de chrétiens l'ont fait. Il aimait à prier à genoux, près de la fenêtre ouverte, à haute voix. Ses amis le surprirent plus d'une fois dans cette attitude et furent profondément édifiés de ces prières, animées d'une foi infantine et d'une ferveur qui lui arrachait souvent des larmes. Grâce à cette dépendance constante de Dieu, il fut gardé dans l'humilité, quand son tempérament décidé et autoritaire, et plus encore les flatteries de ses admirateurs et la conscience qu'il avait lui-même de l'importance de son rôle, devaient le disposer à l'orgueil. Un ami le saluait un jour comme le libérateur de la chrétienté: «Oui», répondit-il, «je le suis, je l'ai été, mais comme un cheval aveugle qui ne sait où son maître le conduit.» A des disciples qui s'étaient fait appeler «luthériens», il écrivit: «Je vous prie de laisser de côté mon nom et de ne pas vous appeler «luthériens», mais «chrétiens». Qu'est-ce que Luther? Ma doctrine ne vient pas de moi. Je n'ai été crucifié pour personne. Je ne suis ni ne veux être le maître de personne. Christ est notre unique Maître.»

Plus d'une fois les faiblesses de son caractère compromirent son témoignage chrétien. Trop entier dans ses principes, il se montra à l'occasion intolérant, défaut courant à son époque, par exemple vis-à-vis de ceux qui ne partageaient pas ses idées au sujet de la Cène. Sur la question de la prédestination il n'admettait pas non plus la moindre contradiction, si bien que, au cours de discussions sur ces points capitaux, il manifesta un esprit très éloigné de celui de la grâce chrétienne. Dans un autre domaine encore, il commit une erreur grave, en reconnaissant au prince le droit d'intervenir dans les affaires ecclésiastiques sur son territoire et de les régler. Il donna donc à l'Église luthérienne un caractère autoritaire et clérical. On défend Luther en rappelant que ces doctrines étaient de son temps; cela prouve simplement que, malgré toutes ses lumières, il ne sut pas toujours s'élever au-dessus des préoccupations du moment.

Il n'en reste pas moins que, dans la sphère où le Seigneur l'avait placé, il se comporta comme un administrateur zélé, comme un fidèle serviteur, sujet sans doute à toutes les faiblesses humaines, mais sachant les reconnaître et s'en humilier. Comme l'apôtre Paul, il ne jugea bon de ne «savoir quoi que ce soit... sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié» (1 Cor. 2:2).

## **L'ALLEMAGNE AU XVII<sup>e</sup> ET AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE. LES PIÉTISTES ET LES MORAVES**

Les alliances politiques, contractées par les princes protestants, entraînaient bientôt de néfastes conséquences. Le Seigneur dit lui-même: «Mon royaume n'est pas de ce monde» (Jean 18:36). En Jér. 17:5-7 on lit: «Maudit l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras, et dont le cœur se retire de l'Éternel!... Béni l'homme qui se confie en l'Éternel, et de qui l'Éternel est la confiance!» Luther n'avait cessé de parler dans ce sens.

Un moment abattu par les coups violents qui lui avaient été portés, le catholicisme relevait la tête et sut habilement profiter des points faibles qu'il décelait chez ses adversaires. Alors que l'Église romaine se targue, et elle peut le faire, de l'unité de doctrine qui n'a cessé de la caractériser, les divisions se glissaient dans les rangs des réformés. Luthériens et calvinistes ne s'entendaient pas sur des points essentiels, sur la question de la Cène entre autres; Calvin et Zwingli s'opposaient, avec raison, à la théorie énoncée par Luther. Sur des faits de cette nature, car il y en avait d'autres, on ne pouvait aboutir à un compromis; la vérité n'en admet jamais.

Les catholiques sincères, qui étaient nombreux, ne pouvaient que se rendre à l'évidence et reconnaître les turpitudes qui distinguaient leur Église. Ils avouaient même certaines erreurs de doctrine; ainsi un parti important critiquait la toute-puissance accordée à la papauté. Ces circonstances provoquèrent une tentative de réforme faite par les catholiques eux-mêmes. On trouvera quelques détails à ce sujet dans le chapitre consacré au concile de Trente. Mais l'ultramontanisme triompha de toutes ces tendances libérales; loin d'être ébranlée, l'autorité pontificale sortit de l'épreuve plus vigoureuse que jamais.

Encouragé par cette issue favorable, le catholicisme entreprit une offensive énergique pour chercher à regagner le terrain qu'il avait perdu, en Allemagne avant tout. Il faut dire que, si les protestants y étaient apparemment nombreux, cela résultait de chiffres souvent trompeurs quant à la réalité des conversions. Suivant la pratique du temps, beaucoup n'avaient embrassé la Réforme que sous la pression de leurs princes. On estimait normal que le peuple pratiquât le même culte que son souverain. Il y avait néanmoins nombre d'âmes pieuses, certainement sauvées et animées du désir d'obéir aux enseignements de la Parole de Dieu. Mais, chez la grande masse, c'était pur formalisme; aussi les missionnaires catholiques remportèrent-ils de faciles succès.

Les souverains protestants persistèrent dans leur aveuglement. Ils développèrent encore le cercle de leurs alliances, si bien que, plus tard, ils en vinrent à solliciter des appuis étrangers, même auprès de princes catholiques, comme le roi de France, dont ils connaissaient l'animosité séculaire contre la maison d'Autriche, championne de l'Église romaine en Allemagne. L'empereur s'empessa d'agir de même et c'est ainsi que l'Allemagne, divisée en deux camps devint le théâtre d'une guerre féroce qui dura trente ans (1618-1648), religieuse autant que politique, mais dont l'étude ne rentre pas dans le cadre de ce livre. Nous dirons seulement que les protestants s'affaiblissaient eux-mêmes à cause de leurs rivalités intestines; ainsi le fait que Frédéric V, électeur palatin et chef de leur ligue, était calviniste, empêcha les princes luthériens d'y adhérer, entre autres l'électeur de Saxe, un des plus chauds défenseurs des protestants: triste spectacle d'une maison divisée contre elle-même parce que ceux qui l'habitaient ne cherchaient pas ce qui pouvait les unir, à savoir les intérêts du Seigneur, et avaient donné la première place dans leurs préoccupations aux choses d'ici-bas, surtout à leurs rancunes personnelles.

La guerre de Trente ans laissa l'Allemagne ruinée. Des provinces entières étaient transformées en déserts. Certains villages virent leur population tomber de 600 à 20 habitants. Des villes riches et prospères furent saccagées et il n'y restait plus que des monceaux de ruines; plus de commerce, plus d'industrie. Des troupes de loups parcouraient les campagnes sans qu'il se trouvât personne pour leur donner la chasse. Le pays retomba dans une semi-barbarie et ne se remit de cette terrible misère qu'après de très longues années.

On pourrait croire que cette crise douloureuse aurait parlé aux consciences de ceux qui en furent les témoins: «Lorsque tes jugements sont sur la terre, les habitants du monde apprennent la justice», lit-on en Ésa. 26:9. En Allemagne il n'en fut malheureusement rien. Les formes extérieures de la piété subsistaient, il est vrai, mais on en avait tout à fait renié la puissance (voir 2 Tim. 2:5). On sacrifiait tout aux besoins du moment; le souci matériel l'emportait sur n'importe quel autre, de plus en plus les hommes cherchaient à s'en tirer par eux-mêmes, sans s'humilier devant Dieu de la catastrophe par laquelle ils venaient de passer et qu'ils avaient attirée sur leurs têtes par leur légèreté, leur insouciance de ce qui convenait à la sainteté de Dieu, sans se rappeler qu'il est le dispensateur de tous les biens, matériels aussi bien que spirituels. La raison humaine prétendait suppléer à la foi. Au lieu d'accepter en toute simplicité la vérité telle que la Parole de Dieu la révèle, on prit l'habitude d'ergoter à perte de vue. «Si quelqu'un... ne se range pas à de saines paroles, savoir à celles de notre Seigneur Jésus Christ et à la doctrine qui est selon la piété, il est enflé d'orgueil, ne sachant rien, mais ayant la maladie des questions et des disputes de mots, d'où naissent l'envie, les querelles, les paroles injurieuses, les mauvais soupçons, les vaines disputes d'hommes corrompus dans leur entendement et privés de la vérité, qui estiment que la piété est une source de gain. Or la piété avec le contentement est un grand gain»

(1 Timothée 6:3 à 6). Ces mots se réalisaient à la lettre dans l'Allemagne du XVII<sup>e</sup> siècle: ce n'était partout que discussions théologiques à n'en pas finir, et d'un caractère très aigu. Luthériens et réformés continuaient à s'entre-dévorer. Déjà du vivant de Luther un groupe de ses adhérents s'étaient tenus d'une manière particulièrement stricte à ses enseignements, tandis qu'il se formait un parti de conciliation sous l'influence de Mélanchton. Ce dernier travaillait à l'union des deux camps qui divisaient le protestantisme; certains de ses partisans envisageaient même une entente avec les catholiques. Du vivant de Luther ces visées restèrent à l'état embryonnaire, mais après sa mort la guerre éclata entre les deux tendances. Les Luthériens stricts se montrèrent d'une violence extrême; ils allèrent jusqu'à faire décapiter le chef du parti opposé. Chose désolante, on portait en chaire les questions débattues, au lieu de suivre l'exemple donné par l'apôtre Paul qui écrivait aux Galates: «Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ» (Gal. 6:14). De la sorte on ne cherchait plus le salut des âmes, ni leur édification; on les agitait en ne s'occupant que de formules creuses, afin de poser des règles d'orthodoxie, règles créées par le clergé, sans tenir aucun compte des enseignements de la Parole de Dieu. Celle-ci tombait dans l'abandon le plus complet; on ne s'en inspirait plus pour y trouver une direction de vie. Il va de soi que la moralité générale baissait sérieusement. À la justification par la foi avait succédé la justification par la croyance.

Ces querelles intestines, sans fruit aucun, finirent par lasser les âmes pieuses. Petit à petit on en vit revenir à la source première, à laquelle avaient puisé les réformateurs. Il y eut des écarts, des exagérations dans le mouvement nouveau. Celui-ci n'en fut pas moins comme une réforme de la Réformation allemande, desséchée, pétrifiée dans une connaissance aride et purement intellectuelle, sans

aucun élément quelconque propre à édifier. Parmi ces chrétiens pieux et dévoués, il y a deux noms à retenir: ceux de Spener et de Francke.

*Spener* (1635-1705), originaire d'Alsace, fut pasteur à Strasbourg, puis à Francfort. C'est dans cette dernière ville que son activité prit son caractère définitif. Son premier sermon portait sur le texte bien connu: «Le juste vivra de foi» (Rom. 1:17; Hab. 2:4). On crut entendre à nouveau la voix de Luther, affirmant de toute son éloquence la base même de toute la Réformation et rappelant que Jésus «est la pierre méprisée par vous qui bâtissez, qui est devenue la pierre angulaire; et il n'y a de salut en aucun autre; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés» (Actes 4:11-12): vérités élémentaires, mais qu'il fallait évoquer à nouveau. Spener n'y manqua point, non seulement ce jour-là, mais tout au long de sa carrière. Avec un courage extraordinaire il stigmatisait les erreurs de son époque, le formalisme, la froideur d'un grand nombre, l'abandon du premier amour, le déshonneur jeté sur le nom du Seigneur et sur le témoignage chrétien. Mieux encore, il indiquait le remède à apporter à ce triste état de choses et amena ainsi un réveil spirituel merveilleux. Il comprit aussi la nécessité de construire solidement l'édifice qui s'élevait au-dessus des ruines accumulées. Pour cela, chose inouïe pour l'époque, il invita les chrétiens à se réunir entre eux, loin de toute autorité humaine, sous le regard du Seigneur et la direction du Saint Esprit, afin de prier ensemble, de lire la Parole de Dieu et de l'étudier. Beaucoup de ces chrétiens réalisèrent des progrès remarquables dans les choses de Dieu. Chez d'autres malheureusement l'élément humain prit le dessus, développant des notions d'étroitesse qui engendrèrent un immense orgueil spirituel. Des désordres se produisirent et, au bout de quelques années, Spener vit lui-même la nécessité d'interrompre ces réunions, qui pourtant avaient apporté de riches bénédictions.

Plus tard il reçut un appel à Dresde en qualité de prédicateur de la cour. Il y continua l'œuvre commencée à Francfort. En outre, frappé de la profonde ignorance de la population, il entreprit de l'instruire dans les éléments des connaissances humaines, puis aussi dans les vérités évangéliques. Il s'attira ainsi les sarcasmes des grands personnages au milieu desquels il se mouvait et qui disaient que l'électeur avait appelé au poste de prédicateur un petit maître d'école. L'exemple de son zèle gagna les étudiants de l'université de Leipzig dont quelques-uns organisèrent des réunions d'édification mutuelle, comme celles qui avaient eu lieu à Francfort. Elles aboutirent aux mêmes excès et pour les mêmes causes. Les étudiants convertis se mirent à affecter le mépris de la science, à jeter au feu les livres de leurs maîtres, à se distinguer par des excentricités de costume et de manières. Spener du reste les en blâmait sévèrement. Ces bizarreries valurent à ses adhérents le nom de *piétistes*, sobriquet qui emporte avec soi, dans l'acceptation courante, une idée d'étroitesse et de singularité.

Spener finit par tomber en disgrâce pour avoir adressé à l'électeur une lettre où il lui faisait une remontrance assez vive, parfaitement justifiée, sur sa conduite. Le prince reçut d'abord de cet avertissement, donné avec toute la grâce qui convenait à un chrétien, une impression des plus salutaires qui aurait pu réagir sur le reste de sa carrière. Mais ses courtisans, dont la plupart détestaient Spener à cause de la franchise avec laquelle il leur reprochait leurs défauts, saisirent avec empressement ce prétexte pour le discréditer auprès du souverain. Celui-ci jura de ne plus aller entendre le pieux prédicateur et Spener fut heureux d'accepter peu après un appel qu'il reçut de Berlin où il termina sa vie. Jusqu'à la fin il eut à subir les attaques acerbes que lui attiraient les extravagances de ses adhérents et dont, bien à tort, on le rendait responsable, tellement il est vrai que, dès le jour où les principes humains se mêlent à la marche chrétienne, celle-ci en est affaiblie et aboutit à une chute.

Malgré une constitution délicate et de fréquentes maladies, Spener fournit un travail des plus considérables. Il laissa cent vingt-trois volumes. Sa correspondance, très étendue, l'obligeait à écrire plus de mille lettres par année. Quand on songe que, à côté de cela, il déploya une immense activité pastorale, on reste confondu. Il ne se donnait aucun instant de repos. Il raconte qu'en sept ans il n'eut que deux fois le loisir de pénétrer dans son jardin; les courses nécessaires pour les nombreuses visites qu'il faisait lui tenaient lieu de promenades. Il consacrait chaque jour de longs moments à la prière. Sur son lit de mort, comme un de ses amis faisait allusion au bien qu'il avait répandu autour de lui, il l'interrompit par ces mots: «je ne possède aucun mérite, aucun, aucun, sinon ceux que je trouve en Jésus Christ par la miséricorde de Dieu. De tout le bien qu'il m'a été donné d'accomplir, je ne m'attribue absolument rien. De tout cela il ne me demeure que le sentiment de mes manquements.»

*Auguste-Hermann Francke* (1663 — 1727) était de trente ans plus jeune que Spener. Doué de belles aptitudes intellectuelles, il fit de fortes études à Leipzig, où il entra en contact avec des piétistes et assista à leurs assemblées. Mais la science et la célébrité l'attiraient fort. Toutefois le Seigneur veillait sur lui. Un jour il avait à préparer un sermon sur Jean 20:31: «Ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom». On l'avait invité à parler de la vraie foi, mais il fut saisi d'une angoisse indicible, car il sentait que c'était là ce qui lui manquait précisément. Il s'était même demandé à plus d'une reprise si la Bible avait vraiment le droit d'être appelée la Parole de Dieu. «En cet instant solennel», raconte-t-il plus tard, «je vis toute ma vie passée se dérouler devant moi, comme on considère une ville du haut d'un clocher. Mes péchés se présentèrent à mes yeux si distinctement que j'eusse pu les compter, et bientôt j'en découvris la source initiale, à savoir mon incrédulité, ou plutôt ma prétendue foi qui ne servait qu'à me tromper

moi-même.» Il se jeta à genoux, se mit à crier à Dieu de toute la force de son âme: «O Dieu! révèle-toi à moi et sauve-moi!» L'exaucement ne se fit pas attendre; une paix divine descendit dans son âme et chassa en un instant tous les doutes il lui semblait avoir vécu jusque-là dans un songe «J'eus dans mon cœur l'assurance de la grâce de Dieu en Christ et je pus appeler Dieu mon Père. Toute tristesse, toute inquiétude me furent ôtées; un torrent de joie inonda mon âme.»

Francke professa tout d'abord à Leipzig où il donna un cours remarquable sur les épîtres de Paul; il eut plus de trois cents auditeurs et ce succès excita la jalousie. À Erfurt, comme pasteur, il ne craignit pas d'exposer l'Évangile dans toute sa simplicité, sans l'accompagner d'un commentaire philosophique selon l'habitude de ses collègues; on en prit ombrage et il dut quitter la ville dans les quarante-huit heures: tellement il est évident que la pure vérité irrite ceux qui se complaisent dans les ténèbres de l'erreur. Peu après, sous l'influence de Spener, Francke reçut un appel à Halle, comme pasteur dans un faubourg de la ville et, en même temps, comme professeur de grec et de langues orientales à l'université. Tout son enseignement tendit à ramener les étudiants à la lecture de la Bible; il exerça sur eux une influence bénie, si bien que Halle ne tarda pas à gagner la réputation de former des prédicateurs sincèrement évangéliques et entièrement dévoués à la diffusion de la vérité.

Le caractère ardent de Francke le poussa dans une autre direction encore. Un legs permettait au pasteur de Halle de recevoir et d'élever un orphelin chez lui. Au lieu d'un seul pensionnaire, on lui en présenta quatre; les quatre furent accueillis. L'année suivante ils étaient cinquante. Francke dut songer à construire une maison; il en acheta une qui avoisinait le presbytère, puis une seconde, mais cela ne suffisait pas. Tout le capital du digne ecclésiastique consistait en une grande foi; elle ne fut pas trompée. «De semaine en semaine, de mois en mois», dit-il, «le Seigneur m'envoya de petits dons, mettant

son pain en petits morceaux, si je puis ainsi m'exprimer, de façon à répondre à mes besoins.» Grâce à ces subventions, qui se succédaient avec constance, Francke vint à bout de l'édifice, qui devait d'ailleurs être sans cesse agrandi par de nouvelles constructions. Sur le fronton on voyait un aigle montant vers le soleil, avec cette inscription: «Ceux qui s'attendent à l'Éternel renouvelleront leur force; ils s'élèveront avec des ailes comme des aigles; ils courront et ne se fatigueront pas, ils marcheront et ne se lasseront pas.» (Ésa. 40:31.) A la mort de Francke l'orphelinat comptait cent trente-quatre enfants. Il avait aussi créé un grand nombre d'écoles, ainsi que diverses institutions qui s'y rattachaient.

Animé ainsi d'un ardent désir d'être utile à ses semblables, Francke n'oubliait pas l'essentiel; tous ses efforts tendaient à inculquer à ceux qu'il avait sous sa direction la seule chose nécessaire, «la bonne part, qui ne leur serait point ôtée» (Luc 10:42). Souvent aux prises avec de grosses difficultés soit matérielles, soit morales, sa foi, toute simple, enfantine presque, lui apporta un puissant secours et servit d'exemple bienfaisant à son entourage. Quoiqu'il ne fût pas exempt de certaines des erreurs du piétisme strict, — par exemple que l'âme, pour se convertir, doit préalablement passer par l'angoisse du désespoir et se trouver abandonnée de Dieu, comme Christ le fut sur la croix, — Francke n'en fut pas moins un fidèle et dévoué témoin du Seigneur. Soutenu par la puissance de Dieu, il tint haut et ferme ce qu'il avait appris; toute sa vie rendit un éloquent témoignage à ses convictions.

On a vu ailleurs<sup>1</sup> que le Seigneur, dans sa fidélité, avait maintenu un témoignage parmi les chrétiens de Moravie, descendants de ceux qui avaient connu Jean Huss. Mais la persécution menaçait tou-

---

1. Voir pages 261-289.

jours. Ils ne pouvaient se réunir qu'en cachette, car on les contraignait à faire extérieurement profession de catholicisme en assistant aux cérémonies de l'Église officielle. Ils en souffraient cruellement dans leurs consciences et résolurent de quitter le pays, dès que Dieu leur montrerait un lieu propre à leur assurer un asile paisible. En 1722 Zinzendorf, un jeune comte saxon, converti depuis peu et rempli du désir de faire quelque chose pour le Seigneur, leur offrit de venir s'établir sur ses terres. Ils acceptèrent avec empressement sa proposition, dans laquelle ils voyaient une réponse à leurs instantes prières. Le domaine qui leur fut assigné, au pied de la colline du Hutberg, ne tarda pas à se couvrir de nombreuses maisons, alignées le long de rues bien aménagées et entourées de jardins fleuris. La nouvelle ville reçut le nom de Herrnhut (protection du Seigneur). [voir note au passage précédent]

Ayant perdu de bonne heure son père, homme très pieux, *Zinzendorf* avait été élevé dans les mêmes principes par sa grand-mère; Spener lui servait de parrain. Il n'avait pas quatre ans qu'il manifestait déjà le désir de servir le Seigneur. «Ce qui faisait», a-t-il raconté, «l'impression la plus profonde sur mon cœur, c'est ce qu'on me disait de l'amour de mon père pour le Sauveur crucifié.» Il resta fidèle à ce souvenir et Dieu s'en servit pour le mettre à l'abri des systèmes philosophiques qui envahissaient l'Allemagne. Il n'avait pas atteint l'âge d'homme que déjà sa position était prise: «je résolus très fermement», dit-il, «d'appliquer mon entendement à toutes les connaissances humaines, de l'aiguiser autant que possible, mais aussi, dans les questions d'ordre spirituel, d'écouter avant tout la voix de mon cœur rendant témoignage à la vérité et de rejeter sans merci toutes les doctrines qui seraient contraires à cette vérité.» Il tint parole et, rejetant toutes les subtilités de la métaphysique, regarda vers le Seigneur pour recevoir son secours en vue d'une activité vraiment digne de l'Évangile, «pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre,

et croissant par la connaissance de Dieu» (Col. 1:10). En vain, plus tard, son tuteur chercha-t-il à le détourner des choses d'En haut en l'incitant à entreprendre de longs voyages à l'étranger, bon moyen pour le distraire, affirmait-on. «Si c'est pour me rendre mondain», dit Zinzendorf, «qu'on veut absolument m'envoyer en France, je déclare que ce sera du temps et de l'argent perdus; car Dieu, dans sa bonté, maintiendra en moi le désir de ne vivre que pour son service et pour glorifier le Seigneur Jésus. Je compte sur lui pour me donner le courage et la force nécessaires.» Le jeune homme dut se plier aux injonctions de ses aînés. Il se mit en route et passa par Düsseldorf, où il vit un tableau qui représentait le Christ sur la croix; au-dessous on lisait cette inscription en latin: *Hoc feci pro te quid facis pro me?* («Voilà ce que j'ai fait pour toi que fais-tu pour moi?») Zinzendorf ressentit une impression profonde à la lecture de ces mots: «Je sentis», dit-il, «que je n'avais pas grand-chose à répondre à cette question et je suppliai le Seigneur de placer devant moi ce qu'il désirait que je fisse pour lui, puis de m'accorder la force dont j'avais besoin.» Zinzendorf profita de son séjour en France pour se mettre en rapport avec les enfants de Dieu qui s'y trouvaient et, à leur contact, il apprit beaucoup de choses qui lui avaient échappé jusque-là. Ces chrétiens venaient de passer par de cruelles persécutions; d'autres les attendaient, à n'en pas douter, mais rien n'ébranlait leur foi et ils envisageaient l'avenir avec une sérénité parfaite.

De retour dans sa patrie, Zinzendorf se maria. C'est peu de temps après qu'il apprit à connaître les *moraves*, nom que l'on donnait à ses nouveaux protégés, en souvenir du pays d'où ils sortaient. Leur piété le frappa vivement, mais aussi le fait que ces pauvres gens, malgré les épreuves douloureuses qu'ils avaient traversées, n'entendaient point du tout mener dorénavant une existence oisive. Un sang généreux circulait dans leurs veines. Les persécutions qu'on leur avait infligées avaient eu cet effet

extraordinaire de les détacher entièrement des choses de ce monde, tout en les animant d'un ardent désir de communiquer à d'autres les précieuses vérités dont ils étaient dépositaires. Sur ce point tout particulièrement ils se rencontraient avec Zinzendorf qui, lui aussi, brûlait d'amour pour les inconvertis et cherchait un champ de travail où leur annoncer l'Évangile en Allemagne ou en pays étranger.

L'occasion se présenta bientôt à eux de donner suite à leur souhait. Se trouvant à Copenhague, Zinzendorf y rencontra un nègre de l'île de Saint Thomas, dans les Antilles. Cet homme était converti et il exprima au comte le vœu de le voir s'intéresser à l'évangélisation de sa race. Il ne connaissait pas le tempérament bouillant de celui auquel il s'adressait. Zinzendorf partit sur le champ pour Herrnhut et fit part de la rencontre qu'il avait faite. Sa proposition suscita un écho immédiat. Le soir même deux hommes, profondément émus de ce qu'ils venaient d'entendre, prirent la résolution de se mettre en route aussi vite que possible. Comprenant bien cependant qu'ils ne devaient pas s'engager à la légère, mais que leur premier devoir était de présenter la chose au Seigneur, afin que ce fût lui, et lui seul, qui les dirigeât dans leurs projets, ne pouvant dormir, ils gagnèrent la forêt et là consacrèrent plusieurs heures à la prière. Au petit jour ils rentrèrent à Herrnhut pour faire part de leur résolution à Zinzendorf, qui en témoigna une grande joie. Ils partirent très peu après, aucune attache de famille ni d'affaires ne les retenant.

D'autres les suivirent. Il ne saurait être question ici de faire l'historique des missions moraves; il suffira de citer un ou deux faits encore, pour bien caractériser l'esprit qui animait ces chrétiens.

Zinzendorf avait appris que les Esquimaux du Groenland vivaient dans l'ignorance la plus noire de tout ce qui touchait à leurs intérêts spirituels; la notion même de Dieu leur manquait totalement. Il se

demanda si quelqu'un voudrait se rendre dans cette terre inhospitalière. Un jour il aborda dans la rue un certain Sörensen et lui demanda, sans autre préambule, s'il serait disposé à partir.

«Me voici! Envoyez-moi!» fut la réponse.

«Très bien!» répondit le comte, «mais il faudrait partir demain.

— Entendu! Je partirais même aujourd'hui, si seulement j'avais des souliers. Les miens sont complètement usés.

— Tu les auras», dit Zinzendorf, et le brave homme, aussitôt chaussé de neuf, prit ses hardes et se mit en route.

Dans ces vocations il ne conviendrait pas de parler d'emballement, ni d'étourderie, ni de manque de réflexion. Depuis longtemps ces jeunes gens attendaient l'appel du Seigneur; ils demeuraient prêts à y répondre au premier signal, telles des sentinelles en faction. Ils ignoraient les difficultés; ils ne voyaient que le but qu'il s'agissait d'atteindre et mettaient toute leur confiance en Dieu pour qu'il levât les obstacles. L'idée d'avoir été mis à part pour cette œuvre magnifique les faisait brûler d'un saint enthousiasme. C'est ce qu'illustre l'anecdote suivante.

Deux Moraves, Feder et Israël, ce dernier très petit de taille, boiteux et contrefait, partirent pour l'île de Saint Thomas. Peu avant d'arriver à destination, leur navire fit naufrage et l'équipage les abandonna sur un récif battu par les flots. Feder eut la malencontreuse idée de chercher à gagner la côte en sautant d'un rocher à l'autre, bien qu'ils fussent rendus dangereusement glissants par les vagues qui les aspergeaient sans relâche. L'accident se produisit. Le malheureux tomba dans la mer; un énorme

paquet d'eau le saisit et le jeta si violemment contre un écueil qu'il perdit connaissance et disparut dans les flots déchaînés, sous les yeux de son compagnon, hors d'état de lui porter le moindre secours.

«Et toi», demanda-t-on plus tard à Israël, «qu'as-tu fait en voyant disparaître ton camarade?

— Je lui ai crié: Va-t'en en paix, cher frère. Et j'ai entonné un verset de cantique»

Il fallait avoir une âme forte et héroïque pour chanter dans une circonstance aussi critique. Le Seigneur seul pouvait donner à ses serviteurs la force nécessaire pour ne pas défaillir et ils devaient avoir très à cœur les intérêts de leur Maître pour affronter ainsi, sans faiblir, peines, fatigues et dangers de toutes espèces.

Ce qui aggravait beaucoup leur position, c'est que, à cette époque, on n'avait pas la moindre idée de ce que signifie l'adaptation du missionnaire à son champ de travail, sa préparation préalable, puis les précautions hygiéniques les plus élémentaires. Aussi, pendant les premières années, les pertes en vies humaines furent terribles, parce qu'on ignorait totalement les conditions de vie sous les tropiques. On s'installait, sans songer au danger, dans des contrées marécageuses où régnait la fièvre et l'on ne connaissait aucun moyen de la combattre. Chaque année la liste des victimes s'allongeait démesurément. En 1734, on avait envoyé à l'île de Sainte-Croix (Antilles) 18 missionnaires, que 11 autres suivirent de près. Au printemps de 1735 la nouvelle arriva à Herrnhut de la mort de 10 d'entre eux. La consternation fut grande: avait-on raison d'exposer ces frères, de propos délibéré, à de tels dangers, puisqu'on savait ce qui les menaçait? Fallait-il en laisser partir d'autres au-devant d'une mort presque certaine? Mais bientôt l'église de Herrnhut se ressaisit. Le feu qui avait risqué de s'éteindre se ralluma de plus belle. Les brèches faites par la mort dans les rangs des missionnaires se comblèrent et l'on per-

sévéra. L'amour du Seigneur, une confiance illimitée dans sa puissance écartaient tous les obstacles et faisaient taire toutes les hésitations.

En 1760, année de la mort du comte de Zinzendorf, 226 missionnaires déjà étaient partis dans 28 contrées différentes, soit, en moyenne, 8 missionnaires par an. Zinzendorf se rendit lui-même dans l'Amérique du Nord, avec sa fille, afin d'édifier les convertis et de les fortifier dans la foi. Il courut aussi de grands dangers en évangélisant les Indiens qu'il allait chercher dans leurs retraites les plus écartées, traversant même des montagnes abruptes et suivant des pistes de chasseurs, que seuls les Peaux-Rouges pratiquaient, le long de précipices vertigineux ou de torrents bouillonnants. Mais rien ne le troublait; il demeurait parfaitement calme au milieu des sites les plus sauvages et dans la solitude d'épaisses forêts, presque impénétrables; il savait que son Sauveur se tenait auprès de lui et le gardait de tout mal.

À l'heure qu'il est, l'activité missionnaire continue à distinguer les Moraves. Aucune autre communauté chrétienne n'a fait autant dans ce domaine. On a pu écrire ceci à leur sujet, et à très juste titre «Au Groenland et au Labrador, sous les glaces du pôle dans les Antilles et en Guyane ou sur les plages brûlantes de l'Afrique et de l'Inde, les frères moraves ont toujours été à l'avant-garde des missions évangéliques et ont donné aux autres chrétiens l'exemple d'une abnégation sans réserve et du plus complet dévouement.» Il ne faut pas oublier non plus le souci que prennent ces chrétiens de l'éducation de la jeunesse. Leurs écoles sont justement célèbres tant à cause de la qualité de l'enseignement qui s'y donne qu'à cause du soin que l'on prend d'éduquer les élèves, tout en les instruisant. Toute cette éducation repose sur les enseignements de la Parole de Dieu. «Élève le jeune garçon selon la règle de sa voie; même lorsqu'il vieillira, il ne s'en détournera point» (Prov. 22:6).

Quant à Zinzendorf, il se laissa aller, sur le tard, à certaines exagérations qu'on a pu lui reprocher avec raison. Il le reconnut du reste si bien qu'il mit tous ses soins à prémunir ses frères contre l'exemple fâcheux qu'il leur avait donné. Il n'en fut pas moins un témoin très fidèle et convaincu de la vérité. Profondément pénétré de l'amour de Christ pour les Pécheurs, il ne cessait pas de le présenter comme l'Agneau de Dieu et la Victime offerte pour le salut du monde. Malgré sa haute taille, son aspect imposant, il se montrait toujours humble, affable et plein d'à propos dans sa conversation et ses prédications. Un jour, raconte-t-on, pendant un voyage à pied, il fut abordé par un brigand qui le somma de lui remettre sa bourse. Le voyageur obéit, mais ajouta, en frappant sur l'épaule du bandit: «Maintenant, mon cher, lorsque tu seras en face de la potence, souviens-toi que le Seigneur Jésus est mort pour tes péchés et tu pourras encore être sauvé.» L'homme s'en alla, saisi par cette parole originale et miséricordieuse; peu après il accepta le salut par Christ.

Les Moraves restent toujours étroitement attachés à la lettre de la Bible. Dieu les a tout spécialement bénis dans les périodes où triomphaient le rationalisme et l'incrédulité, en les employant pour faire valoir bien haut la fidélité la plus stricte aux vérités données au commencement, pour insister aussi très énergiquement sur la pure doctrine évangélique du salut par la foi. À ce point ils s'apparentent étroitement avec les réformateurs, avec Luther avant tout.

## **LA RÉFORME EN SUISSE ALLEMANDE. ULRICH ZWINGLI**

Au point de vue territorial et politique la Suisse présentait, au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, un aspect très différent d'aujourd'hui. Le nombre des cantons, de huit jusqu'en 1481, monta progressivement à treize en 1513 et ne changea plus jusqu'en 1798. Dans certains d'entre eux, surtout Zurich, Berne, Bâle, Lucerne, l'élément urbain l'emportait du fait de l'importance qu'y occupait la ville principale. Ailleurs les campagnards avaient la primauté et manifestaient une vive répugnance aux innovations, quelles qu'elles fussent, tandis qu'en ville on se montrait plus accessible aux idées nouvelles. Il y avait donc mésentente profonde dans l'administration des affaires qui intéressaient l'ensemble de la Confédération et c'est par là que s'explique en partie la division si tranchée de la Suisse en deux camps lors de la Réforme. En outre, quelques cantons détenaient de vastes territoires en toute propriété: c'étaient des pays sujets. Berne, par exemple, avait acquis de longue date l'Argovie et fit, en deux étapes, la conquête du pays de Vaud qu'elle en vint à posséder presque entier. Le Tessin était un bailliage commun à tous les cantons. On pourrait allonger beaucoup cette énumération. Quand vint la Réformation, selon l'usage du temps, qui a été signalé ailleurs, le maître imposa sa religion à ceux qui dépendaient de lui. La pratique de deux cultes, si totalement divergents, sur un si petit territoire, ne manqua pas de déchaîner des conflits à main armée; on peut même s'étonner de ce que le pays ne se soit pas scindé en deux états rivaux. La Suisse offre cette triste originalité d'avoir été le théâtre de la première guerre de religion en Europe (celle de Cappel en 1529) et aussi de la dernière (deuxième guerre de Willmergen en 1712), sans parler de celle du Sonderbund en 1847, provoquée également par des motifs confessionnels, mais qui débordaient sur le terrain politique. Ce n'est qu'à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle que la paix religieuse a vraiment régné dans ce pays.

Au XVI<sup>e</sup> siècle les ténèbres spirituelles étaient peut-être plus profondes encore en Suisse qu'ailleurs. La vie matérielle y tenait une place essentielle, l'agriculture à la campagne, le commerce, l'industrie, l'appât du gain, le service militaire dans les villes. Même dans celles-ci on ne distingue que de faibles lueurs témoignant d'un intérêt pour les choses de l'esprit et surtout pour celles de Dieu. D'une manière générale on traitait avec mépris ceux qui s'attachaient à l'étude de l'Écriture Sainte. Les prêtres disaient tout haut qu'elle n'offrait pas la moindre utilité; l'un d'eux allait jusqu'à prétendre qu'on aurait pu vivre en paix et très heureux, quand même il n'y aurait pas eu d'Évangile dans ce monde. Le culte n'était plus qu'un amas de pratiques grossières, pires encore qu'ailleurs. D'après les témoignages des contemporains, à Zurich, à Bâle, à Berne, à Lausanne, à Genève, dans les villes comme dans les villages, le bigotisme était si général que la religion, si on peut appeler de ce nom des pratiques pareilles, consistait, chez la plupart des gens du peuple, à regarder le mouvement des doigts des prêtres, à les entendre marmotter des mots inintelligibles, à se prosterner devant les images, à baiser les reliques. Le trafic des indulgences se pratiquait aussi.

Mais, comme en Allemagne, quoique de façon tout à fait indépendante, un travail de Dieu se faisait dans les cœurs. Les esprits un peu éclairés étaient las des vexations d'un clergé enrichi des offrandes de la superstition. Le Seigneur formait des ouvriers pour démolir l'échafaudage des erreurs, accumulées par les suppôts de Satan.

\*\*\*

Le plus remarquable des réformateurs de la Suisse allemande, Ulrich Zwingli, naquit le 1er janvier 1484, trois mois après Luther, à Wildhaus, le dernier village de la longue et belle vallée du Toggen-

bourg qui fait partie aujourd'hui du canton de Saint-Gall. De tout temps sa population saine, vaillante et joyeuse manifesta un grand amour de l'indépendance. Les parents d'Ulrich, gens très honorables et connus par leur piété, charmés des belles dispositions de leur fils, conçurent de bonne heure le projet de lui faire embrasser la carrière ecclésiastique. Il fit de brillantes études à Bâle, à Berne, plus tard à Vienne. Partout il se distingua dans les exercices de discussions publiques, si fort à la mode alors; elles le préparèrent aux joutes oratoires qu'il dut soutenir plus tard en faveur de la cause de l'Évangile.

À l'âge de vingt-deux ans Zwingli revint à Bâle, cette fois en qualité de maître de latin à l'école Saint-Martin. Il continuait ses études à l'université, où il suivit assidûment les leçons de Thomas Wittenbach. Celui-ci annonçait à ses disciples l'aurore de temps nouveaux dans lesquels la grâce divine agirait avec puissance, où l'enseignement religieux se baserait uniquement sur la Bible et, en particulier, sur les écrits des apôtres. Il s'élevait aussi contre le célibat des prêtres, qu'il envisageait comme une institution funeste, antiscrituraire, contre nature. Il traitait de charlatanisme les indulgences, déclarait que le sang versé par Jésus sur la croix est la seule et unique rançon pour les péchés. C'est bien à Thomas Wittenbach que Zwingli dut la connaissance première de la vérité.

La même année il reçut un appel à Glaris comme curé. Les habitants de cette ville auraient dû accepter en cette qualité un Italien qui n'avait d'autre recommandation que celle d'avoir servi comme palefrenier du pape. Indignés à juste titre, ils donnèrent leur préférence à leur compatriote, malgré sa jeunesse et à cause du témoignage excellent que lui rendirent ses maîtres. Il se dévoua aussitôt entièrement à son ministère, mais continua en même temps, pour lui-même et sans secours aucun, ses études classiques. Il lisait les auteurs latins dans le texte, les apprenait par cœur; il leur doit le goût qui distingue ses écrits. Pour lire le Nouveau Testament dans l'original, il apprit, tout seul, le grec, copia

de sa propre main les épîtres de Paul et les grava mot à mot dans sa mémoire. Il mettait une ardeur extraordinaire à découvrir la vérité qui, disait-il, «est pour moi ce qu'est le soleil pour l'univers. De même que nous le saluons partout où nous le voyons apparaître, de même qu'il nous encourage à l'ouvrage, de même l'esprit se tourne vers la lumière, et il se réjouit lorsque ses rayons viennent dissiper les ténèbres de l'ignorance. La lumière est pour le monde le plus grand sujet de joie; la vérité est pour l'esprit l'objet le plus cher, le plus précieux et le plus souhaitable.»

Il écrivait aussi à un de ses amis: «Je veux puiser la doctrine du Christ à la vraie source, sans recourir à aucun intermédiaire; c'est pour cela que je dois connaître la langue même dans laquelle les auteurs inspirés ont écrit. La philosophie et la théologie n'ont fait qu'accumuler les difficultés dans mon esprit. Aussi j'en ai conclu que je devais abandonner ces disciplines et chercher à pénétrer les pensées même de Dieu par l'étude de sa Parole. Je m'y appliquai en suppliant instamment le Seigneur de me donner sa lumière. Je ne lus plus rien que les Saintes Écritures et, à mesure que j'avançais dans ma lecture, le sens de la révélation divine devenait infiniment plus clair à mes yeux que si j'avais recouru à je ne sais combien de commentaires.» C'est ainsi que Zwingli se familiarisa avec la Bible, et surtout avec le Nouveau Testament. On s'en rendit bien compte lorsqu'on l'entendit prêcher: ce qu'il disait prouvait que ce qu'il savait, il l'avait appris du Seigneur lui-même, et non de l'homme.

Le grand humaniste Érasme, malgré le scepticisme qu'il affichait, attirait aussi beaucoup Zwingli. Le réformateur comprit que c'était là une forme extérieure dont l'illustre helléniste aimait à revêtir sa pensée, mais qu'au fond il avait des convictions bien arrêtées. Ce qui manqua toujours à Érasme, ce fut le courage de rendre ouvertement témoignage à la vérité. Voici ce que raconte Zwingli au sujet de ce qu'il devait au savant Hollandais: «Il y a huit ou neuf ans (il écrivait en 1523) que j'ai été amené à

la conviction qu'il n'y a qu'un médiateur entre Dieu et nous, à savoir le Seigneur Jésus Christ. J'avais lu une touchante poésie latine du savant Érasme de Rotterdam dans laquelle il exprime cette pensée que le Seigneur Jésus est la source unique de tout bien et que nous sommes très fautifs de ne pas y puiser constamment. Lui seul est notre Sauveur, la consolation, la richesse, le trésor de nos âmes. Et je me dis: Puisqu'il en est bien ainsi, pourquoi chercher mon secours auprès des hommes? Que peuvent-ils me donner? Malgré d'autres cantiques dus à la plume du même Érasme, je n'ai pu détacher mon cœur de celui-là. Je me mis alors à examiner soigneusement la Sainte Écriture et les pères de l'Église pour y trouver un enseignement sur l'intercession des saints; mes recherches restèrent vaines; je ne découvris rien, absolument rien sur ce sujet.» C'est ainsi que Dieu se sert des moyens les plus inattendus pour attirer à lui les cœurs désireux de le trouver.

À cette époque, dans la plupart des cantons, les citoyens suisses concouraient tous sans exception, à la gestion des affaires publiques en se réunissant en assemblée dite *landsgemeinde*; de même ils devaient tous prendre les armes au premier appel des magistrats. Ceci explique pourquoi on rencontre Zwingli beaucoup plus souvent que Luther sur l'arène politique. Deux fois aussi il dut prendre part, comme aumônier, aux expéditions que les Suisses faisaient alors en Italie pour soutenir, contre la France, la cause du pape et celle du duc de Milan. Il assista à la terrible défaite que subirent ses compatriotes à Marignan sous les coups de l'armée dirigée par François Ier. Mais ces deux campagnes lui ouvrirent les yeux sur l'affreuse déchéance morale et spirituelle dans laquelle était tombé le clergé italien, puis également sur le danger que couraient les Suisses eux-mêmes à ce contact impur. On tuait, on pillait sans retenue aucune, comme par plaisir; tous les nobles instincts de la nature s'atrophiaient rapidement. L'amour du gain, même illicite, l'esprit de violence, le mépris d'autrui, la dégradation

morale, la grossièreté sous toutes ses formes, tels étaient les vices que développait le service étranger. Rentré à Glaris, Zwingli prêcha avec une conviction éloquente contre cette pratique, irritant les autorités qui craignaient de voir disparaître par là un revenu important et assuré. Mais personne n'osa arrêter le vaillant prédicateur que toute la population chérissait parce qu'il ne manquait pas une occasion d'annoncer l'Évangile de la grâce de Dieu dans toute sa pureté. Quelle que fût la question qu'il traitât, il se basait sur la Bible. Son procédé favori consistait à expliquer la Parole de Dieu pour elle-même en rapprochant les passages qui se rapportaient au même sujet. Son éloquence respirait la force et l'animation; tout vibrait chez lui et il tenait admirablement sec, auditeurs en haleine. «Si», disait-il, «on voit clairement ce qui est vrai, à cause de cela même on discernera ce qui est faux.»

Sur un point pourtant Zwingli souffrait cruellement. Profondément pénétré du sentiment de sa misère morale, de sa faiblesse, il soupirait après la véritable sainteté, croyant, comme tant d'autres, y parvenir par ses propres efforts. Il passa par des luttes intérieures amères jusqu'à ce qu'il apprît à s'en remettre entièrement au Seigneur pour cela comme pour tout ce qui le concernait. Il écrivit plus tard: «Je n'avais personne qui m'aidât à m'élever vers le bien; beaucoup au contraire me raillaient. Je suis tombé et retourné, comme le chien, à ce que j'avais vomi (voir 2 Pierre 2:22). Je suis descendu, avec une profonde douleur, avec honte, dans les abîmes de mon âme. Et alors j'ai tout montré à Celui auquel seul j'aime à me confesser, car que pourraient les hommes dans un cas comme celui-là? Faut-il ajouter que j'ai trouvé la réponse, et une réponse parfaite?»

Il est à craindre toutefois que Zwingli ne se serait laissé entraîner petit à petit par le courant politique. Il y avait à Glaris un parti important qui en voulait au réformateur de sa franchise; on suscita même une cabale contre lui. Fougueux comme il l'était, Zwingli aurait subi la tentation de répondre

aux basses calomnies dont on l'abreuvait. Mais le Seigneur veillait sur son serviteur et lui ménagea un asile de repos et de recueillement fort inattendu dans le couvent d'Einsiedeln, de même qu'il avait dit jadis à ses disciples: «Venez à l'écart... et reposez-vous un peu» (Marc 6:31). Il y fut appelé par l'abbé lui-même. Les habitants de Glaris, appréciant de plus en plus ses éminentes qualités, le virent partir avec une vive douleur et lui conservèrent son poste pendant deux ans, dans l'espoir qu'il viendrait le desservir de nouveau. Mais Zwingli reconnut bientôt que c'était le Seigneur qui l'avait conduit sur un champ de bataille plus favorable à l'exécution du grand dessein auquel il le destinait. Dans le silence et le calme du monastère, il trouvait plus de temps pour l'étude et la méditation. Puis la présence de pèlerins très nombreux lui fournissait des occasions continuelles de répandre au loin les vérités qui lui étaient devenues chères et qu'il ne pouvait garder pour lui. Il ne voulait pas qu'on pût lui adresser le reproche que se faisaient à eux-mêmes les lépreux de 2 Rois 7:9: «Ce jour est un jour de bonnes nouvelles, et nous nous taisons.» Bien plutôt il disait: «J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé» (Ps. 116:10).

L'abbé d'Einsiedeln, homme pieux et désireux d'en connaître plus long sur la vérité évangélique, fit un accueil chaleureux à son jeune collaborateur et l'encouragea dans la voie où il était entré. Lui-même ne partageait pas la croyance commune, que l'hostie renfermait le vrai corps de Jésus Christ. Comme il ne célébrait point de messe, plusieurs des visiteurs du couvent lui en exprimèrent leur surprise. L'abbé leur répondit avec beaucoup de raison: «Si Jésus Christ est véritablement dans l'hostie, je suis indigne de la regarder, plus indigne encore de l'offrir en sacrifice au Père. S'il n'est pas dans l'hostie, malheur à moi si je propose au peuple un pain à adorer plutôt que Dieu.»

On lisait sur la porte du couvent une inscription ainsi conçue: «Ici on trouve une pleine rémission de tous les péchés.» A l'instigation de Zwingli cette inscription disparut. Puis l'abbé fit enterrer toutes

les reliques auxquelles on avait rendu culte jusque-là. Il prescrivit aux religieuses qui dépendaient du monastère de lire le Nouveau Testament en langue allemande, plutôt que de réciter leurs heures, et permit à celles qui le voulaient de quitter le couvent et de se marier, si elles en trouvaient l'occasion.

À Einsiedeln Zwingli entra en relations avec plusieurs hauts dignitaires de l'Église, entre autres avec le célèbre cardinal Matthieu Schinner, l'adversaire déclaré de la politique française en Suisse; il ne craignait pas d'insister auprès d'eux, quel que fût leur rang, sur la nécessité urgente et formelle d'une réforme radicale dans l'Église catholique, de laquelle, il faut le remarquer, il ne songeait pas encore à se séparer, pas plus que ne l'avait fait Luther au début. Son aversion pour les abus de tout genre s'accroissait dans ce milieu où, malgré les excellentes dispositions de l'abbé, la superstition s'étalait au grand jour et sous ses formes les plus répugnantes. Sa prédication devenait toujours plus incisive: «Ne croyez pas», s'écriait-il en s'adressant à ses auditeurs, «que Dieu habite dans ce soi-disant sanctuaire plutôt que dans n'importe quel autre lieu de la création. Où que soit sa demeure, il vous voit, il vous entend. Quelle puissance pourrait-il y avoir dans des œuvres dépourvues de tout profit quelconque: pèlerinages pénibles, offrandes, prières adressées à la Vierge et aux saints? Et vous croyez vous assurer par là la faveur de Dieu! À quoi bon entasser tant de vaines paroles? Quel profit peut-il y avoir à porter une soutane, à se faire raser la tête, à se vêtir de robes richement brodées pour célébrer le culte? Dieu regarde au cœur, et nos cœurs à tous sont totalement éloignés de lui dans notre état naturel. Le Seigneur Jésus Christ, qui s'est offert lui-même sur la croix une fois pour toutes, lui est le sacrifice, la victime qui donne satisfaction, durant toute l'éternité, pour tous les péchés que peuvent avoir commis ceux qui mettent leur confiance en lui.»

On voit que, dans ses discours, qui s'adressaient souvent à de véritables foules de pèlerins, il rendait ses auditeurs attentifs aux doctrines centrales du christianisme, dépouillées de toute enveloppe scolastique. Aux superstitions humaines il opposait l'amour du Christ et la soumission à la volonté de Dieu. On admirait la forme parfaite dans laquelle la parole s'échappait de ses lèvres. Le bruit de son éloquence et de sa valeur scientifique se répandit au loin. Un de ses admirateurs l'appelait «l'éclat et l'ornement de la patrie». Mais ce n'était pas là ce que cherchait Zwingli; il n'avait pas d'autre but, pas d'autre désir que d'annoncer la vérité à ces foules plongées dans l'erreur.

La célébrité dont il jouissait lui valut bientôt un appel en qualité de prédicateur attaché à la grande église du Grossmünster à Zurich. Il accepta, non sans hésiter, à cause de la lourde responsabilité qui lui incomberait, mais y voyant la main de Dieu qui l'invitait à déployer les talents qu'il avait reçus sur un théâtre plus étendu qu'il n'avait pu le faire jusque-là. Le clergé zurichois avait un triste renom et Zwingli prévoyait des luttes acerbes de ce côté-là. «Ce clergé», dit un historien, pourtant catholique, «était nombreux et bien doté. Un nouveau zèle pour les constructions ecclésiastiques se faisait remarquer, ainsi que pour la musique religieuse. Les fêtes se célébraient devant un grand nombre de prélats et de prêtres. On aurait pu en conclure que la vie spirituelle florissait. Mais ce n'était que vaine apparence. Un profond déclin avait envahi l'Église; tout n'était que clinquant et vie extérieure.» On voit que le souci des choses de Dieu, le simple désir de suivre ses ordonnances n'existait pas. Ces prêtres n'étaient que des aveugles, conducteurs d'aveugles.

Le 1er janvier 1519 Zwingli monta dans la chaire du Grossmünster et informa ses auditeurs qu'il ne s'en tiendrait pas, dans ses sermons, aux péripécies indiqués par l'Église<sup>1</sup>, mais qu'il expliquerait les livres de la Bible les uns après les autres, et qu'il annoncerait la doctrine du Christ d'après les textes

originaux. Cette déclaration fit une profonde impression et fut en général accueillie avec sympathie par la majorité des fidèles, d'autant plus que tout, chez le nouveau prédicateur, attirait la confiance: sa belle prestance, la dignité de son maintien, sa voix chaude, quoique un peu faible, le choix heureux de ses expressions. Ses leçons étaient claires et faciles à saisir, pleines de sérieux et de cordialité; ses réprimandes avaient un caractère paternel. La conscience qu'il avait de son mandat, le sentiment que le message qu'il publiait venait de Dieu, la conviction qu'il manifestait en le communiquant, tout cela donnait à ses entretiens un cachet spécial qui, au dire des contemporains, rappelait celui des discours des prophètes.

La fermentation, provoquée par ses paroles courageuses et sévères, n'était pas pour l'arrêter dans sa résolution. Il trouva une adhésion croissante chez les bourgeois éclairés, qui éprouvaient de vrais besoins religieux et qui, sous l'impression d'ailleurs du mouvement qui avait éclaté en Allemagne, ne réclamaient plus le «lait spirituel» seulement, mais une «nourriture solide» (voir Hébr. 5:12). L'homme du peuple reconnaissait en lui un prédicateur de la vérité, qu'aucune considération n'arrêtait. Des membres éminents du chapitre du Grossmünster, que la lecture de la Bible avait éloignés du système ecclésiastique romain, adhérèrent avec joie aux principes exposés par Zwingli et tournèrent résolument le dos aux fausses doctrines qu'ils avaient pratiquées jusque-là.

En fait Zwingli ne suivit pas à la lettre le programme qu'il avait tracé. Il raconte lui-même la marche qu'il suivit et que lui dicta l'enchaînement logique de l'enseignement qu'il se proposait de donner: «A

---

1. Les péricopes sont un choix de textes bibliques, auquel le prêtre doit se tenir strictement, pour être lus à l'auditoire. Ils laissent de côté beaucoup de passages importants de l'Écriture.

mon arrivée à Zurich, je commençai à expliquer l'évangile selon Matthieu, puis les Actes des Apôtres, afin de montrer comment la vérité se répandit. Je passai ensuite à la première épître à Timothée, qui contient, pour ainsi dire, toute la règle de conduite d'un chrétien digne de ce nom. Voyant que de faux docteurs proclamaient des erreurs contre la foi, j'expliquai l'épître aux Galates, puis les deux épîtres de Pierre, pour prouver aux détracteurs de Paul que le même esprit avait inspiré l'un et l'autre apôtre. Enfin j'arrivai à l'épître aux Hébreux, qui fait connaître, dans toute son étendue, le bienfait du message apporté par le Seigneur dans le monde.»

Zwingli s'attachait avant tout à faire ressortir l'amour infini de Dieu dans le don de Jésus, son Fils unique et bien-aimé; il invitait ses auditeurs à mettre toute leur confiance dans l'œuvre accomplie pour eux à la croix. Ses appels pressants à la repentance étaient accompagnés d'éloquents réfutations des erreurs qui avaient cours; avec une logique impitoyable il les sapait à la base. Il s'élevait aussi contre les mœurs dissolues qui ne distinguaient que trop la ville de Zurich, contre le luxe effréné, l'intempérance, les costumes extravagants, les injustices commises envers les pauvres et les déshérités de ce monde, l'oisiveté, le service mercenaire, la tendance qu'on avait à accepter des pensions de la part de princes étrangers. «Il n'épargnait personne», dit un de ses contemporains, «ni le pape, ni l'empereur, ni les seigneurs, ni même ses propres concitoyens, Zurichois ou Confédérés. On sentait chez lui une puissance irrésistible qui venait de Dieu et sans laquelle il n'aurait jamais pu parler avec une force et une autorité pareilles. Dans tout ce qu'il disait, il ramenait toujours son sujet au Seigneur, tellement il avait à cœur de le glorifier.»

Si, dans la chaire, il prenait des allures de dominateur, intensément pénétré de la valeur de la haute mission qui lui incombait, dans la rue, chez lui, c'était le plus affable des hommes, réalisant bien ce

mot des Proverbes 19:22: «Ce qui attire dans un homme, c'est sa bonté.» Il ne craignait pas de frayer avec les corporations de commerçants et d'industriels, prenant même part aux discussions, mais toujours en vue de diriger l'attention de ses auditeurs du côté de ce qui devait tendre à la gloire de Dieu. Il abordait paysans et patriciens avec la même cordialité, «acceptant», d'après un témoignage du temps, «avec un égal plaisir, les invitations des riches et des pauvres. Il ne méprisait personne, témoignant une égale bienveillance envers chacun, chéri des malheureux, toujours serein devant les infortunes de la vie, jamais déprimé par les calamités, encourageant par tous ses discours, car son cœur reposait sur le Rocher des siècles.»

Zwingli était un travailleur infatigable. Chez lui il ne cessait de lire, d'écrire ou de traduire. À des heures déterminées il recevait tous ceux qui avaient besoin de ses conseils ou de ses instructions. Il prenait chaque jour quelques instants pour les consacrer à ses amis personnels. Mais souvent il passait une partie de ses nuits à sa correspondance.

Toute l'Allemagne et même une partie de l'Europe retentissait encore du bruit causé par la noble défense de Luther devant la diète de Worms. Les papistes suisses flétrissaient du nom de Luthériens quiconque s'écartait en un seul point des croyances et des pratiques romaines. Zwingli repoussait avec énergie cette dénomination et il avait raison: le réveil en Suisse n'était pas du tout un produit de celui qui avait eu lieu en Saxe. Lorsqu'il apprit à connaître les vérités contenues dans la Parole de Dieu, il ne savait rien de Luther, ignorait même son nom et ne se doutait nullement que, au-delà du Rhin, l'Esprit de Dieu travaillait aussi avec la même puissance.

De même qu'en Allemagne, en Suisse aussi les excès de la papauté aidèrent à la cause de l'Évangile. Sous la direction du dominicain Samson, le trafic des indulgences y pénétra et ne tarda pas à drainer le pays à tel point que les gouvernements s'en alarmèrent. Les gens du peuple surtout gaspillèrent leurs maigres ressources pour acheter de ces odieux documents; il ne leur restait rien pour s'acquitter de leurs impôts. Berne ferma ses portes à Samson; à force de ruses et de mensonges, il réussit à se les faire ouvrir et réalisa dans cette ville un gros bénéfice. Il se rendit ensuite à Baden, puis s'avança dans la direction de Zurich par des voies détournées, à travers les campagnes d'Argovie. Zwingli n'avait pas attendu ce moment pour dénoncer les pratiques éhontées du dominicain: «Christ est tout. Il est le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga. Il est tout. Il peut tout. Nul autre que lui n'a le pouvoir de remettre les péchés. Il est notre justice, notre sainteté. Par lui seul nous pouvons nous tenir, sans conscience de péché, devant la présence de Dieu.»

Éclairés par le réformateur, les magistrats de Zurich interdirent à Samson l'entrée de leur ville, où la diète helvétique se trouvait réunie. Comme à Berne, Samson chercha à pénétrer au moyen de subterfuges, se prétendant investi du pape d'une mission spéciale auprès des députés des cantons. C'était faux. La fourberie découverte, le marchand reçut l'ordre de se retirer au plus vite. Complètement dis-crédité, même auprès de ses coreligionnaires, il s'empressa de rentrer en Italie.

La première année du ministère de Zwingli à Zurich fut marquée pour lui et pour la ville par une épreuve terrible. Accablé de fatigue, il s'était rendu aux bains de Pfäfers pour y prendre quelque repos, très relatif du reste, car il saisissait toutes les occasions pour prêcher l'Évangile aux malades qui l'entouraient. Soudain la nouvelle arriva que la peste avait éclaté à Zurich. Sans un instant d'hésitation, Zwingli y retourna en hâte, afin de se consacrer aux soins des malades. Ses amis l'engageaient

à se ménager, mais en vain: atteint lui-même par le fléau, sa vie fut en grand danger; la nouvelle de sa mort se répandit à Bâle. Le Seigneur intervint en sa faveur et, après de longues semaines d'angoisse, son entourage reprit espoir de le voir se rétablir. La convalescence dura des mois entiers, malgré la robuste constitution du malade. Il mit à profit cette période d'inaction forcée pour méditer sur la Parole de Dieu et acquit ainsi des forces spirituelles en vue des luttes qui l'attendaient. Il composa aussi plusieurs cantiques, où se reflète son état d'âme. Voici trois strophes de l'un d'eux:

*Ma porte s'ouvre  
Et c'est la mort!  
Ta main me couvre,  
Mon Dieu! mon fort  
O Jésus, lève  
Ton bras percé  
Brise le glaive  
Qui m'a blessé  
Mais, si mon âme,  
En son midi,  
Ta voix réclame,  
Christ, me voici*

Le réformateur courait d'autres dangers. Son intrépidité, sa franchise lui avaient fait de nombreux adversaires qui n'en voulaient rien moins qu'à sa vie. Un soir qu'avec ses amis il conversait paisible-

ment chez lui, quelques bourgeois entrèrent brusquement dans la chambre et demandèrent d'une voix agitée: «Y a-t-il de bons verrous à votre porte? Tenez-vous sur vos gardes cette nuit.» Des alertes pareilles étaient fréquentes; tous avaient des armes sur eux et une patrouille circulait dans la rue pour protéger la maison, ceci contre le gré de Zwingli qui savait qu'une puissance bien plus forte que celle de ses dévoués partisans, veillait sur lui sans relâche.

Une autre fois il reçut une lettre anonyme, ainsi conçue: «Des embûches vous guettent de tous les côtés. On a préparé un poison violent, destiné à vous ôter la vie. Ne prenez aucune nourriture hors de chez vous. Ne mangez pas de pain, sinon celui qu'aura cuit votre propre cuisinier. Il existe, dans les murs de la ville, une association qui s'est constituée dans le but exprès de vous mettre à mort. Je suis renseigné de toute première main. Ne doutez pas que je ne sois votre ami vous connaîtrez mon nom plus tard.»

Le lendemain, comme un de ses familiers les plus chers entrait dans sa maison, un passant l'arrêta pour lui dire: «Fuyez la demeure de Zwingli; un drame va s'y passer.» Mais Dieu veillait sur son serviteur. Aucun mal ne l'atteignit. Au contraire, il n'en poursuivit que plus hardiment sa tâche. Sans avoir encore rompu ouvertement avec Rome, il persistait dans sa méthode qui consistait à suivre au pied de la lettre les enseignements de l'Écriture. À mesure qu'il construisait de la sorte un édifice entièrement nouveau et d'une solidité inébranlable, les fausses doctrines s'écroulaient d'elles-mêmes. Le jour vint pourtant où la rupture se produisit.

Plusieurs personnes enfreignaient depuis quelque temps déjà l'ordonnance catholique qui prescrit l'abstinence des viandes pendant les jours de carême. De là grand scandale: dénonciation aux magis-

trats, incarcération des coupables. Zwingli prit leur défense et publia un écrit dans lequel il démontrait, par la Bible, que cette pratique, inventée par Rome, est en opposition flagrante avec les commandements de Dieu (voir 1 Tim. 4:1-5). L'évêque de Constance, duquel dépendait Zurich au point de vue ecclésiastique, adressa au Conseil une plainte officielle sur les faits qui venaient de se produire. Sans qu'il nommât personne, on sentait bien que c'était Zwingli qu'il avait en vue. Le réformateur releva le gant et, désireux d'amener une situation franche, il pria le Conseil de convoquer une conférence, à laquelle, espérait-il, l'évêque assisterait en personne. Le Conseil donna son approbation à cette proposition.

Une immixtion pareille de l'autorité civile dans le domaine religieux peut étonner à bon droit. Elle n'est nullement conforme à ce qu'enseigne la Parole de Dieu. C'était un fruit de la position anormale, antichrétienne, des évêques revêtus par l'Église d'un pouvoir temporel, dont les magistrats laïques allaient les dépouiller. La papauté, qui avait fait servir à son établissement les princes et la magistrature, rencontra dans cette lutte ces mêmes princes et cette même magistrature, qui avaient été pour elle un piédestal, unis, dans nombre d'états, pour la renverser. Zwingli, malheureusement, ne comprit pas que le chrétien doit rendre les choses de César à César, et les choses de Dieu à Dieu (Matt. 22:17; Marc 12:14; Luc 20:22). Il n'était pas seulement serviteur du Seigneur dans le domaine spirituel; il y avait en lui l'étoffe d'un homme d'État et il ne réussit pas à s'en dépouiller. Il savait considérer avec sang-froid les circonstances données, mais croyait pouvoir et devoir recourir aux chefs du gouvernement pour faire aboutir tant la Réforme religieuse que la Réforme sociale, morale et politique, qu'il envisageait. Aussi a-t-il bien saisi son caractère, le sculpteur moderne qui l'a représenté la Bible et le glaive à la main: la Bible, base ferme sur laquelle il s'appuyait pour la tâche spirituelle que Dieu lui

avait confiée; le glaive, symbole de la puissance temporelle à laquelle il croyait devoir s'unir. Erreur funeste, et funeste aveuglement, dont bientôt il allait porter la peine.

La conférence ou *Dispute* de Zurich eut lieu en janvier 1523. Plus de 600 personnes y prirent part, parmi elles Faber, grand vicaire de l'évêque, celui-ci ayant refusé de venir. Au début de la discussion, Zwingli prononça la déclaration suivante: «J'ai prêché que le salut se trouve en Christ seul. On me traite, à cause de cela, dans toute la Suisse, d'hérétique, de séditionnaire. Je suis ici au nom de Dieu. Je conjure mes accusateurs, que je sais être dans cette salle, de se lever et de me faire droit au nom de la vérité.» Faber rétorqua qu'il n'était point là pour discuter, mais pour juger de l'état des choses et rendre compte à son supérieur. Zwingli renouvela son adjuration, mais personne ne répondit sérieusement. Ensuite Faber reprit la parole et, sans aborder les matières controversées, proposa de tout renvoyer à un prochain concile, suggestion faite déjà maintes fois en Allemagne, ou bien de s'en remettre à l'arbitrage de l'université de Paris ou de celle de Cologne. Zwingli demanda pourquoi. «N'avons-nous pas en main», dit-il, «la Parole de Dieu, écrite en hébreu, en grec, en latin, langues que nous connaissons tous les unes ou les autres? Son autorité est illimitée; celle des universités ne vaut que par les hommes qui les composent.» Cette proposition rejetée, Faber cita le cas d'un curé, condamné à la prison pour n'avoir pas prêché la Vierge et les saints et qui, grâce à l'intervention du vicaire, était revenu en arrière; Faber omit de dire que c'était bien plutôt sous l'effet de la torture. Comme on le pressait de reproduire les arguments qu'il affirmait avoir avancés, il ne put alléguer que l'autorité de l'Église et des conciles, mais ne cita pas un seul texte biblique, et pour cause. La discussion tourna à l'entière confusion des catholiques et, le jour même de la clôture, le Conseil rendit une ordonnance aux termes de laquelle les assertions de Zwingli n'ayant été ni attaquées ni réfutées, il recevait l'autorisation de continuer à prê-

cher comme par le passé, et défense était signifiée à tous les ecclésiastiques du territoire de rien entreprendre ou de rien enseigner qu'ils ne fussent en mesure de démontrer par la Parole de Dieu.

À la suite d'une seconde dispute, qui eut lieu en automne de la même année, le Conseil enjoignit à Zwingli de composer une Instruction Chrétienne pour ceux de ces ecclésiastiques dont la culture insuffisante venait de se manifester. Ils étaient invités par surcroît à engager leurs ouailles à recevoir la Réforme, prétention singulièrement absurde, car on ne mentionnait pas même la nécessité de la conversion. On voit, une fois de plus, à quoi aboutit l'intrusion de la politique dans un domaine où il ne s'agit que des relations de l'homme vis-à-vis de Dieu. À Pâques 1525 la messe fut définitivement abolie et, avec elle, l'absolution, les pèlerinages et les processions, la confession, l'extrême onction; on dut enlever des églises les reliques, les autels, les «images et les idoles», les orgues. D'autre part, des mesures furent édictées contre les jeux, les mascarades, le luxe dans les vêtements. Les moines quittèrent leurs monastères; les nonnes furent libres d'y rester ou de partir. Les ecclésiastiques reçurent le droit de se marier et Zwingli, suivant l'exemple que lui donnaient quelques-uns d'entre eux, épousa une veuve, Anna Rheinhart; elle fut, pour le réformateur, une compagne fidèle et vaillante.

Comme Luther, Zwingli vit la nécessité urgente d'instruire la jeunesse. Il fonda à Zurich même une école pour laquelle il eut la bonne fortune de pouvoir recruter un corps enseignant d'élite. Il publia aussi un petit livre où il indiquait à grands traits, mais avec sérieux et profondeur, les buts et les moyens essentiels de l'éducation de la jeunesse chrétienne.

On peut dire qu'à ce moment la Réforme était accomplie à Zurich, avec les réserves qui viennent d'être faites sur la profondeur et la solidité du travail accompli. Mais le Seigneur y mit la main et, mal-

gré nombre de faiblesses, l'œuvre établie a subsisté à travers bien des obstacles. Le gouvernement avait beau affirmer, dans une lettre adressée au pape et sur laquelle celui-ci ne se trompa point, que Zurich n'appartenait pas à la «secte luthérienne»; il avait beau déclarer qu'il se réglait uniquement sur la pure Parole de Dieu dans l'Ancien et le Nouveau Testament; le fait éclatait au grand jour qu'il avait abandonné les anciennes croyances. Par là même il se rangeait aux thèses rédigées par Zwingli pour la première dispute de Zurich, où il affirmait que l'Évangile a force de loi sans avoir besoin d'être accrédité par l'Église; que le chef de l'Église est le Christ et nul autre; qu'il est le seul intermédiaire entre Dieu et les hommes; que le salut ne réside que dans la foi en lui; que la puissance civile tire, de la doctrine du Christ, sa force et sa légitimité; que, par conséquent, tous les chrétiens lui doivent obéissance, pour autant qu'elle n'ordonne rien qui soit contraire à la volonté de Dieu.

On ne peut que se réjouir de voir triompher ainsi les principes de l'Évangile. Mais, comme ailleurs, les éléments humains déployaient beaucoup trop d'influence, si bien qu'on serait tenté de parler de réforme politique tout autant crue de réforme religieuse. Cette tendance regrettable s'accrut en présence de l'attitude franchement hostile des cantons catholiques. Voyant s'effondrer les croyances auxquelles ils vouaient un attachement indéfectible, tous les moyens paraissaient bons pour les sauver du désastre. Une lutte à main armée n'effrayait pas. Très certainement, si les cantons évangéliques avaient regardé au Seigneur pour obtenir de lui, et de lui seul, appui et direction, il aurait répondu à leurs instances. Mais les magistrats ne virent d'autre parti à suivre que d'imiter leurs adversaires en s'engageant sur le même chemin qu'eux. C'était donc la guerre civile à brève échéance. Pendant ce temps les esprits atteignaient un degré d'exacerbation toujours plus intense; accusations, basses calomnies pleuvaient de part et d'autre.

Il faut dire pourtant que, au début de cette période d'hostilité, la conduite de Zurich fit vraiment honneur à l'esprit de modération et d'indépendance de ses magistrats. En proclamant la Réforme, le canton s'isolait de ses Confédérés. Ceux-ci, en effet, étaient résolus à tout mettre en œuvre pour enrayer les progrès de ce qu'ils appelaient l'hérésie; leur premier objet était de faire saisir Zwingli, s'il s'aventurait sur leur territoire. En attendant ils commirent divers actes de terrorisme, en vue de semer l'effroi dans le camp ennemi. La première victime de leurs rigueurs fut un cordonnier du nom de Hottinger qui, banni de Zurich pour avoir abattu un crucifix avant les ordonnances de 1525, avait commis l'imprudence de s'établir sur la frontière du comté de Baden. On lui tendit un piège, il fut arrêté et la diète helvétique le condamna à mort.

Les douze cantons envoyèrent à Zurich une délégation pour presser cette ville de s'abstenir de toute innovation. Le Conseil répondit avec fermeté: «Nous voulons rester fidèles à nos Confédérés; mais en ce qui touche à la Parole de Dieu, nous ne pouvons rien céder.» Pour s'assurer le concours actif des habitants de tout le territoire, le Conseil informa les communes campagnardes de ce qui s'était passé; toutes lui donnèrent raison. La diète n'osa pas marcher sur Zurich pour éteindre le foyer de la Réforme, mais elle se vengea en punissant les novateurs dont elle put s'emparer.

En somme, dans toute la Suisse, on se posait cette question: Que faut-il faire? Que va-t-il arriver? Même les esprits les plus aveuglés, surtout dans les conseils, sentaient le besoin d'agir. La démoralisation des prêtres provoquait partout des arrêts tendant à y porter remède; ces arrêts des magistrats restaient sans effet. Impossible de se faire une idée de l'ignorance répandue dans les masses et chez les ecclésiastiques. Un moine, déclamant un jour contre Luther, Zwingli et tous leurs adhérents, s'écriait, du haut de la chaire: «On a inventé, il y a quelque temps, une nouvelle langue, mère de toutes

les hérésies, le grec. C'est dans cette langue qu'est imprimé un livre, le Nouveau Testament, qui contient beaucoup de choses fort dangereuses. À présent il se forme un autre langage, l'hébreu; quiconque l'apprend devient aussitôt Juif.»

Mais, depuis la conférence de Zurich, Faber ne cessait de se demander quels moyens employer pour étouffer définitivement la Réforme. L'expérience lui prouvait qu'on ne prêtait nulle attention aux injonctions des évêques; que les publications ne servaient à rien, attendu que les réformateurs dépassaient de beaucoup leurs adversaires par leurs talents dialectiques et littéraires; qu'en somme il n'existait plus aucun espoir de réussite, tant que Zwingli vivrait. Or sa popularité et son influence croissaient de jour en jour.

Une catastrophe inattendue encouragea chez les catholiques la conviction qu'il fallait agir sans retard et avec énergie. A la bataille de Pavie entre François Ier et Charles-Quint l'armée française subit une défaite complète, à tel point que le roi tomba prisonnier entre les mains du vainqueur; dans ses rangs se trouvaient quelque 10,000 Suisses, dont la plupart furent tués ou pris. Rarement désastre pareil avait frappé le pays; partout on n'entendait que pleurs et lamentations; il y avait peu de familles où l'on n'eût à déplorer la disparition d'un au moins de ses membres. On se rappelle combien Zwingli avait lutté contre le service mercenaire. L'événement lui donnait raison et augmentait d'autant son crédit, au grand déplaisir de ses ennemis.

Pour le prendre, ceux-ci résolurent de convoquer une dispute religieuse à Baden, malgré les instances des Zurichois qui désiraient vivement qu'elle se tînt dans leur ville. Les six cantons catholiques (Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwald, Zoug et Soleure) y étaient représentés. Berne se joignit à eux,

mais sans grande conviction; peu après ce canton allait adhérer à la Réforme. On convoqua spécialement Zwingli. Mais le souvenir de Jean Huss, dont le sauf-conduit n'avait pas été respecté, le supplice récent d'un certain Wirth, le fait qu'on avait brûlé Zwingli en effigie à Lucerne, et ses écrits à Fribourg, enfin que son arrestation avait été décrétée par la diète, toutes ces raisons rendirent le Conseil de Zurich justement défiant et il refusa à Zwingli la permission de se rendre à Baden, ne voulant pas le voir exposé à un guet-apens. Puis, au jugement d'un contemporain, un acte de violence dont Zwingli aurait été victime eût sans doute entraîné Zurich à une action belliqueuse.

Les catholiques étaient représentés par leurs champions les plus brillants. Les évêques de Lausanne, de Constance, de Coire et de Bâle y déléguèrent leurs plus habiles docteurs. Le fameux Eck, qui avait disputé contre Luther, ainsi que Faber, y jouèrent le rôle principal. Œcolampade de Bâle remplaçait Zwingli, avec lequel il était étroitement lié. Berthold Haller de Berne était aussi présent, mais il n'agit que de façon très effacée. Au surplus Zwingli put suivre de près les débats; quelques jeunes gens, notamment le Valaisan Thomas Platter, faisaient chaque soir le trajet de Baden à Zurich (environ 20 kilomètres) pour mettre le réformateur au courant de ce qui s'était dit pendant la journée. Il leur faisait part de son point de vue, sur lequel Œcolampade était informé le lendemain matin de bonne heure, avant l'ouverture de la séance.

Les principales thèses catholiques portaient sur les points combattus par les Réformés: le vrai corps et le vrai sang de Jésus Christ sont présents dans le sacrement de la Cène; ils sont véritablement sacrifiés dans la messe pour les vivants et les morts; on doit invoquer Marie et les saints, adorer les images, croire au purgatoire, à la purification du péché par les eaux du baptême, etc. Eck prit la parole le premier, du ton d'un homme sûr de la victoire et sans ménager de vraies insultes à l'adresse des Réformés

présents. Œcolampade lui répondit sans proférer une seule injure: «Le docteur Eck», dit-il, «se vante d'être ici par ordre du duc de Bavière. Moi, je me fais gloire d'y être au nom de Jésus Christ, notre Seigneur. Nous prêchons Jésus Christ crucifié, aux uns occasion de chute, aux autres folie, mais puissance de Dieu pour ceux qui croient en lui» (voir 1 Cor. 1:21-31). Œcolampade avait fort à faire à tenir tête aux champions de la cause catholique; mais le courage dont il fit preuve, le calme et la patience dont il ne se départit jamais au milieu des provocations les plus violentes, forcèrent le respect de ses contradicteurs eux-mêmes. Peut-être était-il mieux à sa place à Baden que son bouillant ami, dont la fougue aurait plus d'une fois suscité de violents orages qui n'auraient nullement servi la cause qu'il avait à défendre. Leur extérieur trahissait la différence de leurs caractères. Le visage de Zwingli, son maintien fier décelaient l'homme décidé, prêt à agir envers et contre tous avec la dernière énergie. Œcolampade se faisait remarquer par la modestie de sa tenue; la douceur, la longanimité, traits essentiels de son caractère, se lisaient dans son regard paisible, dans sa physionomie calme, mais ferme. Tandis que les papistes affichaient une grande pompe, organisaient presque chaque jour de somptueux repas, Œcolampade, retiré dans une petite chambre, consacrait à la prière et à l'étude l'intervalle entre les discussions. D'une manière générale les évangéliques se firent remarquer par leur connaissance approfondie des Écritures, les catholiques par l'habileté de leur dialectique. Eck, acculé par son adversaire, finit par s'écrier: «Je m'en tiens aux saints, quand même je n'aurais pas pour moi l'Écriture.»

Chacun pouvait prévoir l'issue de ce tournoi oratoire, dirigé exclusivement par les adversaires de la Réformation. Extérieurement les catholiques l'emportèrent haut la main, du fait qu'ils formaient une très forte majorité. Mais une victoire pareille ne convainc que ceux qui l'ont remportée. Le catholi-

cisme ne gagna point de terrain à la suite de la dispute de Baden; les procédés utilisés par ses champions les desservirent même auprès de leurs partisans, pour peu qu'ils fussent sincères.

Quelque temps après, Zwingli put accepter une invitation que lui adressait le landgrave Philippe de Hesse, un des chauds défenseurs de la Réforme en Allemagne. Il désirait grouper les forces évangéliques et amener, si possible, les réformateurs à une entente sur les points, déjà nombreux, qui les séparaient. Luther et Mélanchton étaient présents. On tomba d'accord sur quatorze articles, mais sur le quinzième ce fut impossible; il s'agissait de la question si controversée de la Cène. Luther resta irréductible et alla jusqu'à refuser de reconnaître comme frères ceux qui ne partageaient pas son opinion. «Vous avez un autre esprit que nous», osa-t-il dire. Zwingli versa des larmes sur cette opiniâtreté, mais en vain. Jusqu'à la fin Luther refusa de considérer Zwingli comme un collaborateur à une seule et même œuvre.

Avant d'en venir aux derniers moments de la vie de Zwingli, il vaut la peine de jeter un coup d'œil sur ses relations de famille. Très attaché à son foyer, il avait, en sa femme, une compagne excellente et trouvait auprès d'elle une atmosphère paisible, où il se reposait des luttes de la vie du dehors. De son premier mariage Anna Zwingli avait eu plusieurs enfants, déjà adultes; elle en donna aussi plusieurs à son second mari, mais deux seulement lui survécurent.

Bien qu'il eût quitté de très bonne heure la vallée du Toggenbourg, le réformateur conserva un profond attachement à son village natal, comme aussi à ses parents, à sa sœur et à ses cinq frères. Il aurait désiré ardemment les voir tous suivre le chemin où le Seigneur l'avait conduit lui-même; cette joie lui fut refusée. Ses frères lui témoignèrent même une vive hostilité, lorsqu'ils apprirent la nouvelle de sa

conversion, et lui en firent d'amers reproches: «Quelle honte ce serait pour toute notre famille», lui écrivirent-ils, «quelle ignominie, si tu étais attaché au poteau comme hérétique, ou bien avais à subir telle autre mort infamante! Et quel profit en retirerions-nous, les uns et les autres?» Zwingli leur répondit par une lettre admirable, toute imprégnée d'amour chrétien. En voici quelques fragments: «Pour ce qui me touche personnellement, je n'ai pas le moindre souci. Voici longtemps que j'ai remis entre les mains de Dieu ma personne et tout ce qui me concerne... Soyez certains qu'aucun mal ne saurait m'atteindre sans que je l'aie déjà pris en considération; je suis prêt à l'affronter. Je sais que la puissance du Seigneur s'accomplira dans mon infirmité; car quand je suis faible, alors je suis fort (voir 2 Cor. 12:9-10). Je connais également la puissance de ceux avec lesquels j'ai entrepris de lutter. Mais je dis pour moi ce que Paul disait pour lui-même: «Je puis toutes choses en celui qui me fortifie» (Phil. 4:13)... Quant aux craintes que vous éprouvez pour mon renom, pour celui de notre famille, écoutez ce que dit notre Seigneur Jésus Christ, mon Sauveur, qui veut être aussi le vôtre et dont je me considère le soldat: «Vous êtes bienheureux quand les hommes vous hairont, et quand ils vous retrancheront de leur société, et qu'ils vous insultent, et rejetteront votre nom comme mauvais, à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce jour-là, et tressaillez de joie, car voici, votre récompense est grande dans le ciel» (Luc 6:22-23). Apprenez donc par là que plus mon nom sera entaché d'infamie dans ce monde pour l'amour du Seigneur et plus il sera honoré aux yeux de Dieu lui-même... Christ, le Fils de Dieu, a consenti à verser son sang pour notre salut. Ce serait donc un soldat bien lâche et indigne du nom invoqué sur lui que celui qui ne sacrifierait pas joyeusement sa vie pour son Chef glorieux. Connaissant celui qui l'a racheté, jetterait-il son bouclier loin de lui au fort de la mêlée et songerait-il à la fuite?... Vous êtes mes frères dans la chair et je vous reconnais comme tels. Si vous vous refusez à être mes frères en Christ, je ne puis que m'en affliger très douloureusement, car la Parole de

Dieu nous enseigne à quitter même notre père et notre mère, s'ils cherchent à nous détourner du chemin du Seigneur. Mettez toute votre confiance dans la Parole de Dieu; n'hésitez pas; ayez entière assurance. Déposez aux pieds du Sauveur toutes vos tristesses, tous vos mécomptes. Répandez vos prières devant lui. Auprès de lui seul cherchez joie, paix, rémission de vos péchés. Unissez-vous à Christ d'un lien si étroit, si intime, qu'il soit un avec vous et que vous soyez un avec lui. Dieu veuille que vous vous remettiez à sa protection paternelle, que vous vous laissiez conduire par son Esprit et enseigner par lui!»

Il vaut la peine d'entendre rappeler toutes ces précieuses vérités sous la plume du grand réformateur. On voit combien il était merveilleusement enseigné de Dieu, quelle joie il avait éprouvée à trouver lui-même le chemin du salut et quel désir l'étreignait d'en faire participer d'autres. Il connaissait fort bien la communion dans la grâce par la foi au sacrifice de Christ. S'il avait mieux compris ce qu'est «la puissance de sa résurrection», il aurait moins été ce que certains de ses biographes appellent «le héros chrétien, le chrétien patriote». Il était bon de le voir sous le jour du chrétien pur et simple au moment où il s'engage de plus en plus dans un chemin où il semble avoir oublié ce qu'il avait appris au commencement.

D'année en année la discorde entre Confédérés devenait toujours plus aiguë, s'aggravant en raison directe des progrès réalisés par la Réforme. Bâle et Berne y avaient accédé, d'autres villes encore. Les idées nouvelles réagissaient forcément sur la politique et entraînaient chaque jour des conséquences imprévues. Aussi, dans les cantons catholiques, conservateurs à outrance, comme on l'est volontiers dans les régions montagnardes, on manifestait d'autant plus résolument son attachement aux traditions ecclésiastiques, dont la chute paraissait devoir détruire les fondements mêmes de la vie publique et

des existences particulières. L'antagonisme devenait toujours plus irréductible. Les partis oubliaient les scrupules qu'ils pouvaient avoir nourris jusque-là et ne visaient plus qu'à un seul but: le triomphe de leur point de vue religieux et la défense de leurs intérêts politiques et matériels.

Zwingli avait le cœur obsédé de sombres pressentiments. Chose triste à dire et qui montre à quel degré les préoccupations matérielles avaient maîtrisé son esprit, jadis si étroitement imbu de la Parole de Dieu, il semblait avoir complètement dévié du sentier de la foi. Il connaissait pourtant ces mots du Ps. 118:8-9: «Mieux vaut mettre sa confiance en l'Éternel que de se confier en l'homme. Mieux vaut mettre sa confiance en l'Éternel que de se confier dans les principaux.» Il en était venu à occuper à Zurich une situation incomparable, mais bien peu en rapport avec celle d'un serviteur de Dieu, uniquement consacré aux intérêts de son Seigneur et Maître. Exerçant une réelle autorité sur les Conseils de la ville, c'était la personnalité dirigeante, aussi bien dans les affaires politiques que dans le domaine ecclésiastique. Son opinion prédominait surtout dans les relations extérieures. Il rédigeait les actes les plus importants, car il prêtait son concours au greffier de la ville, homme peu cultivé et dont le style n'avait ni la précision, ni l'élégance désirables. Quelqu'un a dit de lui qu'en sa seule personne il était bourgmestre, chancelier et conseil. Mais ce qu'il y a de plus regrettable, c'est qu'il en venait à prêcher la lutte ouverte contre les ennemis de la Réforme, la guerre, s'il le fallait. «La paix», écrit-il à cette époque, «pour laquelle quelques-uns font tant d'efforts, est la guerre; la guerre à laquelle nous poussons est la paix; car nous n'avons soif du sang de personne, mais nous voulons couper le nerf aux oligarques. Si nous n'y réussissons pas, ni la vérité évangélique, ni ses serviteurs ne sont en sûreté chez nous. Il n'y a rien de cruel dans nos intentions, mais nous aspirons à servir les intérêts de l'amitié et de la patrie. Nous espérons sauver ceux qui périssent à cause de leur ignorance. Nous cherchons de toutes

nos forces à maintenir la liberté.» Singulier langage chez un homme qui aurait dû, plus que tout autre, à cause de sa connaissance de l'Écriture Sainte, se rappeler à lui-même et rappeler aux autres le chant de l'armée céleste au moment de la naissance du Seigneur: «Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, et sur la terre, paix; et bon plaisir dans les hommes!» (Luc 2:14.)

Inquiète de la tournure que prenaient les événements Zurich se rapprocha de quelques villes qui partageaient ses vues et forma avec elles la *Combourgeoisie chrétienne*, qui, il faut le dire, ne portait nulle atteinte à la sécurité de la Confédération, ni au lien fédéral; c'était une ligue purement défensive. Peu de temps après les cantons catholiques trahissaient positivement la Suisse en s'alliant avec son ennemi le plus acharné, le duc d'Autriche. Ceci ne fit qu'accentuer la tension des esprits. N'importe quel incident, le plus futile, pouvait déclencher un conflit à main armée; il ne tarda pas à se produire. Un pasteur zurichois, Kaiser, «homme tout à fait pieux, courageux et intègre», avait prêché l'Évangile dans une localité située sur territoire schwytois. Arrêté, on le traduisit devant le tribunal qui le condamna à être brûlé vif. Zurich intervint énergiquement en faveur de son ressortissant; rien n'y fit et la sentence fut exécutée.

Devant cet outrage Zurich ne se contenta plus. Son armée se composait d'hommes valeureux, prenant au sérieux la Réforme et imbus des principes moraux prêchés par Zwingli. On n'entendait dans le camp ni jurements, ni mauvais propos; pas de jeux de hasard; chaque matin un service religieux se célébrait. Zwingli se trouvait dans les rangs, la hallebarde sur l'épaule; le Conseil avait voulu le dispenser d'accompagner sa bannière, mais il refusa de s'affranchir de ce qu'il considérait comme son devoir. L'armée s'avança jusqu'à Kappel, à l'extrême frontière du canton de Zurich, où les catholiques avaient établi leur camp. Au moment où le combat allait s'engager, le landamman Aebli de Glaris

arriva et interposa sa médiation. «Zurichois», s'écria-t-il, «ne croyez pas surprendre les cinq cantons; ils sont prêts à vous recevoir. Évitez, pour l'amour de Dieu, de détruire la vieille Confédération.» Zwingli lui répondit (et l'on voit par cette réponse combien son esprit était aveuglé, puisqu'il n'était plus apte à apprécier l'effort sincère tenté pour ramener la paix): «Landamman, mon compère, tu rendras compte à Dieu de tout ceci. Nos ennemis se voient dans le sac; c'est pourquoi ils nous donnent de bonnes paroles. Quand ils seront en force, ils ne nous épargneront pas.» A quoi Aebli répliqua: «Mon cher Ulrich, Dieu tient compte des bonnes intentions. Ayez confiance dans le Seigneur, et tout ira pour le mieux.» Il n'est pas difficile de déterminer lequel des deux interlocuteurs était animé d'un esprit vraiment chrétien. Aebli avait la réputation d'être un homme de bien. Dans son canton déjà il avait réussi à opérer une réconciliation entre les partis. Son appel généreux fut entendu et l'on conclut un armistice que suivit bientôt un traité de paix (1529).

On en vint à l'arrangement suivant: liberté de conscience et de culte dans toute la Confédération; annulation de l'alliance avec l'Autriche; suppression du service militaire étranger; indemnité aux enfants du pasteur Kaiser; plus d'actes de violence ni d'une part ni de l'autre. Telle fut cette paix, dite paix de religion, imposée aux catholiques et fortement marquée de la politique de Zwingli, mais nullement de sentiments chrétiens. Elle entraîna des conséquences lamentables. La haine subsistait en effet dans les cœurs, comme cela arrive toujours lorsqu'on ne se juge pas devant Dieu, avant d'imputer au prochain les fautes qu'il peut avoir commises. D'un côté on estimait avoir trop cédé, de l'autre on regrettait de n'avoir pas obtenu davantage. Zwingli passait par des jours très douloureux, triste résultat de la position mondaine qu'il avait prise et qui avait fait naître dans son cœur des sentiments déshonorants pour le Seigneur. De tous les côtés il recevait des reproches amers: on le dépeignait comme

l'auteur responsable des dissensions et, quand il plaidait la cause des victimes des persécutions, on l'accusait de porter atteinte aux droits des persécuteurs. D'un autre côté, ses énergiques prédications contre les vices du peuple et des citoyens fortunés indisposaient beaucoup d'esprits. Il disait bien: «Nous ne devons mettre notre confiance qu'en Dieu seul.» Mais il ajoutait: «Puisque notre cause est juste, il faut aussi la défendre et, comme Josué et Gédéon, savoir verser notre sang pour Dieu et pour notre patrie.» Il méconnaissait donc totalement qu'il avait à servir le Prince de paix, qui a dit de ses serviteurs qu'ils ne doivent pas contester, mais être doux envers tous, propres à enseigner, animés de support, attendant, vis-à-vis de ceux qui leur résistent, de voir si Dieu ne leur donnera pas la repentance pour reconnaître la vérité (voir 2 Tim. 2:24-25).

Au cours du printemps 1531, les affaires intérieures de la Confédération prirent une tournure toujours plus fâcheuse. Dans les deux camps une haine implacable animait les esprits. Un observateur de sang-froid, Bullinger, ne pouvait s'empêcher d'écrire: «C'était un mépris, des insultes, des outrages criminels en beaucoup d'endroits et chez beaucoup de gens. Les prédicateurs papistes appelaient ceux des villes: hérétiques, voleurs de calices, assassins des âmes; les évangéliques nommaient les papistes trafiquants de messes, idolâtres et gens impies, et traitaient ceux qui recevaient des pensions de l'étranger, de dévoreurs d'écus, de marchands de chair et de buveurs de sang. Tous les jours on inventait de nouveaux outrages.» C'est un spectacle affligeant et humiliant tout à la fois de voir combien ceux qui avaient appris à connaître le Seigneur peu d'années auparavant s'étaient promptement détournés des choses qui leur avaient été révélées et de constater avec quelle facilité le vieil homme reprenait le dessus. Zwingli déplorait grandement ces dispositions lamentables, mais ne semble guère avoir compris sa grosse part de responsabilité dans leur épanouissement. Convaincu que la Suisse courait de graves

dangers, il persuada les Zurichois de reprendre les armes. Mais les Bernois temporisaient, désireux d'éviter la guerre civile, et proposèrent d'amener les petits cantons à résipiscence en leur imposant le blocus économique, c'est-à-dire qu'on leur fermait les marchés de Zurich, les seuls où ils pussent s'approvisionner avec quelque commodité. En effet ces populations alpestres, entièrement vouées à l'élevage du bétail, dépendaient de la ville pour les besoins de leur vie courante. Du coup ils se virent privés de blé, de sel, d'outils. C'était pour eux la famine à brève échéance, éventualité d'autant plus redoutable que les maigres réserves qu'ils avaient pu faire sur les approvisionnements de l'année précédente étaient épuisées du fait que les récoltes avaient manqué. Les commerçants de Zurich en pâtissaient aussi, car ils perdaient de nombreux clients. Zwingli lui-même désapprouvait nettement cette mesure. «Quand on a», disait-il, «le droit d'affamer ses adversaires, on a celui de les combattre, et si, par faiblesse, on ne les attaque pas, ce sont eux qui prendront les armes avec le courage du désespoir.» On regrette de ne pas entendre le réformateur user d'autres arguments pour blâmer ce qui se passait; la Parole de Dieu lui en aurait fourni de péremptoires.

Du reste sa position devenait de plus en plus difficile. Comme pasteur, il jouissait de l'estime de tous les gens de bien; tant qu'il se tenait sur le terrain de l'Évangile, aucune critique ne l'atteignait; sa connaissance de la Parole de Dieu, le zèle qu'il mettait à l'annoncer, à la défendre, lui valaient tous les suffrages. Mais le rôle politique qu'il assumait lui aliéna bien des cœurs, même parmi ceux qui eussent été heureux de le soutenir jusqu'au bout; ils voyaient le témoignage chrétien très sérieusement compromis. Zwingli sentit qu'il ne jouissait plus de la confiance générale et se présenta devant le Conseil, demandant à être relevé de ses fonctions. Malheureusement, après avoir énuméré les motifs d'ordre spirituel qui l'engageaient à se retirer, il en ajouta d'autres qui touchaient à la politique: on refusait de

suivre ses avis, il devait donc chercher sa voie ailleurs. Le Conseil fut consterné; on insista fortement auprès du réformateur et, au bout de quelques jours, il revint sur sa décision, repoussant ainsi l'occasion que Dieu avait placée devant lui pour se dégager des liens matériels qui l'enlaçaient.

Sentant néanmoins que quelque chose s'était brisé dans sa carrière, il avait perdu son élan et présentait une catastrophe, sans savoir au juste d'où elle viendrait. «Une chaîne est préparée», disait-il; «elle m'est destinée, ainsi qu'à beaucoup de braves citoyens de Zurich. C'est à moi qu'on en veut; je suis prêt et soumis à la volonté de Dieu. Dieu n'en gardera pas moins sa Parole; l'orgueil des hommes aura sa fin. Que Dieu garde les siens!»

Pendant ce temps les catholiques poussaient activement leurs préparatifs de guerre, afin de surprendre les Zurichois qui, on le savait, hésitaient encore sur le parti à prendre. Le 9 octobre 1531, 3000 hommes des Waldstätten entrèrent en campagne dans le but de couper les communications entre Zurich et Berne. Pris au dépourvu, les magistrats de Zurich lancèrent l'ordre de mobilisation; la moitié des hommes à peine y répondirent. Ils partirent en désordre. Zwingli les accompagnait en qualité d'aumônier.

Le surlendemain la bataille s'engagea, de nouveau à Kappel. Zwingli tomba, une des premières victimes de cet horrible choc fratricide; une pierre le frappa à la tête au moment où il se penchait sur un mourant<sup>1</sup>. La blessure n'était pas mortelle. Zwingli restait étourdi, mais quand il chercha à se relever, il reçut plusieurs coups de sabre, sans être reconnu du reste. Un homme qui se trouvait près de lui

---

1. On voit encore au Musée National de Zurich le casque de Zwingli; il porte la trace très apparente du coup formidable qui lui fut asséné.

l'entendit murmurer faiblement: «Quelle calamité nous atteint! Ils pourront tuer le corps, mais ils ne tueront pas l'âme.» Ce furent ses dernières paroles. Lorsque les vainqueurs parcoururent le champ de bataille, ils le trouvèrent étendu sous un arbre et respirant encore. On lui offrit un confesseur; d'un signe de tête énergique, le mourant refusa. À ce moment la lueur d'un feu tout proche éclaira son visage. Un homme s'écria: «Mais c'est Zwingli!» D'un coup d'épée un officier l'acheva. Ainsi s'accomplit cette parole de Jésus: «Tous ceux qui auront pris l'épée périront par l'épée» (Matt. 26:52). Le corps du réformateur fut transporté à Lucerne où le bourreau le livra aux flammes, puis dispersa les cendres aux quatre vents.

On ne saurait dépeindre la consternation qui envahit la ville de Zurich à la nouvelle de cette journée funeste. Elle y perdit plus de cinq cents morts, parmi lesquels se trouvaient vingt-six magistrats, l'élite du Petit Conseil, et vingt-cinq ecclésiastiques. Anna Zwingli ne pleurait pas seulement la mort de son mari, mais encore celle de son fils aîné (né de son premier mariage), de son gendre, de son frère, de son beau-frère.

Très certainement Ulrich Zwingli occupe une place éminente à côté des plus grands réformateurs. Doué d'une rare intelligence, homme d'une foi vivante, il avait saisi l'Évangile avec l'énergie propre aux montagnards parmi lesquels il avait vu le jour et mit une confiance inébranlable dans la puissance de Dieu pour faire triompher la saine doctrine. Il ne connut pas les angoisses morales et spirituelles par lesquelles passa Luther; le travail qui se fit dans son cœur suivit une allure plus lente, plus régulière, mais non moins réelle. À mesure que l'Esprit de Dieu lui révélait les différentes vérités contenues dans la Bible, il en découvrait, grâce à son intelligence très lucide, la merveilleuse coordination. À ses yeux la doctrine chrétienne présentait un aspect parfaitement cohérent dont il contemplait

l'ensemble tout aussi bien qu'il en discernait, jusque dans les détails, les différentes parties. Grâce à son indépendance de caractère, il s'affranchit plus facilement et plus radicalement que Luther des superstitions romaines. À entendre les témoignages que lui rendirent ses auditeurs, il excellait dans les explications bibliques, limpides, sobres, très solides, car il n'énonçait pas une affirmation sans la contrôler par l'Écriture elle-même.

C'est pourquoi on s'afflige d'autant plus de voir ce chrétien si qualifié, si éclairé, qui avait reçu du Seigneur tant de dons et de si riches connaissances, prendre l'attitude que l'on sait vis-à-vis du parti adverse, moins, semble-t-il, à cause de doctrines perverses qu'il fallait combattre que parce que les catholiques recouraient aux outrages et aux persécutions. Ici encore pourtant la Parole de Dieu lui indiquait la conduite à tenir: «Vous êtes bienheureux quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira, en mentant, toute espèce de mal contre vous... Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux; car on a persécuté ainsi les prophètes qui ont été avant vous» (Matt. 5:11-12). «Ne vous vengeant pas vous-mêmes, bien-aimés; mais laissez agir la colère, car il est écrit: A moi la vengeance; moi je rendrai, dit le Seigneur. Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger; s'il a soif, donne-lui à boire; car en faisant cela, tu entasseras des charbons de feu sur sa tête» (Rom. 12:19-20).

On peut se demander ce que Zwingli, enlevé à l'âge de quarante-sept ans, aurait pu être, s'il avait mis entièrement au service du Seigneur les qualités brillantes dont il était investi, s'il était resté fidèle au ministère que Dieu lui avait confié. De cette vie, en partie gaspillée, il ressort une leçon que chacun doit retenir et que Paul résume en ces termes: «Nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les

affaires de la vie, afin qu'il plaise à celui qui l'a enrôlé pour la guerre; de même si quelqu'un combat dans la lice, il n'est pas couronné s'il n'a par, combattu selon les lois» (2 Tim. 2:4-5).

## LA RÉFORME DANS LES AUTRES CANTONS DE LA SUISSE ALLEMANDE

On ne saurait entrer dans le détail du mouvement de la Réforme dans les autres cantons suisses; nulle part elle n'eut l'ampleur que lui conféra à Zurich la forte personnalité de Zwingli. Il vaut la peine toutefois d'y jeter un coup d'œil rapide, quand ce ne serait que pour profiter de l'occasion d'apprendre à connaître de façon sommaire quelques serviteurs de Dieu, remarquables eux aussi. Comme il le fait toujours, le Seigneur envoya dans chacun des cantons un homme spécialement formé par lui pour s'adapter aux circonstances locales et au caractère de la population.

Depuis 1460 BÂLE possédait une université, devenue rapidement florissante grâce au corps professoral éminent dont elle se trouvait dotée. Les conditions dans lesquelles elle fut fondée reflètent la très haute intelligence des magistrats bâlois. Le pape Pie II, avant d'être élu à cette dignité, avait siégé en qualité de secrétaire du célèbre concile de Bâle au milieu du XVe siècle. Il s'attacha à cette ville et, devenu Souverain Pontife, témoigna aux bourgeois le désir de leur être agréable. Ceux-ci auraient pu, comme tant d'autres, solliciter l'envoi de quelque relique célèbre, accompagnée d'un octroi d'indulgence propre à attirer les pèlerins dans leur cité; plus avisés, ils demandèrent au saint-père la création de l'université. Il consentit à leur demande en ces termes: «Rien de plus précieux que la perle de la science. Par elle, le fils du pauvre se rend nécessaire au monarque. Elle tire des nuages de la poussière l'esprit infini. Elle est le seul trésor qui s'agrandisse en se disséminant.»

Au début du XVIe siècle une pléiade d'hommes distingués y enseignaient. Toutefois le nom du Hollandais *Érasme* éclipsa tous les autres. Un des plus illustres savants de son époque, il se faisait remarquer par deux qualités très différentes: son esprit critique et la finesse de son ironie. «Il exerçait une grande influence autour de lui dans le sens conservateur. Sa nature prudente, sa sensibilité délicate

répugnaient à toute entreprise de nature à troubler le calme développement de l'Église, de l'État et des sciences, ou son confort personnel.» Helléniste émérite, il publia la première édition imprimée du Nouveau Testament en grec, œuvre de science et de conscience, dans laquelle il redressait nombre d'erreurs de la Vulgate, seul texte en usage alors; il contribua ainsi, sans le pressentir assurément, de façon très directe, à la cause de la vérité. Comme on le sait, les traductions qu'on possédait alors des Saintes Écritures étaient des plus imparfaites; on n'avait à sa disposition que peu de manuscrits, la plupart défectueux; on ne connaissait pas la science qui se donne pour but de les collationner, afin de leur attribuer à chacun sa valeur respective. De son côté, l'Église faisait son possible pour éliminer les passages qui la condamnaient trop clairement, ou bien elle en altérait la portée. Grâce au savant humaniste, pour la première fois on avait en mains un texte authentique; il rendit les plus grands services aux réformateurs. Luther s'y référait toujours; c'est d'après cette version qu'il donna sa traduction allemande. Sous le titre significatif de *Éloge de la Folie*, Érasme, dans une piquante allégorie, railla les travers de l'espèce humaine, ceux du clergé plus particulièrement.

On imprimait énormément alors à Bâle; plusieurs des ouvrages de Luther y furent édités. Érasme, aussi peu disposé à soutenir le papisme que le pur Évangile, disait plaisamment qu'à cette époque on osait tout imprimer à Bâle en faveur de Luther, mais qu'on n'osait rien écrire en faveur du pape.

Quand on voit l'intérêt qu'Érasme portait au texte de la Bible, on pourrait croire qu'il se rallierait à la Réforme. Il n'alla pas jusque-là: sa connaissance de la Parole de Dieu était purement intellectuelle; elle n'avait pas pénétré dans son cœur de manière à le rendre sage à salut. Aussi il déçut profondément les espérances de ses plus fervents admirateurs. Indépendant de pensée, mais d'une santé délicate, dépourvu de courage moral, ami de la conciliation, mais cependant irritable, il se détourna de Luther,

lorsqu'il le vit rompre avec l'Église. Homme de la Renaissance avant tout, il ne pouvait pardonner à la Réforme de refouler les belles-lettres et les beaux-arts à l'arrière-plan. Quand donc la messe fut abolie à Bâle, il quitta définitivement cette ville, non sans éprouver un vif regret d'abandonner les nombreux amis qu'il s'y était faits. Il n'en lança pas moins aux partisans du catholicisme cette boutade ironique: «A voir toutes les injures dont on accable maintenant à Bâle les images des saints et les crucifix, on se demande comment il se fait que tous ces vénérés personnages, habitués, assure-t-on, à déployer une puissance extraordinaire quand il s'agit de venger des offenses vénielles, on se demande, dis-je, pourquoi ils se sont départis de leur vigueur coutumière dans des circonstances aussi critiques pour eux.» On aurait tort cependant de méconnaître le rôle joué par Érasme et de le sous-estimer, car il débroya le terrain en stigmatisant de nombreux abus. Mais il tenait à ses aises; il ne sut pas choisir «plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché», ni estimer «l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte» (Héb. 11:25-26). Il oublia aussi que «l'amitié du monde est inimitié contre Dieu» (Jac. 4: 4).

C'est encore un professeur de l'université qui joua le rôle le plus actif dans l'établissement de la Réforme à Bâle: Œcolampade, dont le nom a déjà attiré l'attention à propos de la dispute de Baden. Allemand d'origine, de la famille Husschin<sup>1</sup>, doué de brillantes qualités intellectuelles, il fit de fortes études que, d'après la coutume des humanistes, il poursuivit dans plusieurs villes. Il n'arriva à Bâle qu'en 1518. On lui créa un poste à l'université et ses cours attirèrent tout de suite de nombreux audi-

---

1. Ce nom équivalait à l'allemand actuel *Häuschen* (petite maison). A l'époque on en fit *Husschin*, puis *Hausschien* et *Hausschein* (lumière de maison) et c'est sous cette dernière forme que le mot fut traduit en grec: Œcolampade.

teurs; il avait aussi à prêcher dans une des églises de la ville. Zwingli, avec lequel il s'était lié d'une chaude amitié, dut le mettre en garde contre le zèle débordant qu'il déployait dans ce double emploi. Maigre et délicat, usé par le travail et la souffrance, il avait une physionomie pleine de dignité qui éveillait la confiance et la sympathie; la vie jaillissait de ses yeux, la sérénité était peinte sur son front. Son éloquence était en rapport avec son physique doux et pénétrant. Après une longue lutte intérieure il finit par être au clair avec lui-même et devint le champion résolu de la Réformation dans sa ville d'adoption. Bien que d'humeur très pacifique, il s'élevait énergiquement contre les dogmes et les pratiques catholiques. Il fut le premier à célébrer la Cène à Bâle, dans l'église même à laquelle il était attaché. Comme Zwingli, il fondait tout son enseignement sur la Sainte Écriture. Il publia ses cours sous la forme d'une série de volumes qui contiennent un commentaire complet de tous les livres de la Bible.

L'influence d'Æcolampade agit fortement sur les Bâlois et partagea la ville en deux camps. Bien qu'en minorité dans les Conseils, les évangéliques demandèrent la libre prédication de la Parole de Dieu; comme on hésitait à leur répondre, ils forcèrent l'entrée de la cathédrale et brisèrent toutes les images. Intimidé, le gouvernement céda. Il abolit la messe; les chanoines, les moines, plusieurs professeurs et quelques familles, restées attachées à l'ancien culte, quittèrent la ville.

Æcolampade fut très douloureusement frappé du désastre de Kappel. Non seulement il y avait perdu son meilleur ami, mais il ressentait vivement le déshonneur dont cette journée frappait le témoignage du Seigneur dans la Suisse entière. La maladie de langueur qui le rongea empira rapidement. Il vit venir la mort avec une parfaite sérénité. Comme on lui demandait s'il désirait plus de lumière

dans la chambre, il mit la main sur son cœur et dit: «Il y en a assez ici.» Il expira deux mois après Zwingli.

BERNE. Peuple essentiellement agricole et, comme tel, très routinier, fortement attachés à leurs traditions, les Bernois ne réagirent que lentement au contact des idées nouvelles. La politique qu'ils avaient adoptée les incitait à une prudence extrême. Comme ils désiraient s'étendre, au détriment du duc de Savoie, sur la partie occidentale de la Suisse actuelle, ils tenaient à rester en bons termes avec la France et, par conséquent, avec les petits cantons, afin de ne pas avoir à redouter des menaces à revers. C'est pourquoi les grandes familles bernoises cherchaient à maintenir, à consolider leurs rapports avec celles de la Suisse primitive qui n'entendaient pas se laisser dépouiller de la religion de leurs pères.

Mais la vérité n'en faisait pas moins son chemin une circonstance inattendue en favorisa l'expansion. Depuis longtemps les Dominicains, jaloux des Franciscains, déployaient tous leurs efforts pour les supplanter. Dans ce but ils profitèrent de la présence dans leur couvent d'un jeune homme, simple d'esprit, nommé Jetzer, pour organiser une infâme supercherie. Différents moines, vêtus de blanc, se rendirent auprès de Jetzer pendant son sommeil et, feignant d'être des apparitions célestes, lui firent croire qu'il recevait une révélation divine dans le but de dévoiler les prétendus crimes de l'ordre rival. Pendant quelque temps Jetzer ne se douta de rien, mais un jour il reconnut chez deux de ses mystificateurs des voix qui lui semblaient familières. Il posa des questions auxquelles on se refusa à répondre et, comme il insistait, on recourut à la violence pour le faire taire. Il réussit à s'enfuir du couvent, raconta ce dont il avait été le témoin et ainsi toute l'affaire éclata au grand jour. Il en résulta un

immense scandale et, à la suite d'une enquête ordonnée par le Saint-Siège, quatre Dominicains subirent le supplice du feu.

À ce moment-là on vit arriver à Berne un jeune maître d'école, âgé de vingt ans à peine, *Berthold Haller*<sup>1</sup>. Au cours de ses études, il s'était trouvé en relation avec plusieurs de ceux qui devaient occuper le premier rang dans le mouvement de la Réforme en Allemagne, entre autres Mélanchton. D'un caractère timide et conciliant, Haller ne possédait ni l'énergie d'un initiateur, ni l'impétuosité d'un apôtre. Ne sachant pas le grec, encore moins l'hébreu, il paraissait peu fait pour l'activité à laquelle Dieu le destinait. C'était un homme fidèle et dévoué, son calme et sa prudence, sa souplesse qui n'excluait pas la ténacité servirent la cause de la Réforme dans cette ville aristocratique mieux que ne l'eussent fait des champions plus énergiques et plus violents, tels Zwingli, Farel ou Calvin. Mais Haller manquait souvent d'audace. Le Seigneur le mit en contact avec Zwingli et celui-ci lui vint vigoureusement en aide. «Moi aussi», lui écrivit-il, «je sens le découragement m'envahir, quand je me vois injustement attaqué. Mais le Seigneur éveille alors ma conscience par ses exhortations et ses promesses. Il m'inquiète en me disant: «Quiconque aura honte de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aura honte de lui quand il viendra dans sa gloire et dans celle du Père et des saints anges» (Luc 9:26; voir Marc 8:38), et il me rend la paix en ajoutant: «Quiconque... me confessera devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux» (Matt. 10:32; voir Luc 12:8). Prenez donc courage, mon cher Berthold! Nos noms sont inscrits, en caractères indélébiles, dans les annales

---

1. Berthold Haller était Wurtembergeois d'origine. Il faut donc se garder de confondre son nom avec celui de la famille de Haller.

des citoyens du ciel. Je suis prêt à mourir pour Christ. Si seulement vos concitoyens voulaient bien accepter la doctrine d'en haut, ils en seraient immédiatement apprivoisés. Remettez-vous donc à l'œuvre, mais avec beaucoup de délicatesse, de peur qu'ils ne se tournent contre vous et ne vous mettent en pièces.»

Dieu bénit la persévérance de son serviteur. Malgré l'opposition des familles nobles, il gagna une fraction importante de la population, si bien que, pour prévenir une revendication de l'opinion publique, qui n'eût pas manqué de se faire entendre, tellement Haller avait de partisans, le Conseil dut publier un édit enjoignant aux ecclésiastiques de prendre la Parole de Dieu pour base de leur prédication, telle qu'elle est contenue dans l'Ancien et le Nouveau Testament.

On a vu que Berne se fit représenter à Baden par Berthold Haller. La conférence terminée, elle demanda à en avoir le compte rendu exact. Celui qu'elle obtint, à force de réclamations, manquait complètement de précision et une requête, adressée dans le même sens, directement au pape Clément VII, n'eut pas plus de succès: il se bornait à engager l'État de Berne à renvoyer au prochain concile la liquidation de ces différends religieux; dans tous les cas, il l'invitait à respecter les droits de l'évêque de Lausanne, dont il dépendait en ce qui touchait le domaine spirituel. Irrités de l'indifférence que tous manifestaient à l'égard de questions qu'ils persistaient à considérer comme vitales, les magistrats de Berne recoururent, à leur tour, à une dispute religieuse, convoquée pour le début de janvier 1528. On fit appel aux gens d'église, savants, docteurs de tous les pays. Les plus intéressés à s'y rendre étaient les évêques des diocèses suisses; ils reçurent une invitation spéciale. Celui de Lausanne, le plus directement en cause, répondit qu'il ne viendrait pas, qu'il n'enverrait même aucun délégué, «attendu», écrivit-il, «qu'il n'avait pas autour de lui de gens assez instruits dans l'Écriture Sainte pour une affaire aussi

importante que celle de la religion.» Berne insista; l'évêque fit répondre qu'il était malade. Nouvelle demande: «Envoyez au moins de vos théologiens, quels qu'ils soient; vous ne devez pas vous borner à tondre vos brebis; vous devez aussi les paître. Si vous nous refusez encore, nous refuserons aussi de vous reconnaître aucun droit pastoral sur nos terres.» Les autres prélats suivirent la même ligne de conduite.

Les cantons anti-réformistes s'irritèrent de plus en plus de la résolution de Berne: ils fermèrent les routes qu'auraient pu prendre sur leur territoire ceux qui se rendraient à la dispute et interdirent à leurs ressortissants d'y assister. Cette opposition ne put arrêter le mouvement: trois cent cinquante prêtres et moines, la plupart bernois, des savants de Glaris, de Zurich, d'Allemagne, accoururent à Berne, parfois par de longs chemins détournés, mais ils y parvinrent quand même. Le Seigneur les protégea contre les embûches qu'on leur tendit.

Au jour fixé, la conférence s'ouvrit sous la présidence de Vadian, bourgmestre de Saint-Gall. Le gouvernement bernois avait spécifié expressément que seul le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament pourrait servir de base à la discussion. «Ce qui», disait la convocation, «sera prouvé dans cette dispute par l'Écriture Sainte, accepté et résolu, devra avoir pour nous force et vigueur éternelles sans aucune contradiction., et chacun devra s'y conformer fidèlement et invariablement.» Les thèses débattues roulaient sur les mêmes points, ou peu s'en faut, qu'à la dispute de Zurich: vraie nature de l'Église, son Chef, autorité unique et absolue de la Parole de Dieu pour gouverner l'Église et diriger les fidèles; par conséquent condamnation de toutes les erreurs catholiques. Les débats durèrent dix-neuf jours; les réformateurs Zwingli, Haller, Œcolampade, ainsi que Bucer et Capiton de Strasbourg, exposèrent avec clarté la vérité sur chacun de ces points; en vain leurs antagonistes essayèrent-ils de justifier leurs

positions; l'autorité de la Bible prévalut sur tous leurs arguments. Dans la ville, on suivait les événements avec un intérêt palpitant; d'elles-mêmes les pratiques et les croyances surannées s'écroulaient. Le 22 janvier, jour de la fête de Saint-Vincent, patron de la cathédrale, les chanoines demandèrent aux magistrats ce qu'ils devaient faire: «Ce que vous voudrez», fut la réponse; «si vous jugez encore que la messe et les cérémonies usitées soient conformes à la Parole de Dieu, célébrez-les.» Aussitôt les ordres furent donnés de décorer l'église; on prépara tout selon la vieille coutume, mais personne ne vint assister à la cérémonie. Le peuple abandonnait Rome et ses pratiques.

La discussion terminée, le clergé de la ville adhéra, presque au complet, aux principes de la Parole de Dieu. Un édit proclama la Réformation. La messe fut abolie dans la capitale tout d'abord, avec cette réserve que, si quelqu'un pouvait convaincre d'erreur, par l'Écriture Sainte, les auteurs de ces innovations, il n'avait qu'à se présenter; inutile de dire que personne n'osa tenter l'aventure. On abattit les images, on les brûla et l'on démolit les autels. Les religieux reçurent l'autorisation de rester dans leurs couvents, sans y admettre de novices. Ceux qui en sortiraient seraient assistés des biens du couvent, mais devaient «quitter l'habit de leur ordre et en prendre un plus décent». Dans la campagne le papisme avait poussé des racines plus profondes; on les extirpa petit à petit.

Vadian, le président de la dispute de Berne, s'appelait de son vrai nom Jean de Watt. Né à Saint-Gall d'une des familles notables de la ville, c'était un homme supérieurement doué et d'une générosité admirable. Il étudia successivement les belles-lettres, les sciences exactes, la jurisprudence, la théologie et la médecine. Après avoir été élève de l'université de Vienne, il en devint le recteur, puis visita successivement l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, l'Italie. Rentré dans sa ville natale, il s'y fixa pour pratiquer l'art médical. Tout en suivant cette carrière, il entra dans les Conseils du gouvernement et

en devint l'âme. Esprit naturellement très ouvert, il s'intéressait hautement aux idées qui se répandaient et favorisa l'arrivée à Saint-Gall de prédicateurs évangéliques. Leurs arguments le frappèrent; il se mit à lire la Bible et en ressentit une telle émotion qu'il fut convaincu à salut. Il entreprit alors de donner en public une explication suivie du livre des Actes des Apôtres, puis encouragea vivement un de ses compatriotes, Jean Kessler, sellier de son métier, qui fut converti et se mit à prêcher Christ devant un auditoire toujours plus nombreux, en prenant la première épître de Jean comme thème de cette série de discours. Bientôt le Conseil, à l'instigation de Vadian, rendit une ordonnance disciplinaire, interdisant les jurements, les blasphèmes, l'ivrognerie et la mendicité. On saisit ici le caractère de la Réforme suisse qui, un peu partout, commence par une régénération de mœurs et ne s'attaque aux croyances que lorsque la résistance de l'Église romaine vient démontrer l'intime corrélation qui rattache les mœurs à la doctrine.

Dès ce moment-là la prédication de l'Évangile fit de rapides progrès. Lorsqu'on apprit l'heureuse issue de la dispute de Berne, on peut dire que la Réforme prit pied définitivement à Saint-Gall. Cependant la présence dans la ville de la célèbre abbaye, dont le prince jouissait de droits étendus, offrait un obstacle à une décision radicale. Les églises de la ville appartenaient à la bourgeoisie; on les débarrassa de tout ce qui pouvait y rappeler le culte catholique. Mais celle du couvent demeurait intacte. Irrités de ce qui leur semblait être une bravade, les magistrats de Saint-Gall déclarèrent qu'ils avaient droit de contrôle sur cet édifice aussi, que les ornements qui la décoraient leur appartenaient. Les religieux protestèrent, mais en vain; ils durent céder à la force. «Voici», raconte Jean Kessler, «comment chacun se précipita sur les images. On les arracha des autels, des parois et des colonnes; les autels furent brisés, les idoles mises en pièces à coups de hache ou de marteau; on aurait dit une bataille. Au

bout d'une heure on ne voyait plus rien en place. Ainsi les lourdes images de pierre et de bois tombèrent avec leurs niches, et leurs éclats volèrent au loin. Combien d'œuvres d'art précieuses et d'un travail subtil furent réduites en morceaux!» Parmi les objets offerts à l'adoration se trouvait une croix d'argent, renfermant, disait-on, des reliques de grand prix; on l'abattit et l'on trouva à l'intérieur deux petits cornets d'ivoire, sur l'un desquels on lisait ces mots. «Une pierre du Saint Sépulcre»; on l'ouvrit et l'on y découvrit une coquille d'escargot.

Dès le dimanche suivant l'église fut ouverte à la prédication de l'Évangile; une foule de plus de trois mille personnes s'y réunit. C'est ainsi que la Réforme s'établit à Saint-Gall. Vadian y contribua pour beaucoup, davantage par son influence que par son action directe. Parmi les humanistes suisses, c'est lui qui, après Zwingli, exerça l'action la plus durable sur le nouveau mouvement.

Ailleurs encore la lumière de l'Évangile éclaira les cœurs et les consciences, même dans des villes simplement alliées des cantons suisses, telles *Mulhouse*, *Bienne*. *Schaffhouse* aussi accepta la bonne nouvelle du salut, les Grisons en partie grâce au curé Frick. Il avait éprouvé une vive irritation à voir certains de ses collègues prêter une oreille sympathique à la voix de la vérité. Plein de dévouement à l'Église qu'il servait, il résolut de se rendre à Rome pour y dénoncer l'apparition de l'hérésie et pour solliciter des instructions sur les moyens à employer en vue de l'entraver. Mais douloureusement frappé, comme Luther, des abominations qui s'étaient sous ses yeux, il rentra chez lui, sonda les Écritures, reconnut ses erreurs et, dès lors, avec un zèle infatigable, proclama le pur Évangile.

Enfin, parmi ceux qui contribuèrent largement à répandre les nouvelles doctrines dans toute leur intégrité, il convient de rappeler le nom d'*Oswald Myconius* (qu'il ne faut pas confondre avec Frédéric

Myconius, l'ami de Luther). Myconius mena une vie très agitée à cause de sa fidélité à l'Évangile. Désigné tout jeune comme directeur de l'école des chanoines de Zurich, il fut l'un des principaux partisans de l'appel dans cette ville de Zwingli, un de ses meilleurs amis; c'est de lui qu'il avait appris le message de la grâce de Dieu. Peu après il fut transféré à Lucerne, également comme professeur. Quelques écrits de Luther avaient pénétré dans cette ville et y produisirent un certain effet. Myconius en eut connaissance; il n'avait jamais mentionné même le nom du réformateur, sauf à ses amis les plus intimes, et se contentait d'expliquer à qui voulait l'entendre l'Évangile dans toute son intégrité et sa simplicité. Il n'en fallut cependant pas davantage pour attiser la haine du clergé qui obtint des magistrats un ordre de faire comparaître devant eux le modeste et paisible chrétien. Après un interrogatoire sommaire, ils lui enjoignirent de «ne jamais lire avec ses élèves les écrits de Martin Luther; de ne jamais prononcer son nom devant eux; de ne jamais même penser à lui.»

Néanmoins la persécution ne tarda pas à sévir. Il y avait très peu de convertis à Lucerne; on ne les connaissait même pas, ce qui amenait à grossir leur nombre démesurément; mais la fureur de leurs ennemis se déversa sur l'infortuné Myconius, dont on fit un bouc émissaire. Il avait pourtant manifesté un grand dévouement dans le poste qu'il occupait: il avait tout sacrifié dans l'intérêt des jeunes gens qu'on lui confiait; il avait quitté Zurich et Zwingli auquel il était tendrement attaché; sa santé en pâtissait; sa femme était infirme; ils avaient un fils en bas âge et ne possédaient, pour l'élever, d'autres ressources que celles que Myconius pouvait se procurer par son travail. Si on l'exilait de Lucerne, où irait-il chercher un asile? Mais ces considérations n'eurent aucun poids sur ses farouches accusateurs; on le priva de son poste et on lui intima l'ordre de quitter la ville à très bref délai, sans autre faute à sa charge sinon le fait qu'il passait pour un disciple de Luther. Dans son désespoir, il écrivit à Zwingli,

comme l'avait fait Berthold Haller dans des circonstances analogues. «Voici devant vous», disait-il, «votre pauvre Myconius, mis à pied par le Conseil de Lucerne. Où aller? Je ne sais. Attaqué, comme vous l'êtes vous-même, quel asile pouvez-vous m'offrir? Dans ma tribulation, je regarde au Seigneur, ma seule espérance. Plein de grâce et de miséricorde, il ne renvoie jamais à vide ceux qui lui adressent leurs supplications. Puisse-t-il suppléer à mes besoins!»

Le valeureux Zwingli ne laissa pas longtemps son ami sans réponse. Il lui écrivit en ces termes: «Ce sont de rudes coups que ceux que l'adversaire assène à la maison de Dieu, en vue de la jeter à terre. Ses assauts se répètent si fréquemment que ce n'est plus seulement la pluie, ce ne sont plus seulement les torrents, les vents qui la battent en brèche, selon la prédication de Jésus Christ (Matt. 7:27); c'est la grêle et l'orage. Si je ne voyais pas le Seigneur soutenir le gouvernail, il y a longtemps que je l'aurais lâché moi-même; mais je le vois, lui, au fort de la tempête: il tend les cordages, il manœuvre les agrès, il déploie lui-même les voiles; bien mieux, il commande aux vents et ils lui obéissent. Voici mon avis. Présentez-vous devant le Conseil de la ville; dites-leur quelques mots dignes d'un serviteur de Christ, quelques mots qui soient propres à adoucir leurs cœurs, non à les irriter. Affirmez nettement que vous n'êtes pas Luthérien, mais un disciple du Seigneur Jésus Christ. Priez vos élèves de vous accompagner et de parler en votre faveur. Si cela n'aboutit pas, venez chez votre ami, venez chez Zwingli, et considérez notre cité comme votre foyer.»

On ne peut que regretter que tous les discours de Zwingli n'aient pas été imprégnés de la même noblesse de sentiments et du même amour chrétien. Myconius suivit son avis, mais ce fut inutile; il dut quitter Lucerne. Grâce à la protection du réformateur zurichois, il trouva de l'occupation pour un temps à Einsiedeln, puis se rendit à Bâle, où il seconda utilement Œcolampade et continua son travail.

Ainsi, des treize cantons qui composaient la Suisse d'alors, cinq avaient adopté la Réforme: Zurich, Bâle, Berne, Schaffhouse, Glaris; deux étaient mixtes: Soleure et Appenzell; les six autres conservaient l'ancienne religion. La Suisse se divisait donc en deux camps nettement tranchés, hostiles l'un à l'autre. Il en résulta de nouvelles luttes religieuses qui affaiblirent considérablement le pays. Au XIXe siècle seulement, ils ont appris à vivre en bonne harmonie.